PER
V-213
Ex. 2

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ
BIMESTRIEL • №13 SEPT/OCT 83 • 2,50$

Apprivoiser l'informatique

Dix femmes en parlent

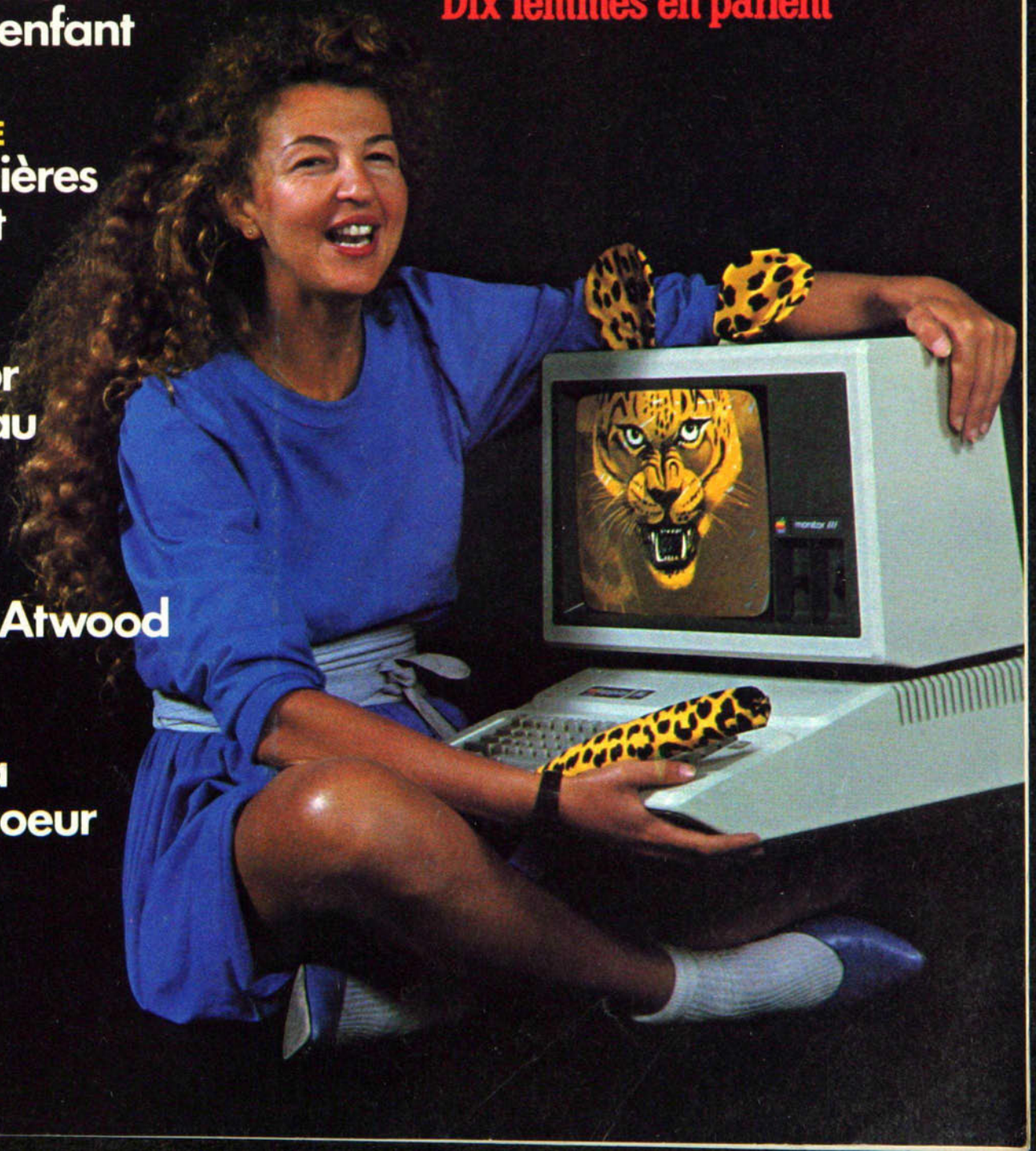
ENTREVUES
Louise Forestier
Claire Bonenfant

TÉMOIGNAGE
Des infirmières dénoncent

ACTUALITÉ
El Salvador un nouveau Viêt-nam

NOUVELLE
Margaret Atwood

LIVRES
Réponse à Vadeboncoeur



DÉCOUVREZ LE MONDE DE LA MICRO-INFORMATIQUE

SYBEX

VOTRE PREMIER ORDINATEUR

– Ce livre explique ce qu'est un système d'ordinateur, ce qu'il peut faire, comment il fonctionne et comment choisir les différents composants et périphériques.

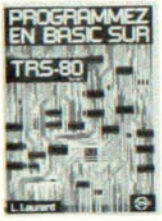
22,30$

INTRODUCTION AU TRAITEMENT DE TEXTE

– ce qu'est un système de traitement de texte,
– ce qu'un système de traitement de texte peut faire pour vous,
– comment il augmente la productivité, particulièrement dans les entreprises qui manipulent de nombreux textes,
– comment comparer les caractéristiques offertes par les différentes machines.

24,95$

PROGRAMMEZ EN BASIC SUR ...



– TRS 80
– APPLE II
– VIC 20

– Chacun de ces ouvrages a été conçu pour permettre au lecteur n'ayant aucune connaissance en informatique d'apprendre à programmer en BASIC un micro-ordinateur particulier.

19,95$ ch.

LIBRAIRIE CLASSIC
1430 OUEST STE-CATHERINE
MONTRÉAL, QUÉBEC
TÉL.: 866-8276

LIBRAIRIE CLASSIC
LE CARREFOUR LAVAL
BOUL. LE CARREFOUR
LAVAL, QUÉBEC
TÉL.: 681-7700

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE FLEUR DE LYS
550 BOUL. HAMEL
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 529-9609

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LES RIVIÈRES
4125 BOUL. DES FORGES
TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC
TÉL.: 378-8708

LIBRAIRIE CLASSIC
1 PLAZA ALEXIS NIHON
WESTMOUNT, QUÉBEC
TÉL.: 933-1806

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LAURIER
2700 BOUL. LAURIER
STE-FOY, QUÉBEC
TÉL.: 653-8683

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE PLACE VERTU
3205 BOUL. CÔTE VERTU
VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC
TÉL.: 335-2971

LIBRAIRIE CLASSIC
825 BOULEVARD ST-LAURENT
PLACE LONGUEUIL
LONGUEUIL
TÉL.: 677-8341

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE DE SAGUENAY
BOUL. TALBOT
CHICOUTIMI, QUÉBEC
TÉL.: 543-3882

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE GRANBY
40 RUE ÉVANGÉLINE
GRANBY, QUÉBEC
TÉL.: 378-6547

LIBRAIRIE CLASSIC
ANNEXE
1432 O STE-CATHERINE
MONTRÉAL
TÉL.: 861-5022

LIBRAIRIE CLASSIC
GALERIES D'ANJOU
VILLE D'ANJOU, QUÉBEC
TÉL.: 353-6950

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE LA CAPITALE
5401 BOUL. DES GALERIES
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 627-3855

LIBRAIRIE CLASSIC
LES PROMENADES D'OUTAOUAIS
1100 BOUL. MALONEY
GATINEAU, QUÉBEC
TÉL.: 561-1319

LIBRAIRIES CLASSIC

...À L'HEURE DE L'INFORMATIQUE

sommaire

LA VIE EN ROSE, NUMÉRO 13, SEPTEMBRE 1983

Louise Guay, «l'ordinatrice» interviewée dans les pages du dossier, a accepté de poser pour la photographe **Louise de Grosbois.** Quant au micro-ordinateur Apple IIe il nous a été prêté par SIM MICRO inc. (6955, boul. Taschereau, Brossard).

DOSSIER

21
APPRIVOISER L'INFORMATIQUE

22
QUI NÉGOCIERA LE VIRAGE?
Sophie Bissonnette, Lise Moisan

26
STRESS 24 HEURES SUR 24
Suzanne Belanger, Nicole de Sève

29
12 MYTHES CONTRE LES PUCES
Jan Richman

32
TROIS FEMMES ET LEURS MACHINES
Madeleine Champagne

34
L'ORDINATRICE PARMI NOUS
Françoise Guénette

ÉDITORIAL 5

COURRIER 6

COMMUNIQUÉS 8

LUTTES DE FEMMES 10
Pornographie : où en sont les actions légales ?
Des artistes contre la porno
Avortement : toujours Morgentaler

TRAVAIL 13
Retrait préventif : une arme à deux tranchants
Action positive : «Qu'est-ce que tu veux faire...»
Le CN ouvrira-t-il la voie ?

CHRONIQUE DÉLINQUANTE/Hélène Pedneault 17
Y a-t-il une puce dans la salle ?

PRONOSTICS POLITIQUES/Hélène Lévesque 18
Claire Bonenfant : «Les femmes sont le Tiers-Monde de notre économie»

DOSSIER/Coordination : Françoise Guénette, Lise Moisan 21
Apprivoiser l'informatique

ACTUALITÉ/Francine Pelletier 38
El Salvador, un nouveau Viêt-nam

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE/France Coupal 42
Métro-boulot-dodo

FICTION/Margaret Atwood 44
À l'étuvée

TÉMOIGNAGE/Colette Blais, Caroline Larue 46
L'asile de la tête et du sexe

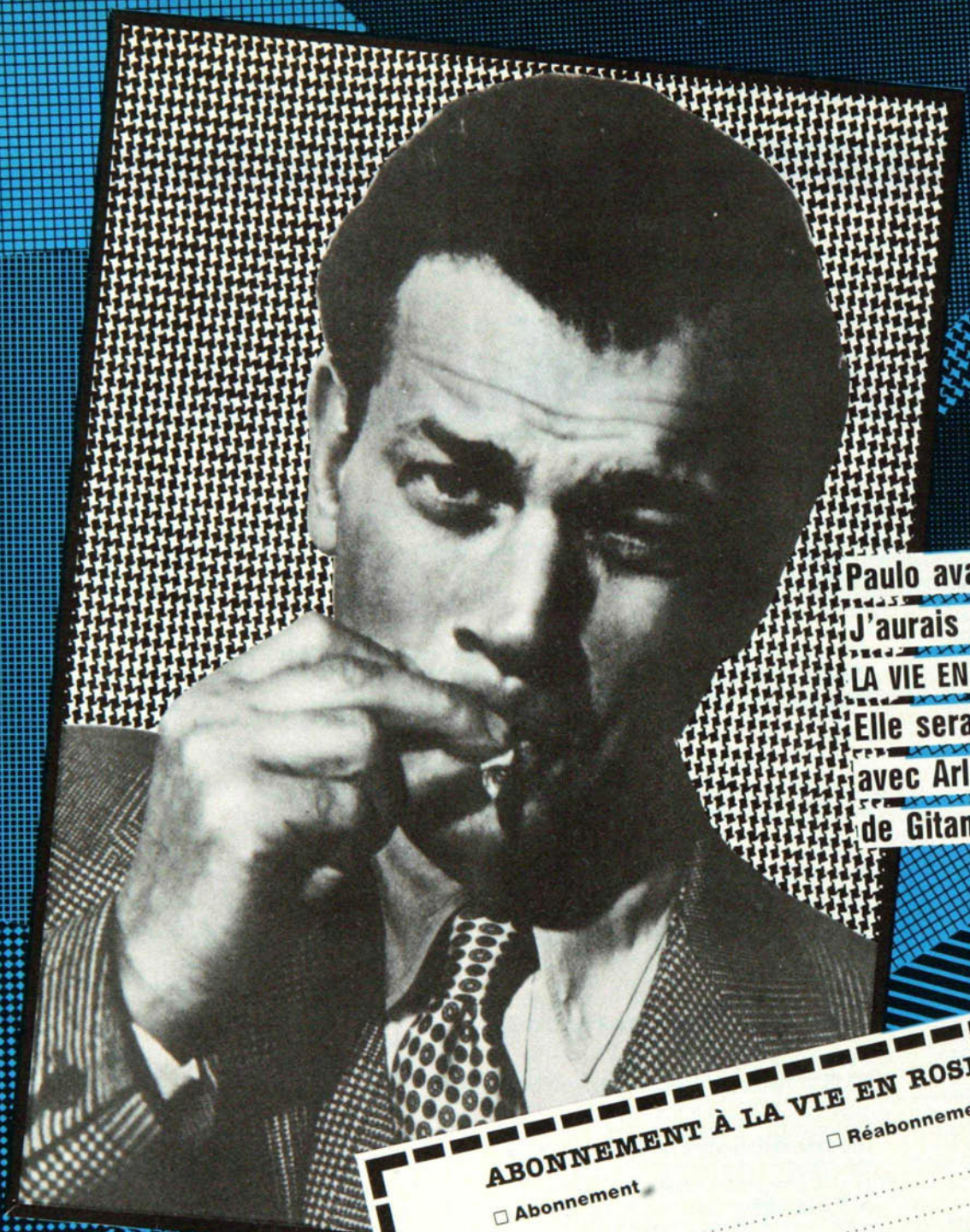
HOMMAGE/Jeanne Lapointe 51
Gabrielle Roy, 1909-1983

ENTREVUE/Hélène Pedneault 52
Louise Forestier : sentiment d'urgence

LIVRES/France Labbé, Camille Raymond, Hélène Pedneault
Vadeboncoeur : chasse à la sorcière ou sermon ? 55
Pornographie : la mère assassinée 57
En vrac, de Asimov à Highsmith 59

ÉVÉNEMENTS/Francine Pelletier 61
Des femmes et des mots à Vancouver

FLASHES CULTURELS 63
Livres, cinéma, musique, danse, arts visuels, calendrier



Paulo avait raison.
J'aurais pas dû offrir
LA VIE EN ROSE à Jeannine.
Elle serait jamais partie
avec Arlette et mon paquet
de Gitanes.

ABONNEMENT À LA VIE EN ROSE

☐ **Abonnement** ☐ **Réabonnement**

MON NOM EST .....

ADRESSE ..... PROVINCE .....

VILLE ..... TÉLÉPHONE .....

CODE POSTAL .....

À PARTIR DU NUMÉRO .....

☐ **J'abonne une amie**

SON NOM EST .....

ADRESSE ..... PROVINCE .....

VILLE ..... TÉLÉPHONE .....

CODE POSTAL .....

Abonnement régulier : 1 an/6 numéros 11$ (une économie de 4$ sur le prix de vente en kiosque) ; 2 ans/12 numéros, 20$ (une économie de 10$ sur le prix de vente en kiosque). **Abonnement international** par voie de surface : 18$, par avion : 24$. **Abonnement de soutien :** 25$ ou plus.

S.V.P. Découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment.
LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

Face-lift estival, part II

(ou le courrier de la joue)

Il y a deux mois, même revue, même page, nous publiions un «faux» sondage, pour tester vos goûts, votre sens du marketing et votre perception de La Vie en Rose. Inattendu ! Inespéré ! 30 «vraies» personnes parmi vous – sûrement représentatives – nous ont prises au sérieux. Alors, comme promis et au risque de tomber dans le narcissisme le plus impardonnable, nous accordons une attention démesurée à vos propos. En commençant par les résumer.

Ainsi, le papier glacé, quoique «agaçant au soleil» et «pas très écologique», la couleur et une abondance de photos ou de dessins vous plaisent énormément. À ces nouveautés appréciées, vous ajoutez le nom de la revue, «une véritable trouvaille», les dossiers «qui permettent d'aller plus en profondeur», «l'autonomie et la diversité de pensée», et le fait qu'il n'y ait pas trop de publicité. Comme l'écrit Céline Saint-Cyr de Victoriaville, «je trouve reposant de lire une revue qui ne me donne pas trois pages sur quatre en crèmes et conseils pour rester jeune et garder la ligne, ou encore d'hallucinantes gravures fuschia, émeraude ou banane pour rester dans le ton !»

En effet, vous avez beau aimer le papier glacé, vous nous mettez en garde, à plusieurs reprises : «Ne virez pas Châtelaine», «surtout, ne sombrez pas dans le super commercial !». Comme l'explique Marie-Christine Jutras de Longueuil, «si devenir commercial signifie présenter des articles comme ceux que l'on trouve dans les revues de salles d'attente, du genre *Les hauts et les bas d'un garçon d'ascenseur* ou encore *Comment j'ai pu vivre avec mon ongle incarné*, au diable la commercialité !

Serait-ce que vous ne prenez pas nos préoccupations financières et nos maux de tête au sérieux ? Denis Thibault de Trois-Rivières, par exemple, en fait de «triviales questions d'argent», mais il faut le comprendre, c'est un «inconditionnel» de La Vie en Rose, le genre à lire la revue même sur microfilm.

Bref, vous nous enjoignez à «demeurer radicales», ou plutôt, selon une lectrice anonyme, «simplement réalistes face au vécu des femmes». D'ailleurs, le contraire ne serait même pas rentable : «Vous feriez fausse route en cédant votre position féministe pour pouvoir élargir votre clientèle, car de toute façon vous en perdriez par le fait même une autre partie.» Par contre, «il est faux d'espérer survivre en comptant sur la vente en kiosques tout en offrant un contenu aussi spécifique, pour ne pas dire marginal, que le féminisme».

Déprimant, ce commentaire... sauf que toutes, absolument toutes nos répondantes (et nos deux répondants) sont ravi-e-s de notre parti pris pour les femmes. Ou, comme dit Céline Fréchette d'on ne sait trop où : «Soyez féministes, c'est pour ça que je vous achète.» Et elle ajoute : «... mais ravalez la colère dans la mesure du possible et faites-en de l'humour». Ah, l'humour ! Tout le monde en réclame, c'est sûr. Être amusantes, certainement, mais à quel sujet ?

Vous voulez lire, apprend-on, plus de textes sur les hommes (les «nouveaux» en particulier), les enfants et la sexualité. On s'en doutait. Il fallait s'attendre aussi à ce que vous demandiez des articles sur les femmes dans les métiers non traditionnels, sur les infirmières, sur le masochisme (pourquoi pas ?) et sur les différentes tendances : «lesbiennes, lesbiennes radicales, féministes, féministes radicales, bisexuelles, etc.» Et – c'était prévisible – l'une ajoute : «Ce n'est pas un magazine, c'est un livre ! Vous devriez en mettre un peu moins, ce serait moins long à lire !...»

Intéressant, la plupart d'entre vous veulent entendre parler de politique internationale, provinciale, et même (ça nous surprend un peu plus) fédérale ou municipale. Quelques-un-e-s voudraient un courrier du coeur qui, «sans verser dans le moralisme, permettrait de préciser quelques éléments qui découlent du féminisme» – et même une chronique sportive.

Alors que le cuir repoussé et Jean-Paul II sont «à éliminer de nos préoccupations à tout jamais», il n'est pas dit que la cuisine «à l'ail ou à autre chose» ne plairait pas à quelques-unes. Mais une autre veut nous lire sur «tout, tout, tout !... y compris les OVNI», et une dernière nous dit : «Mettez des photos de gratte-ciel, la nuit (!), des photos d'avion, de plages, j'adore ça.»

Vous voyez comme ce n'est pas simple. Surtout quand tant de malentendus circulent encore à notre sujet, dont ceux-ci, tirés de vos lettres :

1) «Pourquoi ne pas accepter les subventions gouvernementales ?» Mais voyons donc ! Nous acceptons absolument tout argent disponible (sauf de Playboy, First Choice, Pro-Vie, etc.), et comme il est extrêmement rare qu'on nous en propose spontanément, nous le sollicitons partout en essayant, comme dit le vieil adage, de «faire payer les riches».

2) «Étant donné qu'une revue apporte moins en abonnements qu'en kiosques...» C'est exactement le contraire : un numéro vendu par abonnement nous rapporte net 1$, un numéro vendu en kiosque, 50¢. (C'est pourquoi cette revue est truffée de coupons d'abonnement !)

Finalement, quand vous dites : «Vous avez entre les mains une revue unique, qui ne se prête pas nécessairement aux procédés ou exigences du marketing. C'est un choix à faire», rassurez-vous. Le choix est fait. Même sans main de Dieu à l'horizon pour nous guider, nous choisissons de poursuivre l'expérience – radicale en soi – de La Vie en Rose. Quitte à définir la prochaine fois ce que nous entendons, nous, par radicalisme. En attendant, l'expérience ne peut être que bilatérale : toutes radicales, féministes, mordantes, intéressantes que nous voulions être, vous ne le saurez jamais si vous, vos ami-e-s, vos soeurs, vos chums, vos voisin-e-s, vos mères, vos tantes, ne continuez pas à nous acheter pour nous lire – et nous répondre. Y a-t-il vraiment un autre «truc» ?

LA VIE EN ROSE

ÉQUIPE DE RÉDACTION :
Ariane Emond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE :
Andrée Côté, Camille Gagnon, Françoise Guénette, Jovette Marchessault, Yolande Martel, Hélène Pedneault, Francine Pelletier.

COLLABORATION :
Margaret Atwood, Paule Bélanger, Suzanne Bélanger, Sophie Bissonnette, Colette Blais, Diana Bronson, Madeleine Champagne, Andrée Côté, France Coupal, France Labbé, Jeanne Lapointe, Caroline Larue, Hélène Lévesque, Hélène Pedneault, Renée Quintal, Camille Raymond, Jan Richman, Joyce Rock, Thuong Vuong-Riddick.

COUVERTURE :
Conception : Nicole Morisset. Photo : Louise de Grosbois. Modèle : Louise Guay. Ordinateur : Apple II, gracieuseté de Sim Micro inc., 6975, Taschereau, Brossard. Coordination : Ariane Emond.

MAQUETTE :
Berthelot/Marcoux, Diane Blain, Ginette Loranger, Nicole Morisset.

CORRECTION D'ÉPREUVES :
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION :
Concept Médiatexte inc., 834, av. Bloomfield, Outremont ; Tricycle Compo, 856, rue Marianne Est, Montréal.

IMPRESSION :
Imprimerie Transmag inc., 5695, boul. des Grandes Prairies, Saint-Léonard.

DISTRIBUTION :
Les Distributeurs Associés du Québec (DAQ), 3600, boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles. Media Services, 185, rue Louvain Ouest, Montréal.

PERMANENCE :
Louise Legault (administration), Ariane Émond (promotion), Françoise Guénette et Francine Pelletier (rédaction), Nicole Morisset (graphisme).

PUBLICITÉ :
Claude Krynski : (514) 843-7226.

ABONNEMENT :
1 an : 6 numéros : 11$.
2 ans : 12 numéros : 20$.
De soutien : 25$ et plus.
International, voie de surface : 18$.
Par avion : 24$. Responsable : Nicole Bernier.

CE NUMÉRO DE LVR A ÉTÉ PARTIELLEMENT RÉALISÉ GRÂCE À UNE SUBVENTION DE L'ANNÉE MONDIALE DES COMMUNICATIONS, MINISTÈRE DES COMMUNICATIONS, QUÉBEC.
ET
GRÂCE À UNE SUBVENTION DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA.

LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Tout texte ou illustration envoyé à LVR est soumis à un comité de lecture. Date de tombée : 2 mois avant la prochaine parution.

Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR. Courrier de deuxième classe : 5188.

Douce folie

Le dernier numéro m'a convaincue que la fantaisie et la «douce folie» étaient encore permises ! L'idée est excellente et surtout rafraîchissante.

DANIÈLE GIRARD
Montréal

À la fin de l'été, après qu'elle eût bu sa margarita...

Pierres précieuses

Vos parutions m'apparaissent comme les pierres précieuses de nos quotidiens de femmes. Ce mois-ci (juillet 83), je suis particulièrement d'accord avec les idées et la prose de Suzanne Boisvert.

MONIQUE LAFERRIÈRE
Répondante de l'action politique des femmes au Parti Québécois d'Anjou.

Suggestion

Pourquoi ne feriez-vous pas un dictionnaire de femmes qui auraient été célèbres si elles avait été des hommes ?

Quand j'étais petite et que je jouais avec mes frères, que nous inventions des histoires de guerres, d'aventures, d'explorations, de bandits, de monstres... je prenais presque toujours un rôle masculin (je m'appelais Jo ou Charlie ou Max) parce que quand j'étais un personnage féminin on m'attachait à un poteau ; il y avait les méchants qui me fouettaient ou me menaçaient de tortures et les bons qui se battaient avec les méchants pour me délivrer. Quelquefois, je trouvais le temps long, attachée à mon poteau, j'étais dans le jeu mais je ne jouais pas pour vrai. J'aurais bien aimé pouvoir être un «héros» tout en gardant une personnalité de fille.

LINDA BRUNEAU
Montréal

Dear sisters

Votre magazine est un grand stimulus pour la conscience féministe et un outil indispensable permettant de faire les liens entre les différents aspects du mouvement des femmes.

Notre Centre est, en partie, un centre de documentation et votre magazine nous aide à étendre continuellement nos ressources.

Le Centre des femmes de l'Université Carleton, Ottawa

Outremangeur-euse-s anonymes

Après avoir lu le dossier «*Bouffer, c'est pas d'la tarte*», je me suis reconnue telle que j'étais avant de connaître le mouvement O.A. (Outremangeurs anonymes).

Je n'ai jamais réussi à garder mon poids sans être au régime, mais depuis que je connais les O.A., j'en suis capable. Tout ce que j'ai fait, c'est d'éliminer deux aliments devant lesquels je perds complètement le contrôle : les bonbons et les biscuits.

Une O.A. de Québec

Y a-t-il un mâle chauvin dans la salle ?

... Ce que j'aime le plus dans votre revue et ce qui en même temps me fait le plus réagir lorsque je suis de mauvaise humeur ou que je file particulièrement macho, ou tout simplement lorsque je trouve que vous charriez, c'est l'irrévérence. Votre radicalisme irrévérencieux coupe joyeusement les têtes (je me retiens de dire les «couilles» en présence de dames) de tout ce qui mâlifie cette société. Je m'y suis personnellement éraflé à plus d'une reprise et si, parfois, ce radicalisme me semble bien peu souffrir l'ombre de l'apparence d'une lueur de nuance, il aiguillonne ma réflexion bien plus que l'ont jamais fait des revues plus «soft» comme *féminin pluriel* qui, à force de ménagement complaisant de la chèvre et du chou, assomment littéralement l'un et l'autre par la platitude.

... Restez comme vous êtes, s'il vous plaît, c'est comme ça que vous me faites m'attendrir, rire, sacrer et réfléchir !

LUC BÉDARD

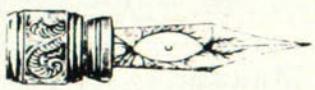
Les go-go boys

Les mâles de Michel-Ange et de Rodin en imposent : ils ont le port noble et fier, des contours dessinés à la perfection, des muscles saillants, la puissance et la majesté du corps. Aujourd'hui encore, la fascination pour le sexe masculin est grande. L'affiche remplace la sculpture, le commerce remplace l'art mais nos contemporains y trouvent leur compte.

Le phénomène des go-go boys est relativement nouveau mais l'image de la virilité ne s'altère pas. Car le go-go boy, lui, ne traîne pas un passé séculaire de domination et de soumission ; il n'est pas aliéné comme la stripteaseuse qui entretient une relation sado-masochiste avec celui qui l'observe. L'homme n'a aucune crainte d'être possédé, il se valorise avec son phallus, qui demeure le symbole de la domination.

D'ailleurs, peu de gens acceptent de voir l'homme comme un objet. Cette idée provoque le rire plus que tout autre sentiment. Et les femmes ne sont pas encore à l'aise dans un milieu qui a été longtemps le monopole de la gent masculine.

MIREILLE GOTTY
Montréal



À Monsieur Jean Sisto, Éditeur Presse Plus, Montréal

Certains de vos propos dans l'article «*Dissidence sur la place publique*» semblent laisser croire à un public déjà très mal informé que les manifs à talons hauts, les démêlés avec la police dans les bars gais, et les symposiums militants à circuit fermé, ne pèsent pas lourd dans la balance, comparés à la sortie «littéraire» de Claude Charron. Alors que dès 1970, nous, lesbiennes et homosexuels de tous poils et de tout acabit, avons mené la lutte au prix de notre intégrité physique, de nos jobs et du rejet familial et social.

Nous avons oeuvré bénévolement, en puisant dans notre courage et détermination, sans ménager notre temps et à même notre argent de poche, pour tenter de nous faire connaître sous un jour meilleur, en tant que personnes «normales» et responsables. Nous avons été visibles dans un temps où ça ne se faisait pas ; en dépit des insultes, du harcèlement et de la censure des médias.

Je n'enlève rien à Claude Charron mais s'il peut aujourd'hui faire sa sortie dans un climat un peu moins hostile, la raison en est simple : c'est que nous, militantes et militants, avons été là.

JEANNE D'ARC JUTRAS
Montréal

En finir avec la Bible ?

En réaction aux «Perles bibliques» nous invitant à régler le compte de la Bible (LVR, mars-avril 83), je dois vous informer que cela est déjà commencé. Il existe un collectif, l'Autre Parole, qui a justement pour but de dénoncer l'oppression des femmes en général et dans l'Église en particulier. Membre de ce collectif et aussi de son Comité de théologie, je peux dire que ce regroupement se veut un tremplin pour toute féministe chrétienne. Comment peut-on être en même temps féministe et chrétienne, demandez-vous ?

L'Ancien Testament, où Rosaline Lachance puisa ses «perles», n'a guère de passages féministes ! Bien au contraire, la femme y est considérée comme un être duquel se méfier, par où le mal a commencé (cf. Gn. 2), puis comme une sotte (Prov. 11, 22 ; 21, 9 ; 25, 25 ; 2, 15-16) et comme la «chose de l'homme», au même titre qu'un animal (Gn. 19, 8 ; Juges 19, 22-25).

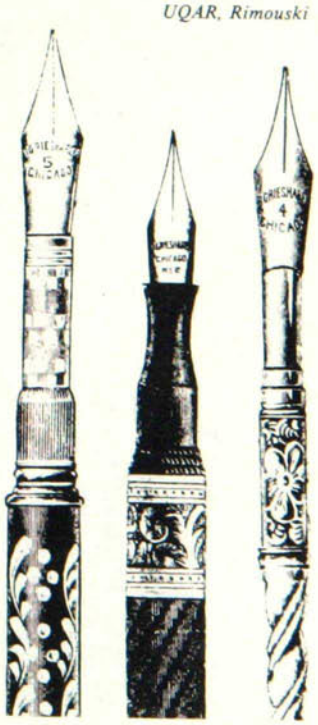
La condition des femmes n'est guère plus brillante dans le Nouveau Testament. Elles sont exclues du temple, ne peuvent ni parler ni témoigner dans la synagogue. Elles demeurent la chose de leur mari et sont sous leur tutelle par la loi du Lévirat. Mais sous cet amas de pressions, de persécutions et de subordinations arrive un espoir (celui qui anime le coeur de toute féministe chrétienne) : la venue de Jésus-Christ.

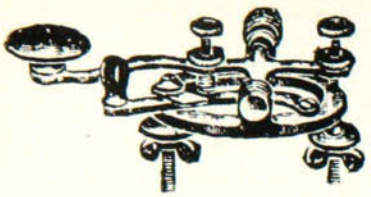
L'attitude de Jésus est provocante et choquante plus d'une fois envers la loi mosaïque, code de l'Ancien Testament.

Il adopte le parti des pauvres, des faibles, des enfants, des vieillards, des infirmes et des femmes. En effet, les femmes ont une place de choix parmi tous ces défavorisés : le récit de la Samaritaine en est un bon exemple. À l'hémorroisse, femme considérée comme répugnante de par ses «écoulements sanguins», Jésus assure la délivrance. Il redonne la dignité aux femmes dans le mariage et le divorce, affirmant la légitimité de la monogamie, ce qui rompt définitivement avec la coutume polygame de l'Ancien Testament. En dernier lieu, un événement capital : l'apparition du Christ ressuscité aux femmes. C'est là un signe évident de la mission confiée à ces dernières, celle de propager la «Bonne Nouvelle».

Or si je suis devenue féministe c'est précisément parce que je suis chrétienne, l'une entraînant l'autre. C'est par la ferme conviction que le Christ a surpassé les différences et les cloisonnements et qu'il a voulu intentionnellement libérer les femmes de leur subordination. Malheureusement, même après deux mille ans, on continue de fausser et d'ignorer son message.

LISE BOURASSA
UQAR, Rimouski





La rue, la nuit, femmes sans peur

Pour la troisième année consécutive, le Regroupement québécois des centres contre le viol invite toutes les femmes à descendre dans la rue, *le vendredi, 23 septembre*, pour manifester massivement et solidairement contre les différentes formes de violences faites aux femmes : viol, inceste, agression sexuelle, violence conjugale, harcèlement sexuel, pornographie.

Nous voulons ainsi proclamer notre volonté de circuler librement à toute heure, de vivre sans peur d'être agressées et ce, sans escorte, sans protecteur.

L'an dernier, des milliers de femmes ont marché dans les rues de 14 villes au Québec ainsi que dans plus de 30 villes au Canada, aux États-Unis et en Europe.

Pour plus d'information, contactez le groupe de femmes qui organise la manif dans votre région. S'il n'y en n'a pas, appelez vos soeurs, amies, voisines et joignez-vous à nous. Pour toute autre information, téléphonez au *Regroupement québécois des centres contre le viol (CALACS)*, qui s'occupe cette année de la coordination nationale des manifestations : *(819) 771-6233.*

«La rue, la nuit, femmes sans peur» Vendredi 23 septembre 1983

Liste des villes organisant des marches :

- Chateauguay (514) 691-8258
- Fort-Coulonge (819) 683-3000
- Chicoutimi-Jonquière (418) 542-2265
- Lac Mégantic (819) 583-4575
- Baie Comeau (418) 296-4733
- Trois-Rivières (819) 373-1232
- Val d'Or (819) 825-0316
- St-Hyacinthe (514) 774-2352
- Sherbrooke (819) 563-9999
- Valleyfield (514) 371-0139
- Montréal (514) 866-9941 poste 58
- St-Jean Richelieu (514) 349-1272
- Rouyn (819) 797-1751
- Rimouski (418) 723-0212
- Québec (418) 692-2252
- Sept-Iles (418) 968-6075
- Hull (819) 771-6233

Campagne de levée de fonds

Assistance aux femmes de Montréal prépare actuellement une campagne de levée de fonds qui se tiendra du 1er au 15 novembre 83, sous le thème «Femme et forte».

«Les subventions dont nous bénéficions par le biais du Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes et enfants victimes de la violence ne suffisant pas à nos besoins, cette campagne représente donc la survie de notre maison».

Informations : *Maleleine Perreault, (514) 270-9545.*

Message du Japon

«Nous sommes un groupe de femmes japonaises qui travaillons à la production d'un agenda féministe. Après cinq ans de préparation où nous avons étudié et comparé ce qui ce faisait déjà aux États-Unis et en Europe, nous avons publié un premier agenda cette année.

Le format est mince et léger (85mm x 170mm x 5mm), le papier fin et il y a le choix entre deux couleurs, noir et rouge. En plus d'un calendrier «menstruel», l'agenda comprend plusieurs informations concernant les femmes. Le coût est 850 yen (environ 4,25$). Si notre projet vous intéresse, écrivez-nous :»

Le Groupe 366
Résidence Toto 410
4-28-5 Yoyogi
Shibuya-ku
Tokyo 151

Journée nationale pour l'avortement

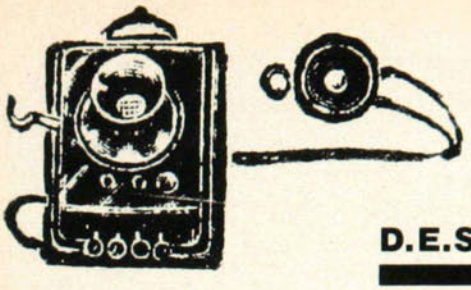
CARAL (Canadian Association for the Repeal of the Abortion Law) et les groupes pro-avortement à travers le Canada et le Québec préparent une journée d'action en faveur de l'avortement qui aura lieu, samedi, le 1er octobre 83.

Si vous ou votre groupe êtes prêt-e-s à des activités ou à en organiser une, contactez : *Francine Pelletier, LA VIE EN ROSE, 3963 St-Denis, Montréal, H2W 2M4, 843-8366.*

Troisième conférence des femmes latino-américaines

Objectif : constituer un vaste forum pour faire connaître les conditions d'existence des peuples latino-américains et leurs luttes de libération, particulièrement la condition des femmes et leur participation à la lutte.

Lieu : Polyvalente Pierre-Dupuis, à Montréal.
Date : les 23, 24, 25 septembre 83.
Pour plus d'informations : (514) 382-7670, poste 338 ou 382-1259.



Visibilité lesbienne 83 : en recherche d'harmonie...

Pour une deuxième année consécutive, l'Association Les Biennes du Québec organise une journée de visibilité à laquelle sont conviées toutes les lesbiennes du Québec et d'ailleurs.

Foire et kiosques en matinée, ateliers en après-midi, souper, spectacle et danse en soirée. Samedi, *le 1er octobre*, à partir de 10 h. *CEGEP Maisonneuve, 3800 Sherbrooke Est, Montréal.* Prix : 12$ (tout compris), 8$ (journée seulement), 3$ (spectacle et danse). Hébergement : au CEGEP : 5$ par nuit (apportez votre sac de couchage) ; au Y des femmes : 12$, chambre-occupation double, ou 8$, lit au dortoir.

Pour réservations et informations, écrire à cette adresse avant le 15 septembre :
Association Les Biennes du Québec
a/s Ça s'attrappe
C.P. 771, Succ. C
Montréal, H2L 4L6

D.E.S. ACTION

D.E.S. Action/Canada organise un groupe de soutien pour les personnes exposées au D.E.S. dans la région de Montréal. Pour plus d'informations : *Shirley Simard (514-482-3204).*

Nouvelle maison d'hébergement

Le Pavillon Marguerite-de-Champlain, à St-Hubert (rive sud de Montréal), offre l'hospitalité aux femmes et à leurs enfants, pendant un mois au maximum. Service 24 heures.

Pour plus d'informations : *(514) 672-8501.*

Marche pour la paix

Dans le cadre de la Semaine mondiale sur le désarmement (24 au 31 octobre), il y aura une manifestation à Montréal contre le missile de croisière (le cruise) et les armes nucléaires, samedi, le 22 octobre, à 13 h. *Départ : Carré Dominion (métro Peel). Informations : (514) 382-7670, poste 370.*

Virage ou dérapage

C'est le titre (provisoire) d'un vidéo qui analyse l'impact de la micro-technologie sur le travail des femmes. Ce document de 30 minutes, produit par Action Féministe par l'Image (AFI) est disponible en contactant : *Gisèle Lajoie (514) 747-4801 ou Lynda Peers (514) 524-5333.*

Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec

Créé en juin 83, ce regroupement veut sensibiliser la population à l'existence des ressources alternatives en santé mentale ; favoriser leur implantation et leur développement ; lutter contre les préjugés sur la folie ; démystifier les diagnostics de la psychiatrie traditionnelle ; dénoncer la surmédicalisation, les abus de pouvoir et la répression ; promouvoir et défendre les droits et intérêts des personnes hospitalisées ou suivies en clinique externe et les informer de leurs droits.

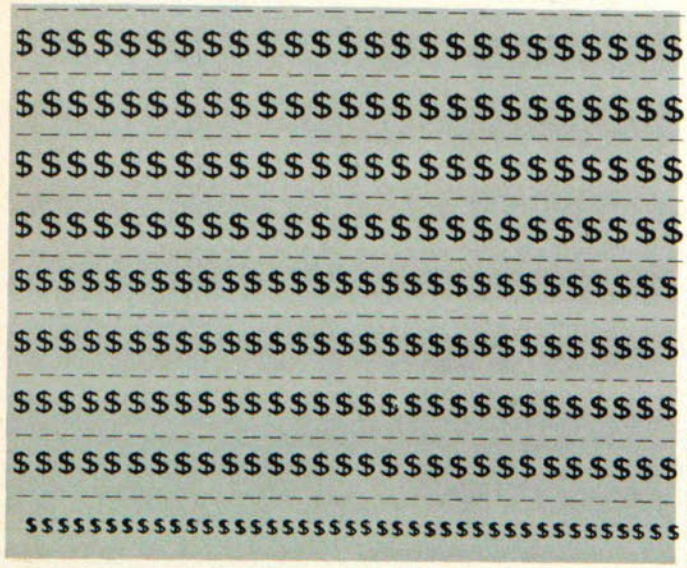
Pour plus d'informations :
Maison St-Jacques
(514) 526-4132
Solidarité-Psychiatrie
(514) 271-1653

Concertation-femmes

Activités et services pour femmes (relaxation, tremplin, lecture et écriture, théâtre, relations humaines, dansexercice, halte-garderie), à partir du 26 septembre, *au 12137 Bois-de-Boulogne, Montréal, 336-3733.*

Collaboratrices recherchées

La mensuelle lesbienne ÇA S'ATTRAPPE a besoin d'aide. Toutes celles qui voudraient donner un coup de main sont priées de nous écrire à : *C.P. 771, Succ. C, Montréal, H2L 4L6.* Toutes les formes d'aide sont bienvenues. Une question de survie...



Les femmes : une force économique insoupçonnée

«Que leur production soit visible et comptabilisée ou invisible et non évaluée en argent sonnant, les femmes contribuent largement à l'économie de leur pays...» Afin d'établir des stratégies susceptibles d'amener une reconnaissance sociale de l'apport économique des femmes, le Conseil du Statut de la Femmes organise un forum le 29 et 30 octobre, au Palais des Congrès, à Montréal.

Ateliers prévus :
La production domestique et le partage des responsabilités.
Le plein emploi.
L'humanisation du travail.
Le développement technologique.
L'entrepreneurship au féminin.
L'insécurité économique et la façon de s'en sortir.
Comment apprivoiser l'argent et comment investir les lieux d'influence.
Les projets de femmes et leur financement.

Pour l'inscription et l'hébergement (jusqu'au 30 septembre), appelez *Marité Vézina : de Québec (643-4326) ; et d'ailleurs sans frais (1-800-463-2851).*

PORNOGRAPHIE

Où en sont les actions légales ?

Après une année de tentatives, de la part des femmes, pour entreprendre des actions légales contre la prolifération de la pornographie, nous avons très peu de résultats. À Vancouver, des femmes ont protesté contre Red Hot Video et partout à travers le Canada des manifestations contre la porno à la télévision payante ont eu lieu. Ici au Québec, le mouvement contre la pornographie s'est mobilisé contre le projet de loi 109 sur le cinéma et l'audio-visuel, qui proposait une réglementation nettement insuffisante de la porno sur écran. La ministre Pauline Marois a d'ailleurs critiqué vivement le gouvernement pour son refus de prendre au sérieux les recommandations des féministes.

Dans tous les cas, on prétend que les activités des pornocrates sont légales et que les gouvernements ne peuvent intervenir. Le fédéral et les provinces s'appuient sur l'article 159 du Code criminel pour justifier l'inaction de l'État face aux protestations des femmes :

Art. 159 : «*(est obscène) toute publication dont une caractéristique dominante est l'exploitation indue des choses sexuelles et de l'un quelconque ou plusieurs des sujets suivants, savoir : le crime, l'horreur, la cruauté ou la violence.*»

Suite aux plaintes des femmes concernant les lacunes importantes de cette loi, qui nous laisse sans recours adéquat pour combattre la pornographie, le ministre fédéral de la Justice songe à une réforme. Mark MacGuigan a annoncé la création d'un comité (quatre femmes, trois hommes) chargé d'étudier les dossiers de la prostitution et de la pornographie et de faire des recommandations.

Quant à la porno, la proposition du ministre contient trois changements positifs mais mineurs :

1/ Le mot «publication» est changé pour «toute matière ou chose», ce qui facilitera les poursuites légales contre les vidéo-cassettes qui échappent présentement à la loi.

2/ Pour la première fois, on introduit la notion de «dégradation de la personne», qui pourrait préciser ce qui est entendu par «l'exploitation indue de choses sexuelles».

3/ Il ne serait plus nécessaire que la «violence» (ou le «crime», «l'horreur», la «cruauté») soit combinée à des «choses sexuelles» pour être réputée obscène. Ceci vise une représentation où, par exemple, une femme apparaîtrait baillonnée et enchaînée, mais tout habillée : aux termes actuels de la loi, une telle image ne serait pas une obscénité.

En fait, ces modifications mineures ne sont qu'une goutte d'eau dans une mer de confusion. C'est la notion même d'obscénité qui est problématique : elle présume que la sexualité, particulièrement celle des femmes, est quelque chose de sale, qui doit être caché, et qui n'est finalement légitime qu'associé à la procréation.

De plus, «exploitation indue» et «dégradation» demeurent des concepts très vagues, qui devont être interprétés par les tribunaux du pays. Et les juges se baseront sur ce qu'ils estiment être les «normes de la communauté» pour déterminer ce qui est «indu» ou «dégradant». Historiquement, cela s'est toujours fait au détriment des gais, des lesbiennes, des «minoritaires sexuels»... et des femmes en général.

On a d'ailleurs expérimenté l'arbitraire de la loi actuelle quand la censure ontarienne, au nom de ces principes, a interdit la projection de *C'est surtout pas de l'amour,* sans tenir compte du propos visé par ce film, qui ne présente la porno que pour mieux la dénoncer.

Rédigeons nos mémoires

La révision du Code criminel est pour nous, les femmes, une occasion non négligeable de faire valoir notre point de vue, en présentant des mémoires aux audiences publiques de cet automne, et tenter ainsi de l'inscrire dans la loi. Remplacer la notion «d'obscénité» par celle de «pornographie» – par exemple à partir de la définition légale proposée par Jillian Riddington – serait déjà un acquis important pour les femmes et les autres victimes de cette propagande (notamment les enfants et les minorités non blanches).

Jillian Riddington : «*La pornographie est une présentation réelle, simulée, en mots ou en images, filmée, sur bande vidéo ou autrement représentée, de comportements sexuels où un-e ou plusieurs des participant-e-s sont ouvertement ou implicitement contraint-e-s à cette participation, ou sont blessé-e-s ou molesté-e-s physiquement ou psychologiquement : comportements dans lesquels un déséquilibre de pouvoir est évident, ou impliqué du fait de l'immaturité en âge de tout-e participant-e, ou du fait de certains aspects du contexte de la présentation ; représentation dans laquelle ces comportements peuvent être interprétés comme étant encouragés ou endossés.*» (traduction libre)

Il serait cependant illusoire de s'en remettre aux seules institutions légales pour régler le problème de la pornographie. D'autre part, les lois ne changeront – et leur application encore moins – que si nous sommes en mesure d'obliger les gouvernements à le faire. Par exemple, les modifications proposées par MacGuigan ne touchent que le «hardcore» et laissent de côté la pornographie «douce».

Pour plus de renseignements, ou pour participer à la lutte, contactez le Regroupement féministe contre la pornographie,, C.P. 308, Succ. La Cité, Montréal, Québec, H2W 2N8, ou le groupe de votre région. .

DIANA BRONSON,
du RFP

1/ *Jillian Riddington,* **Freedom of Harm or Freedom of Speech ? A Feminist Perspective on the Regulation of Pornography,** *Association nationale de la femme et le droit, février 1983.*

Françoise Lemaître-Auger

Photo: Jan Richman

Des artistes contre la porno

Il n'y a pas que les féministes défilant dans la rue à avoir pris position contre la pornographie. Maintenant, on entend des voix provenant de l'industrie cinématographique elle-même : 150 artistes, membres de l'Union des artistes (UDA), ont envoyé à huit ministres provinciaux qui devraient se préoccuper de la question, comme le ministre des Affaires culturelles Clément Richard, la déclaration suivante : «Nous, soussignées et soussignés, déclarons que, pour des raisons d'éthique professionnelle et de responsabilité sociale, nous nous prononçons contre toute production qui, par l'exploitation indue de la sexualité, encourage des valeurs et un comportement contraires à des rapports humains égalitaires et non violents.

En conséquence, nous refuserons de donner notre temps, notre talent, de prêter notre voix à toutes ces productions qui véhiculent une imagerie contraire à la dignité humaine.

Nous appuyons donc la position du Front commun contre la pornographie concernant le projet de loi 109 sur le cinéma et la vidéo.»

Cette déclaration a été motivée par le témoignage de femmes qui travaillent dans les studios de doublage. Ces comédiennes ont dénoncé le doublage de films porno, tournés à Toronto, qui constitue ces jours-ci l'essentiel de leur emploi. Ce genre de travail les inquiète pour deux raisons : le métier d'artiste souffre d'être réduit à des cris et du «heavy breathing» (!) et, surtout, elles ne veulent pas contribuer à la fabrication d'images de violence contre les femmes. Plusieurs comédiens travaillant aussi en doublage ont exprimé leur accord et leur appui.

Déposée aux cabinets des ministres le 20 juin, cette déclaration n'avait pas encore reçu de réponse à la mi-août.

Le problème de l'artiste

Françoise Lemaître-Auger, comédienne, m'a expliqué la signification de cette déclaration pour les artistes directement impliqué-e-s dans le doublage de films : «Ce qui est drôlement fort comme geste, c'est que ça a été dénoncé par des gens qui gagnent leur vie avec le doublage ; en prenant position contre la porno, elles et ils sont vraiment sorti-e-s des rangs pour se mettre en situation dangereuse». Le danger est économique. Françoise connaît des comédiennes qui ne peuvent plus travailler maintenant et il est très possible que ce boycottage dure jusqu'au moment où les producteurs et réalisateurs auront vraiment besoin de leur talent, ne pouvant plus les remplacer par des artistes moins qualifié-e-s et plus dociles.

Face au travail, la position des artistes est toujours très fragile. Selon Françoise, exprimer ses opinions coûte cher : «L'artiste qui s'implique socialement est souvent foutu-e. Moi, personnellement, je me suis impliquée au niveau syndical et dans cette lutte contre les films porno. Alors, mon manque de travail, je pourrais l'attribuer à ça en partie.»

Où sont les comédiennes ?

Mais le fait de parler contre la pornographie n'est pas la seule raison du chômage des comédiennes. Contre huit rôles principaux offerts à des hommes, un seul rôle de femme. C'est entre les âges de 17 et 29 ans que les femmes artistes travaillent le plus. À partir de cet âge-là, la courbe de leur emploi pique du nez.

Et quels sont les rôles joués par les femmes ? Françoise nous suggère de regarder nos télévisions : «C'est encore des émissions de gars, où on ne parle que de gars. À l'écran, les femmes sont encore derrière des comptoirs de restaurants ou de cuisines, à torcher les autres, tous ces rôles traditionnels et familiaux qui n'existent plus – ou beaucoup moins. Il y a de plus en plus de femmes chefs de famille. Il faut que ça se voie.»

C'est pourquoi à l'automne, les artistes intéressé-e-s à la condition des femmes développeront des interventions pour forcer les radiodiffuseurs à proposer une nouvelle image des femmes à l'écran.[1]

JAN RICHMAN

1/ *Depuis un certain temps, les femmes de l'Alliance of Canadian Cinema Television and Radio Artists, l'ACTRA, le pendant anglophone de l'UDA, travaillent sur les mêmes questions : lutter contre la porno et changer l'image des femmes dans les médias et la publicité. Elles ont aussi endossé la déclaration des femmes de l'UDA.*

AVORTEMENT

Toujours Morgentaler

Alors qu'au Québec la lutte pour l'avortement semble, sinon gagnée, en voie d'assurer l'avortement sur demande à de plus en plus de femmes, c'est tout le contraire ailleurs au Canada.

À Winnipeg, le 3 juin dernier, et à Toronto un mois plus tard, les cliniques du célèbre Docteur Morgentaler, ouvertes depuis peu, recevaient la visite de la police. Depuis, huit personnes, Morgentaler en tête, ont été accusées d'avoir pratiqué des avortements illégaux. Comme le soulignait LA PRESSE récemment, tout indique «la répétition d'un conflit identique» à celui qui fit connaître Morgentaler au milieu des années 70, conflit juridique à l'origine de l'actuelle et relative «permissivité» face à l'avortement au Québec (voir LVR, mars 82).

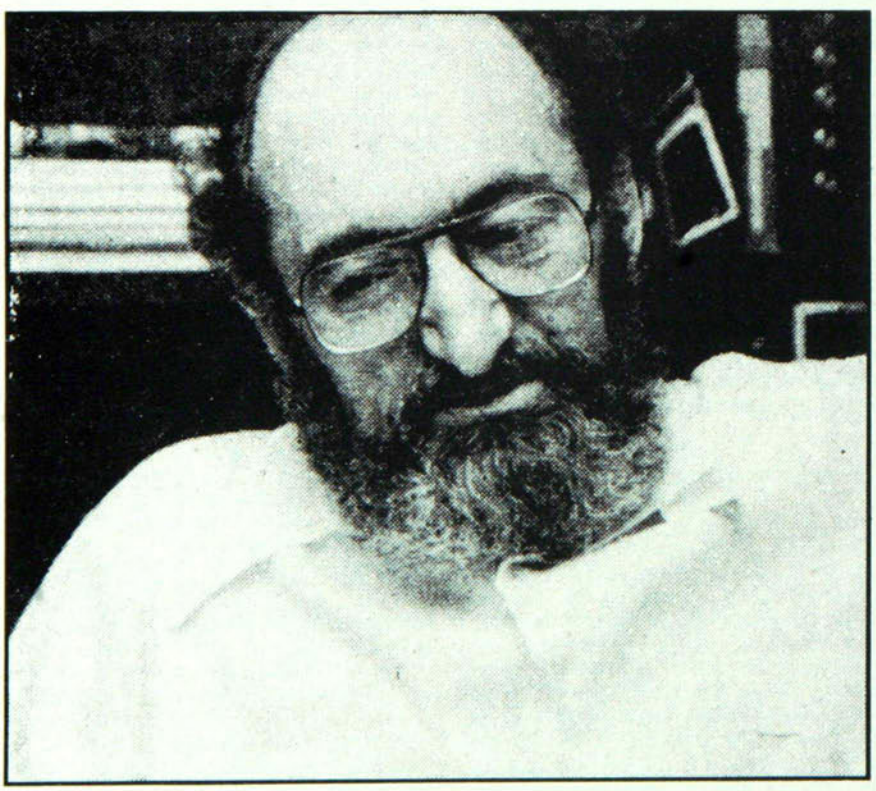
Morgentaler aura-t-il, au bout du compte, autant de «succès» à Winnipeg et à Toronto qu'il en a eu ici ? C'est que le problème de la légalité de l'avortement au Canada demeure. Si le docteur risque aujourd'hui la prison manitobaine, de grosses amendes, des frais de cour de l'ordre de 500 000$, et affronte des «névrosés» qui mettent le feu à son établissement ou le menacent à coups de sécateur, c'est qu'on refuse à ses cliniques le statut d'hôpital. Sans ce statut, et sans le comité d'avortement thérapeutique qui doit l'accompagner, un avortement est considéré comme illégal, peu importe que la pratique soit identique d'un milieu à l'autre et même préférable en clinique privée. D'après l'avocat du Docteur Morgentaler, Morris Manning, «les statistiques montrent qu'il y a moins de morts consécutives aux avortements dans les cliniques du Québec et des États-Unis que dans les hôpitaux, à cause des délais imposés aux patientes d'hôpitaux».[1]

Ce n'est pas pour rien que l'Association canadienne des libertés civiles a demandé récemment au ministre fédéral de la justice, Mark MacGuigan, de soumettre la législation sur l'avortement à la Cour suprême. Quelque chose ne va pas dans la loi quand l'avortement est soumis à l'arbitraire des comités thérapeutiques en milieu hospitalier ainsi qu'aux inégalités régionales et, surtout, ce qui inquiète davantage l'ACLC, quand il peut être contesté en Cour suprême, comme le fait présentement à Régina Joe Borowski (voir LVR, mai 83), sans que les organisations favorables à l'avortement aient le droit de se faire entendre. Si la situation de l'avortement au Québec est nettement meilleure, c'est que, depuis 76 et les acquittements successifs de Morgentaler, on ignore la loi (fédérale) de façon toujours plus évidente. «Tolérant» face à Morgentaler, le gouvernement québécois en est même venu à lui demander d'entraîner des médecins de CLSC dans la pratique d'avortements.

Suffirait-il que la nouvelle constitution canadienne reconnaisse la «légalité» des cliniques privées pour que s'amenuisent les obstacles majeurs à l'avortement ? Henry Morgentaler, tout au moins, vivrait plus calmement ses dernières années de pratique.

Mais si cette nouvelle bataille semble avoir conscientisé plus de médecins à la nécessité d'une meilleure pratique de l'avortement dans ce pays et, surtout, mobilisé les forces pro-avortement comme cela ne s'était pas vu depuis près de 10 ans, elle a aussi eu l'effet contraire. Malgré tout son fanatisme, «Holy Joe» (Borowski) et ses dictons, par exemple «DON'T LET HENRY KILL YOUR BABY», ont un certain succès. Le dernier sondage Gallup,[2] tout en révélant que «80% des Canadien-ne-s croient que l'avortement devrait être légalisé», indique que seulement 23% de ceux/celles-là le veulent «légal en toutes circonstances», contre 17% qui le veulent «illégal en toutes circonstances», opinions qui sont d'ailleurs sensiblement les mêmes qu'en 1975.

C'est une raison de plus pour tenir, le 1er octobre 1983, une Journée nationale en faveur de l'avortement.[3] Question de rappeler la détermination des femmes à choisir leur maternité, question de se rappeler qu'une lutte se gagne durement.



FRANCINE PELLETIER

1/ **LE DEVOIR**, *8 juillet 1983.*
2/ **LA PRESSE**, *15 août 1983.*
3/ *Pour plus d'informations : (514) 843-8366.*

Retrait préventif

Une arme à deux tranchants

Le retrait préventif, c'est le droit pour une travailleuse enceinte ou allaitante d'être réaffectée à un autre poste ou de se retirer de son travail si celui-ci présente des risques pour elle, le foetus ou le nourrisson. En vigueur depuis janvier 1981, cette mesure, vendue comme avant-gardiste par le gouvernement Lévesque, en a vite fait déchanter plusieurs.

C'est qu'en deux ans ce qui devait être un droit pour toutes «s'est révélé être le privilège de quelques-unes», selon Odile Paquin, du CLSC Hochelaga-Maisonneuve : «Les cas que nous présentons actuellement sont tous en révision.»

Fini le temps des vaches grasses ! On accorde de moins en moins de retraits préventifs. Pourtant, au début, la Commission de la santé et sécurité au travail, la CSST, interprétait largement les articles de la loi 17 instituant le retrait préventif : un certificat médical suffisait à la travailleuse intéressée, sans que les causes du retrait soient forcément liées aux conditions de travail. Résultats, après 18 mois : la CSST avait reçu environ 5 000 demandes de prestations, totalisant près de 12 millions de dollars en indemnités !

Et qui s'en était prévalu ? Les travailleuses les plus privilégiées, syndiquées du secteur tertiaire, personnel administratif et des services. Très peu de femmes du secteur privé et manufacturier l'avaient demandé : non syndiquées, sans sécurité d'emploi, sous la coupe d'une loi déficiente qui ne les protège nullement (Loi 126 des normes minimales de travail), et face à l'ignorance crasse d'employeurs mal informés ayant peur d'être pénalisés, le geste de leur part aurait été suicidaire.

Économie de gros sous

En 1983, les tiroirs-caisses de la CSST sont vides, alors elle réduit son interprétation de la loi. Désormais le retrait doit être lié directement à des conditions de travail pernicieuses pour la mère et l'enfant, et l'employeur est obligé d'essayer de réaffecter la travailleuse. Si c'est impossible, et là seulement, il y aura indemnisation.

Cette nouvelle politique ne vise qu'à économiser les sous du gouvernement. Pourtant elle suppose une définition plus juste de la maternité, «phénomène biologique normal qui ne devrait pas entraver les activités habituelles d'une femme.»[1]

En fait, le retrait préventif devrait être une mesure exceptionnelle : si on éliminait à la source les problèmes de santé découlant du travail (en modifiant des conditions souvent dangereuses pour toutes et tous, le retrait deviendrait (presque) inutile. C'est la position développée par les comités de condition féminine des centrales syndicales CSN et CEQ, et par la Fédération des SPIIQ (infirmières). Un groupe de réflexion vient d'arriver à la même conclusion :

«En tant que mesure d'exception, le retrait préventif peut constituer pour une travailleuse d'un milieu donné une solution individuelle et temporaire à des problèmes collectifs et permanents vécus par l'ensemble des travailleuses et travailleurs.»[2]

Plus, on pense que le retrait devrait s'inscrire dans une politique globale de la maternité couvrant même la reproduction, qui concerne aussi les hommes.[3]

Car on oublie trop souvent que le retrait préventif est pour les femmes une arme à deux tranchants : à cause des possibilités de retrait, les employeurs risquent d'embaucher encore moins de femmes et d'encourager la ségrégation professionnelle, surtout en temps de crise économique.

Un régime universel

Plutôt qu'un droit limité, les cinq chercheuses qui ont analysé la question proposent un régime universel de la maternité-paternité applicable à toutes et tous. Une telle politique devrait garantir la sécurité d'emploi des travailleuses, leur plein salaire pendant le congé de maternité, des congés parentaux après le retour à l'emploi et tenir compte du travail non rémunéré (domestique entre autres) exercé par les femmes. Elle devrait aussi reconnaître aux employeurs la responsabilité d'offrir de saines conditions de travail.

Comme les connaissances scientifiques sur l'influence du travail sur la reproduction sont encore très floues, une présomption de risque devrait protéger les travailleuses exposées à des conditions de travail aux effets encore inconnus.

En fait, ce que souhaitent vivement certains groupes de femmes – et le gouvernement devra être plus attentif à leurs revendications qu'au moment de l'élaboration, sans aucune consultation, de la loi 17 –, c'est la reconnaissance officielle d'une conception sociale de la maternité. Qu'on en finisse avec les mesures alibi culpabilisantes et protectionnistes, et qu'on réalise effectivement l'accès à l'égalité.

PAULE BÉLANGER
responsable de la santé-sécurité à la FSPIIQ

1/ Réflexion sur le retrait préventif *par : Jacynthe Bhérer, Lise Goulet, m.d., Karen Messing, Maria De Koninck, Lise Lebrun.*

2/ *Idem.*

3/ *Aux États-Unis, dans une usine, des hommes se sont vu retirer du travail parce qu'une analyse par le traitement du D.B.C.P., analyse qu'ils effectuaient, provoquait des altérations de leurs fonctions reproductrices.*

ACTION POSITIVE : UN CAS

Le CN devra-t-il ouvrir la voie ?

Pouvez-vous imaginer 8 000 femmes embauchées comme cols bleus au Canadian National ? Pourtant, si Action Travail des femmes gagne sa cause devant le Tribunal canadien des droits de la personne,[1] le CN devra offrir quatre postes sur dix à des femmes, jusqu'à ce qu'elles représentent 13% des cols bleus de la compagnie.

Depuis l'adoption en 1977 de la Loi canadienne sur les droits de la personne, c'est la première fois qu'un tribunal canadien étudie une requête visant à imposer un programme spécial (action positive) à une entreprise soupçonnée de politiques discriminatoires.

L'enjeu est donc de taille. Carole Wallace, de Action Travail des femmes, nous explique pourquoi exactement.

«En 1979, Action Travail des femmes déposait une plainte de discrimination systématique contre le CN, ainsi que des plaintes individuelles de femmes licenciées. Celles-là ont été réglées rapidement : les six plaignantes initiales (sur 17 au total) ont eu gain de cause. Elles ont été réengagées, ont reçu un apprentissage spécial et se sont partagé 71 600$ en arrérages pour salaires perdus.

Par contre, tout le processus lié à notre plainte pour discrimination systématique a été long et laborieux. Préférant tenter une entente à l'amiable avec le CN, la Commission canadienne des droits de la personne a été très réticente à former un tribunal pour juger notre requête. Finalement, après bien des pressions de notre part, le tribunal a été mis sur pied en décembre 1981. Et les plaidoiries n'ont pris fin qu'en mai 1983 !

Nous avons tenté de démontrer que les politiques d'embauche du CN étaient discriminatoires, soit ouvertement soit à cause de leurs effets. Par exemple, le CN imposait au recrutement des exigences de taille physique qui excluaient automatiquement les femmes. D'ailleurs, quand nous avons commencé nos pressions, le CN a remplacé des critères visiblement discriminatoires par d'autres apparemment objectifs. Il a même commandé à des psychologues industriels des tests de sélection très difficiles, qui misaient sur les faiblesses des femmes : mathématiques, algèbre, etc.

Il a aussi augmenté ses exigences quant à l'expérience pertinente à l'emploi postulé... par exemple une connaissance en soudure. Mais lors du procès, nous avons appris que seulement la moitié des hommes à l'emploi avaient une telle expérience.

Il y avait une autre façon de discriminer les femmes : le harcèlement sexuel au travail, si intense qu'une femme ne pouvait pas tolérer la situation plus de deux ans, en général.

Seulement 13%

Si le tribunal conclut que le CN a bien des politiques d'embauche discriminatoires, la loi lui permet d'imposer à la compagnie un «programme spécial»[2]. Avec l'appui de la Commission canadienne des droits, nous avons suggéré un programme prévoyant des quotas d'embauche fixés à 40%, jusqu'à ce que les femmes représentent 13% des cols bleus du CN. Seulement 13%, pour avoir le plus de chances possibles de voir notre demande acceptée : c'est le pourcentage actuel de femmes cols bleus sur le marché du travail canadien. Nous comptons surtout sur l'effet d'entraînement d'un tel programme ; s'il est étendu à d'autres compagnies, les femmes dépasseront bientôt ce 13%.

Nous avons exigé aussi l'abolition des tests discriminatoires, une campagne de recrutement publique, et enfin que chaque femme embauchée reçoive une copie de la politique du CN sur le harcèlement sexuel, indiquant le nom de la personne responsable des plaintes. Mais nous n'avons pas touché aux règles d'ancienneté : il n'aurait pas été tactique d'aborder dans une première cause l'aspect le plus controversé de l'action positive.

Le CN, lui, s'est défendu en prétendant que ses exigences étaient reliées à la tâche. Mais ses avocats se sont mis les pieds dans les plats à plusieurs reprises : dans sa plaidoirie, un de ses procureurs a même «avoué» que «les femmes sont encore de nos jours les reines du foyer, et (qu') elles ne peuvent assumer ce genre de travail qui est beaucoup trop dur...»

Aussitôt, nous avons déposé comme preuve leur propre plaidoirie, pour démontrer qu'au CN les attitudes sexistes étaient loin d'être mortes.

Le jugement du tribunal tardera peut-être encore plusieurs mois ; il y a 6 000 pages de transcription à éplucher. Mais sa décision sera d'une importance capitale. Elle déterminera en grande partie le sort réservé à l'action positive au Canada dans les années qui viennent.»

Propos recueillis par
ANDRÉE CÔTÉ

1/ *Comme les autres sociétés de la Couronne (Bell Canada, Via Rail, etc.), le CN est sous la juridiction de la Commission canadienne des droits de la personne.*

2/ *En effet, l'article 41 de la Loi canadienne sur les droits de la personne stipule que le tribunal peut, en consultation avec la Commission, ordonner l'adoption de mesures mettant fin à la discrimination, sous forme de programmes, de plans ou d'arrangements spéciaux.*

«Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande ?»

«Il y a des emplois trop durs pour des femmes, et d'autres trop compliqués... Le machinage, c'est pas pour les femmes. On les met pas sur les machines pour pas les maganer».

Un contremaître chez Pratt & Whitney[1]

Aujourd'hui, 44% des femmes sont sur le marché du travail salarié, et près des deux tiers n'occupent que dix catégories d'emploi. Les ghettos d'emploi féminins sont encore la caractéristique dominante du travail des femmes.

Les femmes sont quasiment exclues des emplois dits non traditionnels, par exemple ceux de cols bleus. À la Commission des transports de la Communauté urbaine de Montréal (CTCUM), il n'y a que huit femmes parmi les 4 200 cols bleus (une opératrice de métro, sept conductrices d'autobus). Chez General Motors à Ste-Thérèse, on comptait, en juin 1982, 250 femmes sur les 3 600 employés des chaînes de montage ; elles ont toutes été frappées par les mises à pied de l'été 82, aucune d'entre elles n'ayant pu accumuler assez d'ancienneté pour garder son poste.[2]

Bien que cette situation ne soit pas nouvelle, elle est d'autant plus grave que de nombreuses femmes vont d'ici peu être évincées même des emplois qui leur sont traditionnellement réservés : on prévoit que d'ici 1990 un million de Québécoises et de Canadiennes perdront leurs emplois suite à l'introduction de la bureautique dans le secteur des services.[3]

La solution

Plusieurs groupes de femmes, ainsi que des groupes populaires, des syndicats, le Conseil du statut de la femme et la Commission des droits de la personne, ont identifié une solution à cette crise dans l'emploi des femmes : l'action positive, appelée aussi «programmes d'accès à l'égalité».

Ces programmes, d'inspiration américaine, s'attaquent à la discrimination systématique qui se manifeste souvent par des critères de sélection et d'embauche (ou par des politiques de promotion internes) en apparence neutres, mais qui servent en pratique à exclure les femmes de certaines catégories d'emploi. (Voir : **Le CN...**)

Suite aux pressions de ces groupes, la Charte québécoise des droits et libertés a été amendée en décembre 1982 et prévoit maintenant la possibilité d'implanter des programmes d'accès à l'égalité.[4] Ces amendements ont été adoptés malgré les protestations de la Chambre de commerce et du Conseil du patronat.

La Commission des droits de la personne a le premier rôle dans l'application de cette nouvelle politique : tout programme d'accès à l'égalité doit préalablement être approuvé par elle, sinon il peut être jugé illégal.

Par ailleurs, la Commission peut recommander à une entreprise québécoise d'établir un programme si, après enquête, elle y constate une situation discriminatoire. Et si cette recommandation n'est pas suivie, la Commission peut s'adresser au tribunal[5] ; si elle démontre l'existence de pratiques discriminatoires, le tribunal imposera à l'entreprise un programme d'accès à l'égalité. On prévoit que ce processus prendra de trois à cinq ans. C'est aussi la Commission qui doit surveiller et contrôler l'application des programmes.

Là où le bât blesse

Alors, doit-on croire aux lendemains qui chantent ? Certains doutes sont permis. Car il y a une très grosse exception : la Charte stipule que le gouvernement doit exiger de ses ministères et organismes l'implantation de tels programmes, mais elle interdit à la Commission d'exercer son pouvoir de contrôle sur les programmes qui viseront la fonction publique ! Comment ne pas douter de la bonne foi du gouvernement quand il refuse lui-même la surveillance de la Commission ? Bel exemple pour le secteur privé.

D'autre part, le succès de «l'action positive» dépend presque entièrement du dynamisme et de la bonne volonté de la Commission des droits de la personne, qui n'a guère montré de zèle par le passé. Depuis sa création en 1976, elle n'a quasiment jamais, de son propre chef, enquêté sur la discrimination, alors qu'elle en avait le pouvoir. À moins donc que la Commission change radicalement d'attitude – et qu'elle se voie accorder des ressources financières adéquates – la réforme risque de demeurer lettre morte.

Selon Carole Wallace, du groupe Action Travail des femmes, l'une des principales lacunes de la réforme est justement l'impossibilité pour les groupes ou les individues de passer outre à la Commission et de s'adresser directement au tribunal. En effet, seule la Commission peut engager les démarches juridiques en vue d'obliger un employeur à mettre sur pied un programme d'accès à l'égalité. Or, aux États-Unis, 95% des demandes d'implantation de tels programmes proviennent de groupes ou d'individues et non pas d'agences gouvernementales.

La Commission des droits de la personne ayant donc l'entière responsabilité de cette politique, il est important de nous assurer qu'elle assume son mandat à notre satisfaction.

ANDRÉE CÔTÉ

1/ *Cité dans le mémoire déposé par Action Travail des femmes à la Commission parlementaire de la Justice, le 11 septembre 1981.*

2/ *D'après une étude réalisée en octobre 1982 par SECOR (Société d'études et de changements organisationnels).*

3/ *Heather Menzies,* **Women and the Chip,** *Institut de recherches politiques, 1981.*

4/ *Avant ces amendements, les programmes d'action positive étaient considérés comme discriminatoires... contre les hommes ou les Blancs, par exemple. Toutefois, ces amendements ne sont pas encore en vigueur.*

5/ *Cour supérieure ou Cour provinciale.*

JOSÉE VILANDRÉ

LL.L AVOCATE

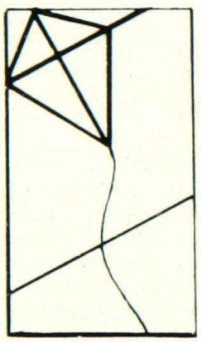
220 ST-JEAN
LONGUEUIL QC
J4H 2X5

BUREAU
677 3330
RÉSIDENCE
281 1604

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS: (514) 871-8520



Tél.: 622-9737

Vitrail Laval Enrg.

Cours
Lampes, Fenêtres
Vente de Matériel et de Verre

Ginette Lessard

131, Boul. Labelle, Ste-Rose, Laval

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

FEMMES ■ DE ■ TÊTE

Cabinet de consultation et d'animation individuelle et pour les groupes, en français, en anglais.

Shulamit Lechtman

849-2098 (rés.) 866-9941 (trav.) poste 57

Tél.: 273-9259

Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale et familiale
Animation de groupe de croissance et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

LINDA BUJOLD MEd.
Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous

(514) 271-4846 résidence
(514) 486-2049 bureau

«Y a-t-il une puce dans la salle ?»

Périple d'une roche dans un nombril

J'ai mis une roche dans mon nombril. C'est une roche lisse, douce, brun chocolat, avec de petites taches subtiles qui n'ont pas l'air de taches, mais qui effleurent quand même sa surface comme le feraient des taches. Je suis à Orly avec cette roche dans mon nombril. Je l'ai mise là intentionnellement, non par un accès soudain de folie, mais dans un mouvement qui allait de soi (de résistance ou de protestation, peu importe) parce qu'il était immoral de laisser la Méditerranée derrière moi pour plonger dans un aéroport. Je ris toute seule. L'hôtesse au comptoir de Wardair pense que je suis de bonne humeur de rentrer. Erreur. Elle ne peut pas imaginer que c'est parce que j'ai une roche dans mon nombril et que je ris du bon tour que je suis en train de leur jouer, à elle et à toutes les personnes que je croise. Est-ce que j'ai l'air d'une fille qui a une roche dans son nombril ? Franchement.

L'hôtesse contemple mon billet. Si elle pensait soudainement que je pouvais avoir une roche dans mon nombril pendant que je lui parle, elle serait obligée de quitter son costume bleu et son emploi pour cause de déviation, ou de faire comme si de rien n'était. Elle ne prendrait jamais le risque de penser jusque-là. Un doute m'effleure : suis-je en train de faire un «ego trip» ? On dit partout que le nombril a quelque chose à voir dans ce genre de trip...

Je suis en train de traverser l'ère technologique -si apparente dans les aéroports- avec une roche dans mon nombril. Je me demande si le détecteur de métal va sonner quand je serai obligée de passer à travers pour me rendre à l'avion. Ma roche contient peut-être des substances qui peuvent affoler les détecteurs électroniques. Qui sait ? Peut-être même des substances radioactives... Je ris encore plus. Il y en a qui ont des pierres «dans» le foie ou «dans» les reins, alors je peux bien en avoir une dans le nombril.

Je me demande à combien de puces électroniques correspond le volume de ma roche. 25 ? 50 ? 100 ? Serais-je aussi désinvolte de transporter 100 puces électroniques dans mon nombril ? Je ne crois pas. Je me sentirais une responsabilité que ma roche ne m'oblige pas à avoir. Elle ne m'oblige à rien d'autre qu'à être morte de rire dans un aéroport un jour de juin 83, et à me souvenir de la Méditerranée. C'est facile, ça fait des petits frissons aux bons endroits.

Ma roche contient l'histoire du monde. Je peux imaginer qu'elle contient un fossile, **le** chaînon manquant peut-être, ou qu'elle est un morceau du bras droit de la Vénus de Milo transporté jusqu'en Italie par un marin grec, sans obligation de vérification scientifique. Y penser suffit. Les puces, elles, peuvent contenir des millions de données, scientifiquement objectivables. Sur un millimètre carré de surface, je pourrais transporter dans mon nombril les deux annuaires de téléphone de Montréal, blanc et jaune, l'encyclopédie Britannicus au complet, la Grolier, la Quillet, la **Cuisine raisonnée,** et toute l'information pesante qui empêche de flotter. Me voyez-vous en train de me promener avec l'oeuvre complète de Victor-Lévy Beaulieu dans mon nombril ?

Ce jour-là je décide officiellement, en mon fort intérieur, que les puces électroniques ne sont pas faites pour les nombrils, que ce n'est pas leur place vu qu'elles ne sentent ni la Méditerranée, ni le sel, ni la menthe poivrée, ni le café, ni la sueur, ni la peau, qu'elles ne goûtent rien et ne génèrent même pas de frissons. Probable qu'on ne peut même pas les prendre dans ses mains trop longtemps sans risquer de les oxyder. Capricieuses.

Quand on pourra en ramasser sur les plages, au soleil, je reviserai ma position. En attendant, qu'elles restent dans «l'air» technologique où elles peuvent briller en paix. Je n'en veux pas dans mon nombril.

HÉLÈNE PEDNEAULT

P.S. : Celles et ceux que l'expérience intéresse et que le nombril incommode, vous pouvez remplacer le nombril par tout orifice équivalent. Succès garanti à tout coup.

«Les femmes sont le «Tiers-monde» de notre économie»

Le Conseil du statut de la femme organise, les 29 et 30 octobre prochain, un forum sur les questions économiques ouvert à toutes les femmes intéressées. S'agit-il d'une mobilisation inutile, gratuite, étant donné la position apparemment de plus en plus précaire du Conseil sur l'échiquier gouvernemental ? Ou faut-il plutôt voir là une occasion appréciable d'amorcer collectivement une stratégie d'intervention économique féministe ?

Pour mieux cerner les intentions du CSF, j'ai rencontré Claire Bonenfant, qui terminera en décembre son mandat de cinq ans à la présidence de l'organisme.

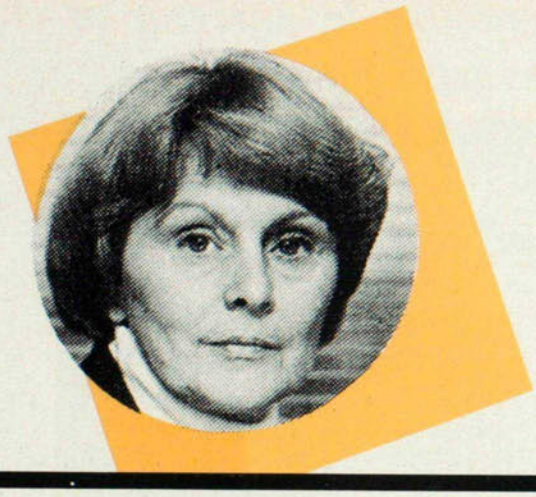
LA VIE EN ROSE : Pourquoi ce forum, et à ce moment-ci ?

CLAIRE BONENFANT : Nous avons voulu marquer le dixième anniversaire du Conseil et, en tant qu'événement, la formule forum nous a paru intéressante parce que ce qui manque au Québec depuis quelques années, ce sont les manifestations de force des femmes. Ce qui ne signifie nullement que le féminisme est terminé ; mais il a pris une autre forme. Il y a comme un repli sur les démarches individuelles.

LVR : Un repli souvent trompeur puisqu'on a souvent tendance – du moins dans les médias – à dire que le féminisme n'est plus nécessaire et que les grandes batailles sont maintenant gagnées. Ce qui est faux...

CB : Voilà ! C'est pour ça qu'on a décidé, au Conseil, de revenir sur la place publique et de faire des constats. Un de ces constats est que la production visible et invisible des femmes dans la société est loin d'être reconnue : on est en train d'occulter toute notre production sociale. Le terme «production sociale» est employé volontairement – et nouveau dans le langage du Conseil. Ça inclue l'économie informelle, c'est-à-dire la production des biens par les femmes pour la survie de la famille et pour l'entretien de la force de travail des autres qui font, eux, du travail rémunéré. C'est ce qu'Illich appelle l'économie fantôme. Ça inclut également la production des femmes sur le marché du travail.

Ce forum-là, au lieu de diviser les femmes en deux catégories, celles qui sont au foyer et celles qui sont sur le marché du travail, veut trouver un dénominateur commun en faisant ressortir l'importance de cette production et l'ignorance des gouvernements, des dirigeants. Une ignorance d'autant plus inadmissible que cette production souterraine est la base de notre économie. Enlevons toute cette économie souterraine et notre économie officielle ne peut plus fonctionner. Les femmes, par leur force de travail dans les foyers, par le bénévolat, par la double tâche, soutiennent l'économie. Toute l'économie, aussi bien capitaliste que socialiste.



LVR : Il se trouve pourtant des analystes pour prétendre que nous avons fait des progrès.

CB : Mais voyez-vous, nous avons beau avoir acquis une certaine éducation, une certaine liberté sexuelle, et avoir moins d'enfants, nous sommes toujours au même point. Pire, on constate des reculs. Des secteurs où nous étions en force, comme la santé ou l'éducation, sont à présent ceux où les jobs à temps complet vont surtout aux hommes – et nous devons nous rabattre sur le temps partiel. Au fond, nous autres les femmes, nous sommes vraiment le Tiers-Monde de notre économie.

LVR : Comment situez-vous cette nouvelle réflexion du Conseil par rapport à la politique d'ensemble sur la condition féminine rendue publique à la fin des années 70 ?

CB : Il y a cinq ans, le rapport *Égalité et indépendance* faisait un constat général de la misère de la condition féminine au Québec. Avec la politique d'ensemble, nous en étions au «B A, BA» de la conscience féministe, avec des recommandations qui s'adressaient parfois au gouvernement, parfois aux corps intermédiaires, parfois aux femmes elles-mêmes. Cette politique reste très valable. Mais avec le forum on essaie d'atteindre le vrai sens «d'Égalité et indépendance», c'est-à-dire mettre le focus sur les conditions économiques des femmes pour arriver à forcer la reconnaissance de leur apport économique.

Nous voulons rappeler que les femmes ont toujours été présentes dans l'économie québécoise, sur les fermes, dans les entreprises familiales, etc. Vous savez, il y a une expression que je n'aime pas : on dit que les femmes «sont allées sur le marché du travail», alors que c'est le marché du travail qui est venu les chercher. On a eu besoin des femmes, la société industrielle les réclamait. On a profité de leur conditionnement au service pour les sortir de leurs maisons... et les intégrer au secteur des services ! On en a profité aussi pour mal les payer, parce que leurs emplois étaient le prolongement des tâches qu'elles avaient toujours faites gratuitement.

Et qu'est-ce que la société a donné aux femmes en retour ? Est-ce qu'on a changé quoi que ce soit à l'organisation sociale ? Les écoles sont toujours organisées comme si maman était à la maison à trois heures et demie. Il n'y a pas de cafétérias dans les écoles. La plupart des cliniques médicales ferment à cinq heures. Il n'y a pas assez de garderies. Les femmes sont toujours obligées de courir. Il est facile de dire qu'elles ne sont pas ambitieuses, qu'elles ne veulent pas de postes de cadres. Regardez comment travaillent les cadres, les ministres, etc. : jusqu'à des heures impossibles, sans se préoccuper de savoir qui fait le travail domestique, qui s'occupe des enfants...

LVR : Les femmes vont-elles embarquer dans cette démarche de forum ? On se souvient que des groupes ont, en participant à l'élaboration *d'Égalité et indépendance*, accordé une dernière chance au gouvernement. Et les résultats n'ont pas été terribles...

CB : Cette fois-ci, on ne leur demande pas de revendiquer des choses du gouvernement. Nous essaierons plutôt de voir ensemble comment nous pouvons contrôler le changement économique et technologique, et développer une espèce de synergie, de dynamisme qui nous aidera à agir sur la société, et nous fera accepter comme partie prenante de cette société. Cette réflexion va aussi alimenter les travaux de recherche du Conseil dans les années qui viennent.

LVR : Vous dites : nous ne quémanderons plus...

CB : Non. On a un gouvernement qui n'a pas su se donner une politique de la condition féminine. Faute d'en définir une, il a endossé *Égalité et indépendance*, ce qui était un non-sens. D'abord parce qu'*Égalité et indépendance* ne s'adressait pas seulement au gouvernement, mais aussi parce que c'était utopique pour un gouvernement incapable d'atteindre tous les objectifs énoncés.

Il aurait fallu qu'il choisisse quelques priorités, et surtout qu'il les intègre à travers tous les ministères. Qu'il dise : d'ici trois ans, nous allons réaliser ceci. Le Conseil aurait eu ainsi une prise d'intervention sur le gouvernement et il aurait pu vérifier le suivi des priorités. Maintenant, tout ce que nous pouvons faire c'est crier tout le temps : la résolution 260 n'a pas été accomplie, le résolution 140 est sur le carreau, etc. C'est de la guérilla.

LVR : Croyez-vous que le Conseil soit mieux perçu qu'avant par les groupes de femmes ?

CB : On ne peut pas mesurer scientifiquement la crédibilité actuelle du Conseil. Mais j'ai l'impression qu'il est mieux perçu, ne serait-ce qu'à cause des services qu'on nous demande : 1 000 téléphones par mois à Action-femmes, 700 contacts en deux mois avec les groupes de femmes à Consult-action, nos brochures constamment épuisées... On a beaucoup informé les femmes. Et pour moi, information signifie politisation, mobilisation.

LVR : Un bilan de mandat ?

CB : C'est encore un peu tôt. Mais je peux dire que j'ai un grand regret : selon moi, les femmes n'ont pas encore compris qu'elles étaient une force politique. Elles ont encore trop de choses à régler entre elles, en elles.

LVR : Vous ne craignez pas qu'une fois partie, on tente de vous remplacer par un instrument plus docile ? Quelqu'une qui vienne mettre le Conseil au pas ?

CB : C'est une tentation très forte de la part d'un gouvernement... mais je ne peux pas répondre pour les autres.

LVR : Allez-vous continuer d'agir sur la scène politique ?

CB : Si vous entendez par scène politique, me présenter comme députée, non. Mais si vous entendez engagement féministe, oui. Je ne disparaîtrai pas. La question des femmes est tellement universelle que – même si on m'envoie à la Régie des petits pois verts – je continuerai de m'en occuper.

HÉLÈNE LÉVESQUE

Programme de l'intégration des arts à l'architecture

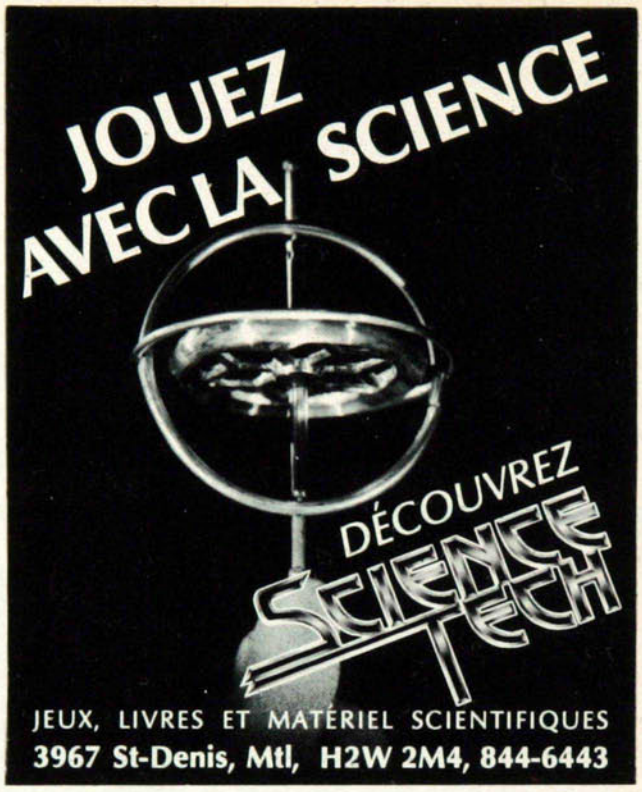
Tous les créateurs et créatrices professionnels en arts visuels sont invités à s'inscrire à leur banque régionale de renseignements ou, s'il y a lieu, à mettre à jour leur dossier.

Le programme de l'intégration des arts à l'architecture est permanent. Chaque année, de nouveaux projets de construction des ministères s'y ajoutent, permettant la réalisation d'oeuvres d'art sur tout le territoire québécois.

Pour tout renseignement ou pour obtenir les formulaires d'inscription, s'adresser au bureau du Ministère dans votre région ou au Secrétariat du programme de l'intégration des arts à l'architecture à l'adresse suivante:

Secrétariat du programme de l'intégration
des arts à l'architecture
Ministère des Affaires culturelles
225, Grande Allée est
Rez-de-chaussée, Bloc C
Québec (Québec)
G1R 5G5

Québec



QUÉBEC SCIENCE

La science à la portée **DE TOUS**

FAITES-VOUS PLAISIR, ABONNEZ-VOUS

Abonnement 1 an /12 numéros..... 23,00$
2 ans/12 numéros..... 40,00$

NOM .....
ADRESSE .....
..... CODE POSTAL .....

Pour informations: de Québec: 657-3551
interurbain sans frais: 1-800-463-4799

En vente chez votre LIBRAIRE participant ou à:
QUÉBEC SCIENCE, C.P. 250, Sillery, Québec G1T 2R1

LIRE QUÉBEC SCIENCE, C'EST CONNAÎTRE **AUJOURD'HUI**
CE QUI SERA IMPORTANT **DEMAIN**

VR 0883

Apprivoiser l'informatique

Dix femmes en parlent

Évidemment, elles ne parlent pas de la même chose. Les unes évoquent enthousiastes des expériences et des projets personnels d'utilisation créatrice de l'ordinateur. Les autres analysent les répercussions collectives, et pour l'instant plus désastreuses que positives, de l'introduction des nouvelles technologies dans le travail des femmes.

Sur l'essentiel, pourtant, elles sont d'accord: pour les femmes, le virage technologique est d'abord une question de contrôle.

Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre l'apprentissage tranquille et stimulant d'un Apple qui vous aidera à écrire en vous appelant par votre nom, et l'obligation de «dialoguer» huit heures par jour avec un écran-contremaître qui calculera votre productivité? Dans un cas, vous contrôlez rythme et fonctions, à vos plaisir et profit, dans l'autre vous subissez une réorganisation incontrôlable de votre travail.

Comment faire pour que l'ordinateur, cet outil, finisse par nous servir à toutes? Comment prendre du pouvoir dans cette révolution-là? Comme d'habitude, les questions sont urgentes, les réponses hasardeuses.

LA VIE EN ROSE

Photo: Louise de Grosbois

dossier

Qui négociera le virage?

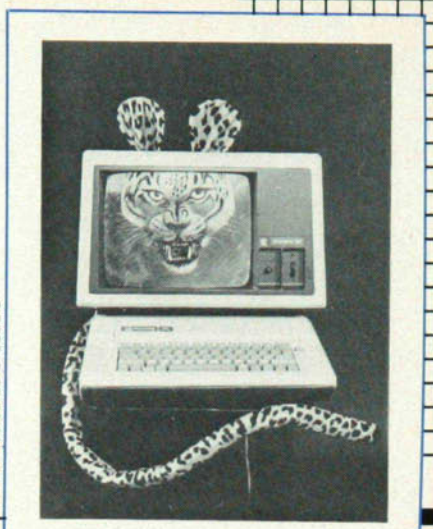


Photo: Louise de Grosbois

L'implantation des changements technologiques nous fera-t-elle vraiment sortir de la crise économique et du chômage? À qui profitera cette réorganisation du travail? Les femmes auront-elles accès à la négociation du virage technologique? Ce sont quelques-unes des questions posées par Sophie Bissonnette et Lise Moisan, de La Vie en rose, à trois «spécialistes»: Lise Simon est économiste à l'IRAT, l'Institut de recherches appliquées sur le travail, et co-auteure de **Le plein emploi**, Michèle Jean est historienne et travaille particulièrement sur l'éducation aux adultes et la bureautique, Solanges Vincent est militante écologique et féministe, et porte-parole de Action Travail des femmes. Mais il fallait d'abord s'entendre sur les mots.

LISE SIMON: J'aimerais d'abord préciser les termes. Souvent, dans l'esprit des gens, le virage technologique, c'est l'introduction de nouvelles machines dans une usine. Alors que ça englobe les «changements technologiques» eux-mêmes. Ce n'est pas juste une question d'équipement.

Le virage technologique est un changement non seulement des technologies mais aussi de l'organisation du travail, des modes de vie et de l'environnement social, incluant l'éducation et les relations de travail. À mon avis d'économiste, ce n'est ni mauvais ni bon en soi, dépendant des objectifs qu'une société se donne.

MICHÈLE JEAN: Moi, je suis entièrement d'accord avec ça. C'est comme l'industrialisation ou l'urbanisation; en tant qu'historienne et féministe, spécialiste en éducation, je pense aussi qu'il n'y a pas de changement neutre. Il faut toujours se demander pourquoi et au profit de qui ils sont faits, et qu'est-ce que ça va donner?

Sauf que, comme le chemin de fer ou l'industrialisation, ce sont des phénomènes presque impossibles à freiner, alors il me semble utopique que les femmes demandent que ça se freine, par moratoires... Ça ne se fera pas. Il faut regarder la question autrement et c'est là qu'on tombe dans une foule de sous-questions très angoissantes parce qu'à mon avis, qu'on l'appelle virage technologique, urbanisation ou révolution tranquille, aucun changement socio-économique ou culturel ne s'est fait à l'avantage des femmes. Pas un. On a toujours été derrière, dans la «récupération», à courir en arrière. Sommes-nous mieux équipées maintenant pour faire les revendications qui s'imposent?

SOLANGES VINCENT: Moi, je trouve qu'on aborde toujours cette question de virage comme si on vivait dans une société neutre. Ces moyens de production qu'on veut changer, ils appartiennent à certains, à qui exactement? Ça me rappelle une discussion des années 70, sur la crise énergétique. Du nucléaire, on disait: c'est une bonne technologie, ça dépend comment on l'utilise. On fait la même chose maintenant avec les changements technologiques, on ne questionne pas la propriété des moyens de production. Ça profite à qui? Et les fonds publics investis là-dedans profitent à qui? Principalement aux entreprises militaires. Comme le disait Gilles Provost dans le Devoir, le virage technologique au Québec est un virage militaire.

MJ: Et après? C'est vrai, probablement, comme ça l'a été pour le nucléaire et même l'automobile au début...mais c'est inutile de combattre et de rejeter ça d'emblée. On en est incapables. Selon moi, le rejet global ne donne rien. Pour la technologie, qui a des volets militaires mais pas que ça, je pense qu'il faut imaginer d'autres types de réflexions et d'actions.

LS: Cette idée que les changements technologiques ne profitent qu'à un groupe, les entrepreneurs ou les capitalistes, est encore un peu simple parce que dans le fond, ces changements sont supposés nous permettre de produire la même quantité, ou plus, à moindres coûts. Ce qui veut dire qu'un surplus ou un profit additionnel va émerger du système de production. Le problème est de savoir qui va s'en accaparer. Les travailleurs, dont les femmes, pourront-ils aller chercher de meilleurs revenus, les gouvernements y trouveront-ils des revenus additionnels pour améliorer l'éducation des adultes, par exemple? Ou, simplement, les entreprises feront-elles de super profits?

En fait, tout dépendra des rapports de force établis dans les entreprises, de la mobilisation de certains groupes de travailleurs... Les changements technologiques ne sont pas nécessairement rien que négatifs...

SV: Actuellement les gains de productivité ne sont pas répartis vers plus d'éducation ou de formation. Au contraire. Les fonds publics vont à l'accélération de l'implantation – par des subventions ou des échappatoires fiscales aux entreprises. Ces promesses de répartition des gains sur l'ensemble ne sont qu'une légende, d'après mes vérifications. Au contraire, les entreprises fabricantes de nouvelles technologies ponctionnent aussi les fonds publics – et pas toujours pour produire à moindres coûts. Canadair, par exemple, vient de perdre un milliard et demi, avec le nouveau Challenger, ce miracle technologique impossible à vendre.

LS: Moi, je dis simplement qu'on ne peut pas arrêter cette croissance, que les problèmes actuels, réels, sont ceux d'une phase de

transformation du système de production...de là à dire que tout est défini d'avance par la main de Dieu, non. Je suis d'accord avec vous sur les politiques insuffisantes: les fonds publics peuvent aider à prendre le virage mais aideront-ils aussi à faire les transformations dans l'entreprise, le recyclage des travailleurs, la création d'autres emplois? Si le Canada ne le fait pas encore, d'autres pays le font.

LVR: Justement, que se passe-t-il actuellement au niveau des politiques gouvernementales?

MJ: On observe beaucoup de ce que madame Vincent souligne: des implantations sauvages. Par exemple, on décide un matin qu'on achète des centaines de micro-ordinateurs même si les professeurs – ou les travailleurs – n'y sont pas préparés, alors que plusieurs rapports ont prouvé que c'était la pire méthode de procéder, que les gens sont alors désappropriés de leurs instruments de travail, insécurisés face à la machine, etc...On le sait, mais on recommence les mêmes erreurs. Pourquoi est-ce que ça se passe de façon si sauvage et irréfléchie? Parce qu'au Québec – prenons l'exemple du Québec – on n'a ni politique de main-d'œuvre ni politique d'éducation des adultes, on a des ministères qui travaillent de façon cloisonnée, en recoupant souvent leurs propres erreurs. Bref, on a le savoir, mais on ne veut pas.

LVR: Pourquoi cette absence de volonté politique? Vos hypothèses.

MJ: Parce qu'on gère à la petite semaine, au jour le jour. Quant aux femmes en particulier, je ne suis pas certaine qu'on souhaite tant que cela les voir accéder à la place qui leur revient là-dedans, il y a encore une grosse base misogyne et sexiste dans la société.

Il n'y a ni politique ni concensus plus large pour prévoir une évolution correcte: ça voudrait dire un patronat qui réfléchit autrement, des ministères et des régions qui se parlent, etc. Cette concertation n'est pas utopique, elle se fait dans d'autres pays.

SV: Mais il ne faut pas oublier qu'au Québec, l'électronique, par exemple, est à 87% étrangère.

MJ: Alors, qu'on se donne des lois pour contrôler ça!

LS: D'ailleurs, des entreprises contrôlées internationalement, il y en a partout: en Autriche, en Suède, partout. C'est à la politique économique et sociale de définir les règles du jeu. Moi, je dirais que les changements technologiques amènent des technologies sociales nouvelles. Quand des changements sociaux fondamentaux se produisent, il faut un lieu de discussion, ce qu'on appelle une économie de participation, une place où les agents économiques influents, les groupes de pouvoir, puissent s'asseoir et négocier des solutions, comme on négocie dans l'entreprise. Mais cette fois, ça déborde le cadre des relations de travail.

Dans les pays où il y a une politique d'emploi et concertation – au Japon, en Autriche, en Suède, en Norvège – on attend et on favorise les changements technologiques, à bras ouverts. Autant les travailleurs que les employeurs, parce que les institutions sont en place pour faire un partage plus équitable de cette croissance prévisible de revenus.

MJ: Mais c'est vrai, même en période crise, les pays qui ont des politiques d'emploi et de formation se donnent les moyens pour faire face; par exemple, ils envoient les gens se former en prévision de la reprise. En Suède il y a des espèces de réserves économiques dans les régions, intouchables jusqu'à ce que des groupes de travailleurs mis à pied en aient besoin, et servant alors à créer des projets régionaux pour ces travailleurs mis à pied...

LS: ...et d'ailleurs, le gouvernement impose un quota de 40% de femmes sur ces projets subventionnées.

MJ: ...en tout cas, ce sont des politiques concertées, et non pas, comme ici, des petits bouts de politiques par-ci par-là, qui ne «fittent» pas... En plus, ils ont un patronat plus éclairé, et plus créatif que le nôtre.

SV: Mais en Suède, quand tous ces gens-là, État, travailleurs, patronat, s'assoient ensemble pour «se concerter», ils sont d'égale force. Ici on ne l'est pas. Là, les travailleurs sont syndiqués à 95%, ici on est en voie de désyndicalisation rapide, alors c'est pas avec ça qu'on va établir un rapport de force solide. En plus la crise a vraiment servi le patronat, contre les travailleurs. On le sait la crise a enlevé des acquis aux travailleurs, aux femmes en particulier: la menace du renvoi a été très efficace pour faire perdre des acquis autant sur les conditions de travail que sur les conditions de vie au travail.

Alors, quand on compare, on voit que les pays où les changements sont plus négociés qu'imposés, avec des avantages pour les travailleurs, sont des pays comme la Norvège avec ses 60% de travailleurs syndiqués ou l'Allemagne (40%). Au Québec, nous n'avons plus qu'un taux de syndicalisation de 30%.

LVR: Est-il réaliste de parler de concertation de tous les intervenants économiques au Québec, alors que les femmes n'ont pas encore accès à la syndicalisation? Comme on a refusé d'accepter l'accréditation multipatronale dans le code du travail, la majorité des travailleuses québécoises se retrouvent seules face à leur patron pour négocier l'implantation des changements. De plus, les femmes ne sont jamais invitées aux sommets économiques... Alors, pour nous, qu'est-ce que ça veut dire, la concertation?

MJ: C'est sûr qu'il faut fixer des conditions à la concertation, et des champs de pouvoir réels pour les intervenants...

LS: Moi aussi je suis d'accord pour dire que l'économie de participation se fait avec du pouvoir, et que la syndicalisation en est une condition essentielle, parce qu'un mouvement

syndical ne représentant que 30% des travailleurs ne suffira pas. Mais il faut se définir des objectifs et les outils nécessaires, il ne faut pas bloquer.

LVR: On semble prendre pour acquis qu'il y a des problèmes d'emploi, de formation et de qualification des femmes. J'aimerais préciser ça. Michèle Jean disait plus tôt qu'historiquement les femmes sont toujours à la remorque des changements technologiques, structurels ou sociaux. Les changements technologiques vont-ils recristalliser la division sexuelle du travail au Québec ou ailleurs?

SV: Pour voir, regardons ce qui se passe au Japon, où c'est largement implanté. On sait peu de choses sur la situation des femmes, sinon qu'elles ne sont pas dans les grandes entreprises de plus de 1 000 employés où les emplois sont protégés à vie (30% des emplois japonais). Les femmes font du travail à domicile, en sous-traitance ou dans les petits ateliers, où elles ne gagnent que 66% du salaire des grands ateliers (à domicile: 30%). Et elles sont maintenant en grande partie dans la fabrication des technologies en plus, traditionnellement, du textile.

Ou bien regardons les conditions des travailleuses de Silicon Valley, en Californie, qui fabriquent les «puces»: elles sont vraiment au bas de l'échelle, pour les salaires ou les conditions de travail, elles sont surexploitées, confinées à des tâches d'exécutantes. Et cela même aux États-Unis.

Dans les pays du Sud-Est asiatique, où on a exporté la fabrication des micro-processeurs à cause de la main-d'œuvre (féminine) bon marché, les travailleuses ont des conditions si terribles qu'on doit les remplacer après 10 ans sur la chaîne.

Ça donne une idée de ce que sont ces merveilleux métiers créés par les nouvelles technologies, dans la fabrication en tout cas.

LS: Moi, à la question, je ne peux pas répondre que les changements technologiques vont, ou non, changer les rôles sexuels des femmes. Le

les mots

CHANGEMENT TECHNOLOGIQUE:
Toute modification, soit dans l'organisation du travail (changement ou introduction d'équipement, méthodes et procédés de travail), soit dans le système administratif (toute forme d'automatisation, toute variation dans l'offre de service et la nature du produit).

INFORMATIQUE:
Automatisation du traitement de l'information. Se retrouve dans tous les secteurs où la matière utilisée est l'information au sens large et où le travail consiste à la recueillir, l'emmagasiner, la traiter (lui faire effectuer les opérations voulues) et la ressortir au besoin.

MICRO-TECHNOLOGIE:
Changement technologique qui permet la miniaturisation de l'ordinateur.

TÉLÉMATIQUE:
Mariage des télécommunications, de l'ordinateur et de l'audio-visuel. Cette intégration a donné naissance à plusieurs produits dont le plus important est le VIDÉOTEX (Télidon au Canada). Avec ce système, l'usagère ou l'usager peut de son domicile ou du bureau entrer en contact avec divers contenus de banques de données. La liaison avec les ordinateurs centraux se fait par le téléphone ou le câble.

BUREAUTIQUE *:
Ensemble de technologies basées sur l'informatique et destinées au travail de bureau (banque de données, machines à traitement de textes, filières électroniques).

ROBOTIQUE **:
Dispositif destiné à effectuer des travaux en se substituant à l'homme.

La plupart des robots actuels sont formés d'un manipulateur (bras articulé terminé par une pince) et d'un système de commande (généralement à base de microprocesseur). Ils sont quelquefois dotés d'une certaine mobilité (par exemple montés sur roues).

---

* A. Cossette, dans le Marché du travail, mars 82, vol. 3, no. 3.
** Le monde, L'informatique aujourd'hui, Septembre 1982.

Tiré de *Les puces qui piquent nos jobs*, document rédigé par Suzanne Bélanger et publié par la CSN, octobre 1982. Reproduit avec permission.

problème des femmes sur le marché du travail et dans la société est ancré dans les mentalités et les structures, il ne changera pas juse à cause de la technologie. L'élément le plus crucial est l'emploi; si les changements accentuent le chômage, en l'absence de politique d'emploi, je suis sûre que ça va aggraver les problèmes des femmes: la pression sociale pour qu'elles retournent à leur rôle traditionnel sera très forte. Par contre, s'il y a une politique d'emploi, il sera peut-être possible d'utiliser les changements technologiques pour aider les femmes à avoir des emplois plus qualifiés, à faire des percées.

LVR: Mais il y a déjà un chômage effrayant et les pressions sont déjà fortes sur les femmes pour le retour à la maison, non?

LS: Oui, et c'est courant en temps de crise, et même des femmes acceptent ce mécanisme d'allocation de l'emploi qui favorise les hommes, supposément les «chefs de famille». Elles attendent pour aller ou retourner sur le marché du travail. Combien de femmes sont empêchées de travailler à cause de la crise?

SV: Il y a un bon indicateur de la participation des femmes à l'activité: on voit que dans des pays où il y a politique d'emploi, comme en Suède, le taux de participation des femmes au marché du travail est à 75%, comparable à celui des hommes ici (74%), alors que 42% des Québécoises seulement sont travailleuses salariées. Revenues à la maison, les femmes disparaissent des statistiques. Mais c'est plus que la société en général qui «organise» le retour des femmes à la maison, c'est plus qu'une question de valeurs, il y a des groupes qui l'organisent. Quand on engage des organisateurs communautaires pour préparer des bénévoles à rendre des services que des travailleuses assuraient avant, avant d'être licenciées à cause des coupures de postes, moi je dis qu'on organise plus que le bénévolat, qu'on organise le chômage des femmes. Et c'est très structuré: l'an dernier, le gouvernement provincial a mis sept millions pour l'organisation des bénévoles.

MJ: C'est évident que si on regarde le paysage général du travail des femmes – les ghettos d'emploi, le travail au noir, la division sexuelle du travail – on voit que les changements technologiques peuvent perpétuer ou changer ça. Pour que ça modifie le portrait, il faut que les femmes fassent des gains politiques, quant à la formation et à la syndicalisation, qu'elles aient des champs de force plus larges. Autrement, je parierais que le paysage ne changera pas en 10 ans. Même s'il y a une politique d'emploi, que contiendra-t-elle pour les femmes?

Et serons-nous écoutées? Si les femmes n'ont pas plus de place dans les centrales syndicales que maintenant, les centrales défendront-elles les femmes face aux changements technologiques?

C'est dans toutes ces questions que sont contenues nos chances ou nos malchances. Ce ne sont pas les changements technologiques qui vont changer la situation des femmes, c'est deux choses: le pouvoir politique et la formation.

SOPHIE BISSONNETTE
LISE MOISAN

LIVRES ET DOCUMENTS DISPONIBLES À MONTRÉAL

LES ÉCRANS CATHODIQUES: RISQUES POUR LA SANTÉ. CLSC Centre-Ville — Montréal.

LA MICRO-TECHNOLOGIE AU SERVICE DE LA COLLECTIVITÉ — Ministère du Travail — Ottawa.

VISION AU TRAVAIL — LES TÂCHES VISUELLES — BULLETIN No. 22 — Luc Desnoyers et Dominique Leborgne — Institut de Recherche Appliquée sur le Travail, Montréal.

WOMEN AND THE CHIP — Case studies of the effects of informatics on employment in Canada — Heather Menzies. L'Institut de Recherches Politiques, Montréal.

YOUR JOB IN THE EIGHTIES — A woman's guide to new technology — Ursula Huws — Pluto Press.

Tiré de *Les puces qui piquent nos jobs*, document rédigé par Suzanne Bélanger et publié par la CSN, octobre 1982. Reproduit avec permission.

Stress
24 heures sur 24

Partout où elles s'implantent «sauvagement», les nouvelles technologies entraînent des conséquences fâcheuses. Chez les employées de bureau hâtivement recyclées à l'informatique, entre autres, on voit apparaître de nouveaux problèmes de santé. Suzanne Bélanger, infirmière en santé du travail et auteure de «**Les puces qui piquent nos jobs**»[1] et Nicole de Sève, sociologue du travail, résument et font des hypothèses.

Les problèmes de santé des employées de bureau en font sourire plusieurs: «Ce n'est pas sérieux», «Elles se plaignent pour rien», «Pas d'accidents de travail, donc, aucun danger», «Les femmes se lamentent toujours».

Effectivement, les maux de tête, problèmes de digestion, fatigue extrême, insomnie, nervosité sont souvent difficiles à rattacher à une cause précise et difficiles à enrayer, donc «tout se passe dans leur tête».

Et si c'était vrai? Si c'était vrai que le travail de bureau comporte beaucoup d'éléments stresseurs? Si c'était vrai que la réorganisation du travail, liée à l'introduction de l'informatique, augmente encore la tension? Si c'était vrai que les employées de bureau, très majoritairement des femmes, doivent cumuler ces contraintes en plus de celles du foyer, sans pouvoir s'arrêter? Si c'est vrai, la situation mérite qu'on s'y intéresse, qu'on en décortique certains éléments et qu'on essaie de trouver des solutions de rechange puisqu'au Québec, 35,6% de la main-d'œuvre féminine rémunérée travaille dans un bureau[2].

Selon une étude du National Institute for Safety and Health effectuée aux États-Unis en 1977 auprès de 22 000 travailleurs et travailleuses occupant 130 emplois différents, le métier de secrétaire est au deuxième rang des plus stressants de tous[3]. Plus encore, on rapporte chez les employées de bureau deux fois plus de maladies cardiaques que chez toutes les autres femmes au travail, incluant les ménagères[4].

Cet état de fait est d'autant plus inquiétant que tout ce secteur d'emplois dits administratifs, subit actuellement de profondes transformations de nature à changer la qualité du travail. Quels sont ces changements? Sont-ils susceptibles d'influencer la santé des travailleuses???

Les outils

On sait que l'informatisation des emplois de bureau vise à rationaliser le travail pour augmenter la rentabilité d'un secteur, le tertiaire, où l'on note un taux de productivité inférieur au secteur industriel et des coûts plus élevés. L'information, matière première de ce secteur, possède maintenant une valeur marchande. Le but des entreprises est de développer le meilleur système de stockage, de traitement et de transmission de cette information. Pour réaliser ces objectifs, des outils nouveaux envahissent le marché: terminaux à écran cathodique, machines à traitement de texte, télécopieurs, filières et caisses électroniques.

Les fonctions

«À partir d'une information reçue ou demandée, le travail peut s'effectuer de différentes façons. Il y a d'abord la saisie (ou entrée) de données qui consiste à introduire des renseignements dans l'ordinateur au moyen de clavier, pour constituer une banque de données qui sera placée dans la mémoire de l'ordinateur. C'est le cas, par exemple, de la constitution de listes de membres d'associations ou de listes d'abonné-e-s dans un quotidien.

Les téléphonistes à l'assistance-annuaire travaillent différemment. Elles font des opérations de «dialogue», c'est-à-dire qu'elles échangent des informations avec l'ordinateur au moyen du terminal. Elles posent des questions et les réponses apparaissent sur l'écran.

Enfin, il y a les activités mixtes qui sont une combinaison des deux tâches précédentes

et qui caractérisent le travail des agent-e-s de réservations de compagnies ferroviaires ou aériennes.»[5]

Tous ces changements techniques rendent possible une nouvelle organisation du travail. Quotidiennement, les «secrétaires électroniques» effectuent des tâches monotones, presque toujours les mêmes, à des cadences folles, soumises à une surveillance électronique constante.

Parcellisation du travail, réduction des tâches à des gestes répétitifs et déqualifiés, non-utilisation d'un savoir technique et d'une expérience, augmentation de la charge et du rythme de travail, surveillance électronique, telle est la nouvelle règle de gestion du travail de bureau pour obtenir une productivité concurrentielle aux autres secteurs économiques. Mais à quel prix?

Les effets

Il est difficile de déterminer actuellement avec précision les causes exactes des manifestations de stress chez les employées de bureau et les effets à long terme de ce nouveau duo: augmentation de la productivité/augmentation du stress.

Les recherches s'amorcent sur la question du stress. Plusieurs scénarios explicatifs sont possibles: le type de tâche, le milieu de travail, la monotonie, le rythme, etc... D'autre part, peut-on différencier de façon catégorique, dans le cas des femmes, les symptômes relevant de la situation de travail de ceux relevant du travail domestique? Ces situations ont-elles des effets qui s'additionnent ou... qui se multiplient?

Nos recherches et nos enquêtes nous permettent d'apporter quelques observations préliminaires sur l'élimination des «temps morts», l'uniformisation des méthodes de travail et la cadence accélérée.

L'élimination des temps morts

Les opérations sont simplifiées au maximum et il devient possible de connaître précisément leur temps d'exécution. Pour répondre à une demande de renseignements téléphoniques, on alloue aux téléphonistes 32 secondes, ce qui résulte en fin de journée à environ 600 à 700 appels par employée. C'est le quota à respecter; la machine en fait la comptabilité. Il n'y a aucun moment pour souffler alors qu'on sait pertinemment que quelques secondes de répit seraient indispensables pour l'équilibre mental.

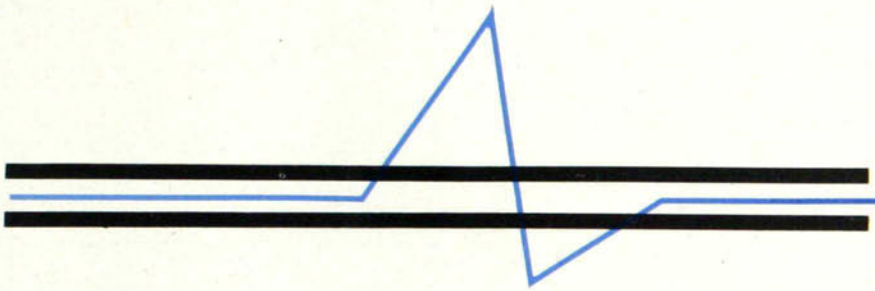
Les opérations simplifiées permettent aussi d'éliminer les mouvements et les déplacements «inutiles». C'est maintenant la machine qui se «déplace» pour transmettre l'information à un autre département ou pour extraire le dossier d'un client. L'opératrice n'a plus «qu'à faire marcher ses doigts», le regard rivé sur son écran. Aucun exercice physique ou mental n'est possible puisqu'elle n'a plus jamais à se déplacer.

L'uniformisation des méthodes de travail

Il faut respecter la marche à suivre! L'appareil comprend à la condition qu'on l'interroge toujours de la même façon. Auparavant deux personnes pouvaient fonctionner différemment face à une tâche à exécuter selon leur apprentissage, leur expérience et leur personnalité. Actuellement, la nouvelle façon de travailler imposée aux secrétaires n'exige plus d'elles de faire appel à leur bagage de savoir et d'expérience mais les astreint toujours à la même manière de procéder. Pour plusieurs secrétaires cela signifie travailler «à contre-courant» et augmente considérablement leur fatigue.

Les cadences accélérées

L'attention exigée pour respecter une cadence souvent trop rapide, tout en repérant les erreurs et en essayant de gagner du temps pour s'offrir une pause qui ne vient jamais, est un processus qui ressemble étrangement à



les conséquences sur la santé

1. STRESS
2. FATIGUE OCULO-VISUELLE
3. FATIGUE MUSCULO-SQUELETTIQUE
4. PROBLÈMES DE PEAU
5. RADIATIONS

Tiré de *Les puces qui piquent nos jobs*, document rédigé par Suzanne Bélanger et publié par la CSN octobre 1982. Reproduit avec permission

celui observé dans le travail à la chaîne. À travailler toujours contre la montre, les femmes s'usent plus vite.

Double tâche, double tension

Les manifestations de stress (maux de tête, problèmes de digestion, fatigue extrême, insomnie, nervosité) sont naturelles et normales dans une situation de tension. Elles deviennent inquiétantes lorsque cette situation n'arrête pas et que des symptômes passagers deviennent permanents. Plusieurs travailleuses ajoutent le travail domestique à leur «9 à 5» du bureau. Tendues et fonctionnant à un rythme accéléré au travail, elles demeurent tendues et fonctionnent encore à un rythme accéléré à la maison. Alors la récupération devient impossible.

Usées mentalement et physiquement par le travail, elles se sentent de moins en moins aptes à effectuer cette double tâche. Faut-il se surprendre alors, dans ce contexte d'usure mentale accélérée, que les femmes soient attirées par le travail à temps partiel? Mais c'est une autre histoire...

Nos priorités

Que faut-il faire alors? Quitter le marché du travail? Non. Il n'est pas dans notre propos de condamner les changements technologiques, mais il faudra être vigilantes quant à leur introduction et à leur fonctionnement. Il y va de notre santé mentale et de notre indépendance économique. Il faut lutter pour une réorganisation qualitative du travail qui nous permette de garder et de gérer notre charge et notre rythme de travail, en personnes autonomes n'ayant pas à être surveillées constamment. Il nous faut aussi lutter pour une diminution du temps de travail sans perte de bénéfices et obtenir que les maladies du stress soient reconnues comme maladies professionnelles nécessitant des soins médicaux adéquats.

Cependant, les améliorations que nous pourrons gagner sur nos lieux de travail ont peu de chances de déteindre dans nos foyers. Il faut donc continuer à nous battre pour des équipements collectifs comme des garderies qui assouplissent un peu notre travail ménager.

Alors c'est vrai, notre lutte pour la santé mentale est DOUBLE.

SUZANNE BÉLANGER
NICOLE DE SÈVE

les conséquences sur le travail

1. CONTRÔLE
2. SURVEILLANCE
3. DÉPENDANCE
4. CADENCE FIXE ET RYTHME IMPOSÉ
5. ABSENCE DE CONTACT AVEC LES COMPAGNES ET COMPAGNONS DE TRAVAIL
6. DÉQUALIFICATION
7. MONOTONIE, ROUTINE, PARCELLISATION DE LA TÂCHE
8. AUGMENTATION DE LA CHARGE DE TRAVAIL

Tiré de *Les puces qui piquent nos jobs*, document rédigé par Suzanne Bélanger et publié par la CSN, octobre 1982. Reproduit avec permission.

1/ *Suzanne Bélanger,* **Les puces qui piquent nos jobs,** *Comité de la condition féminine de la CSN, novembre 1982.*
2/ *Statistiques Canada, 1982.*
3/ *Marianne Craig,* **Office Worker's Survival Handbook.** *BSSRS Publ. London, England, 1981, p. 9.*
4/ *Idem, p. 10.*
5/ *Suzanne Bélanger, op. cit.*

Douze mythes contre les puces

Si vous croyez que Jan Richman a écrit ce texte parce qu'elle aime les ordinateurs, vous vous trompez. Ils la laissent plutôt indifférente. Par contre, elle sait s'en servir de plusieurs façons: elle a fait de l'analyse de données, de la programmation de cours, elle a initié des secrétaires au traitement de textes, démêlé des centaines de programmes conçus par des étudiant-e-s, et même inventé un programme spécial pour une chum! «Et sans ces connaissances, dit-elle, bon nombre de jobs m'auraient filé sous le nez.»

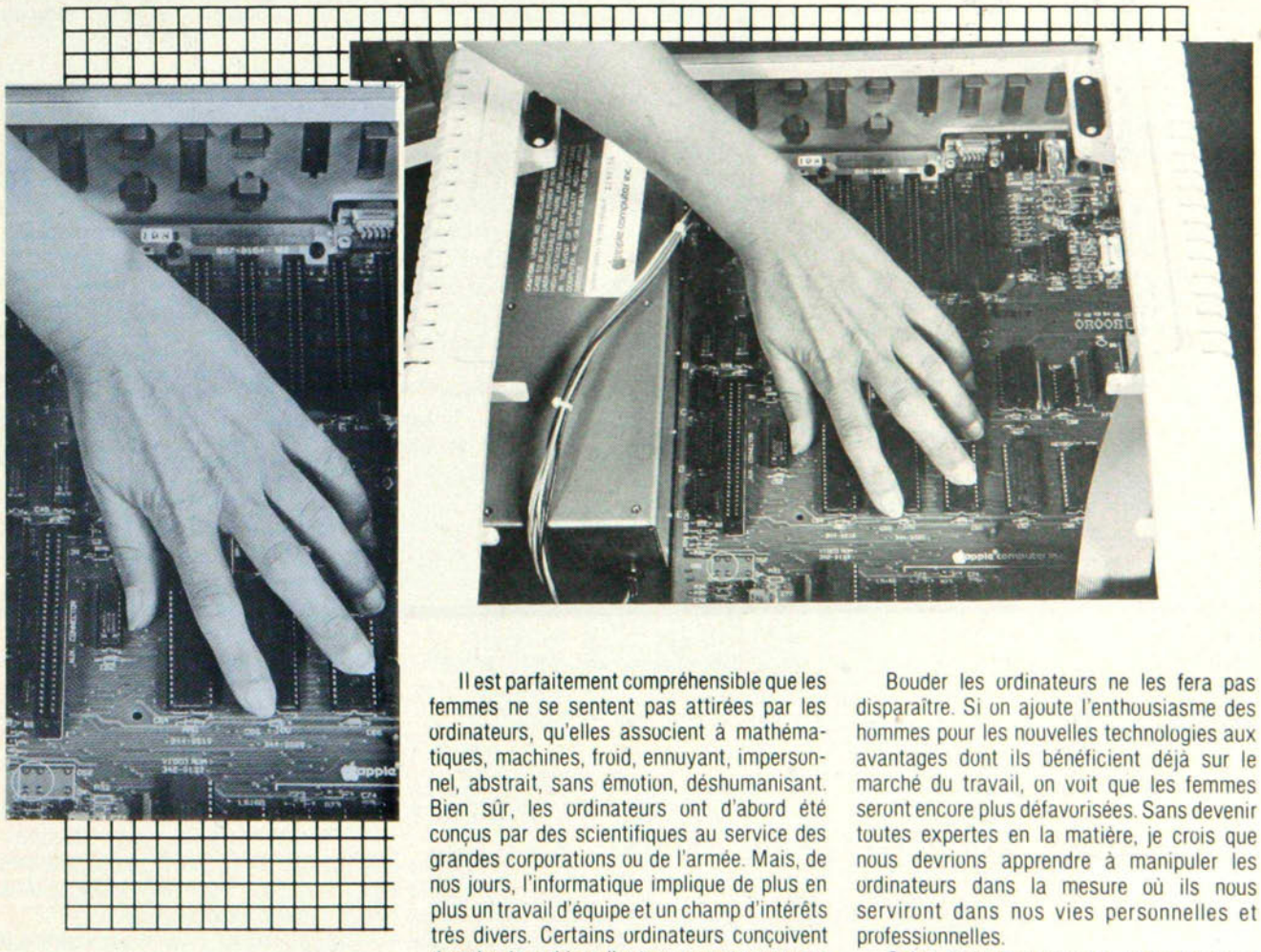


Photo: Louise de Grosbois

Il est parfaitement compréhensible que les femmes ne se sentent pas attirées par les ordinateurs, qu'elles associent à mathématiques, machines, froid, ennuyant, impersonnel, abstrait, sans émotion, déshumanisant. Bien sûr, les ordinateurs ont d'abord été conçus par des scientifiques au service des grandes corporations ou de l'armée. Mais, de nos jours, l'informatique implique de plus en plus un travail d'équipe et un champ d'intérêts très divers. Certains ordinateurs conçoivent des chorégraphies, d'autres savent composer un arrangement de musique en 12 parties; d'ici cinq à dix ans, on les utilisera dans des domaines aussi différents que l'édition et la santé.

Bouder les ordinateurs ne les fera pas disparaître. Si on ajoute l'enthousiasme des hommes pour les nouvelles technologies aux avantages dont ils bénéficient déjà sur le marché du travail, on voit que les femmes seront encore plus défavorisées. Sans devenir toutes expertes en la matière, je crois que nous devrions apprendre à manipuler les ordinateurs dans la mesure où ils nous serviront dans nos vies personnelles et professionnelles.

Selon moi, plusieurs des obstacles nous empêchant d'apprivoiser l'informatique sont reliés à une série de malentendus. Par expérience, j'ai repéré au moins 12 de ces mythes:

les outils

L'ORDINATEUR:
C'est une machine destinée à recevoir des informations sous la forme d'un code, à leur appliquer certains traitements déterminés par un programme et à produire les résultats. Tout système informatique se compose d'un ensemble d'appareils, de circuits de moyen de communication, c'est le MATÉRIEL ou «hard ware» et d'un ensemble d'instructions, de langage et de code. C'est le LOGICIEL ou «soft ware».

LE MICRO-PROCESSEUR:
Mieux connu sous le nom de «chips» ou de puce. Pièce de silicone, pas plus grosse qu'un ongle, et sur laquelle sont imprimés les circuits de l'ordinateur.

LE TERMINAL D'ORDINATEUR À ÉCRAN CATHODIQUE:
Composé de deux éléments:

1. Un clavier classique de machine à écrire avec quelques touches supplémentaires.

2. Un écran vidéo relié au clavier.

LA MACHINE À TRAITEMENT DE TEXTES:
En plus du clavier et de l'écran cathodique, elle comporte un système d'impression appelé imprimante qui permet de reproduire sur papier les données et les textes qui se retrouvent dans les banques de données informatisées et qui apparaissent sur l'écran cathodique.

La machine à traitement de textes est reliée à un terminal d'ordinateur et à une banque de données. On l'appelle aussi machine à écrire à mémoire.

D'autres outils du travail de bureau sont reliés à l'utilisation de l'informatique: ce sont les micro-fiches, les télécopieurs, les filières et les caisses électroniques, etc...

Tiré de *Les puces qui piquent nos jobs*, document rédigé par Suzanne Bélanger et publié par la CSN, octobre 1982. Reproduit avec permission.

•MYTHE N°1: POUR PROGRAMMER UN ORDINATEUR, IL FAUT ÊTRE FORTE EN MATHÉMATIQUES.

PAS NÉCESSAIREMENT. Il est vrai que certains langages informatiques conçus pour servir la science, le FORTRAN par exemple, exigent la programmation de formules mathématiques. Mais il y a des langages beaucoup plus simples: le BASIC, le plus facile de tous, n'exige que deux heures d'entraînement pour savoir écrire et réaliser des programmes de base. D'autres, comme le COBOL, très prisé dans le monde des affaires, nécessitent un apprentissage plus long mais n'exigent pas de capacités particulières en maths.

Je corrigerais donc ce «mythe» ainsi: la patience, l'attention aux détails et la capacité de prévoir les conséquences éventuelles d'une action, sont des qualités très utiles dans l'apprentissage des ordinateurs.

•MYTHE N°2: IL FAUT SAVOIR PROGRAMMER UN ORDINATEUR POUR POUVOIR S'EN SERVIR.

FAUX. Se servir d'un ordinateur n'est pas synonyme de programmer un ordinateur. Tout comme il n'est pas nécessaire de connaître la mécanique automobile pour être une bonne conductrice, il n'est pas indispensable de connaître les détails de l'ordinateur pour bien l'utiliser. La majorité des modes d'usage sont conçus pour que la personne moyenne, sans entraînement spécial, puisse les manipuler. Sans quoi, les programmes ne se vendent pas.

•MYTHE N°3: LES ORDINATEURS SONT PLUS INTELLIGENTS QUE NOUS.

PAS VRAIMENT. Les ordinateurs ne peuvent penser par eux-mêmes; ils attendent leurs «instructions» (ce qu'on appelle la programmation) pour pouvoir fonctionner. Le programmeur tente de prévoir votre dialogue avec l'ordinateur et planifie la réponse pour chaque éventualité. Parce que plusieurs programmes «conversent», vous donnant l'impression que l'ordinateur vous adresse vraiment la parole (QUELLE EST L'ÉTAPE SUIVANTE, JAN?) on est souvent tentée de répondre à une question non comprise dans le programme. Résultat? L'ordinateur ne répond pas ou très confusément, ce qui est très frustrant. Même si les meilleurs programmeurs tentent de tout prévoir, on peut s'avérer trop créative pour eux!

Les ordinateurs excellent dans les tâches suivantes:1) exécuter ou répéter de longs calculs;2) assortir et trier à grande vitesse;3) intégrer des changements aux textes ou problèmes et les refaire;4) prendre des mesures précises par voie électronique;5) fonctionner dans un environnement non propice à la vie humaine (l'espace).

•MYTHE N°4: IL FAUT AVOIR LE DON DE LA MÉCANIQUE POUR FAIRE FONCTIONNER UN ORDINATEUR.

FAUX. Ce n'est pas plus compliqué que faire fonctionner un système de son. On devra peut-être vous le montrer à une ou deux reprises mais il n'est pas du tout nécessaire d'être douée en mécanique. Je suis moi-même très gauche avec les machines et j'ai été ennuyée d'apprendre que je devrais enseigner avec des micro-ordinateurs alors que je ne connaissais que les gros ordinateurs. Après des journées entières d'essais, je n'obtenais aucune lecture des disquettes que j'insérais dans le lecteur de disques. J'ai fini par découvrir que je n'avais pas fermé la porte du support à disquettes! Or les chances que vous soyez déjà plus douée que moi en mécanique sont excellentes.

•MYTHE N°5: IL SE PEUT QU'ON SOIT TROP VIEUX/VIEILLE POUR APPRENDRE À SE SERVIR D'UN ORDINATEUR.

ABSOLUMENT PAS. Il est vrai que les enfants seront bientôt très à l'aise avec les ordinateurs, puisqu'on leur apprendra l'informatique à l'école et que ce sera leur «langue seconde»... Mais vous avez un avantage sur eux: l'expérience. Vous pouvez décider des

applications ou des changements à demander à l'ordinateur, ce à quoi les enfants ne songeraient peut-être pas.

•MYTHE N°6: SI ON VOUS ENSEIGNE QUELQUE CHOSE DE L'ORDINATEUR QUE VOUS NE COMPRENEZ PAS, AUSSI BIEN LAISSER TOMBER.

NON, NON. On est continuellement en train de ME montrer des fonctions que je ne comprends pas avant de les avoir essayées moi-même. Se servir d'un ordinateur n'est pas une activité passive, cela exige une interaction entre vous et la machine. Aimeriez-vous apprendre une langue en ne faisant qu'écouter deux personnes déblatérer? D'ailleurs, vous contrôlerez beaucoup mieux votre apprentissage si vous êtes celle qui pousse les boutons. Et tout comme il y a différentes façons de résoudre un problème mathématique, chacune peut programmer l'ordinateur de façon personnelle, selon l'ordre qui lui semble le plus logique.

•MYTHE N°7: SI VOUS POUSSEZ LE MAUVAIS BOUTON, VOUS ALLEZ TOUT FOUTRE EN L'AIR.

PEU PROBABLE. Cette peur est relativement fondée puisqu'il est possible de perdre des données, d'effacer ce que l'on ne veut pas effacer et de voir l'ordinateur s'arrêter en plein milieu d'une phrase. Les experts le savent et ils tentent de minimiser les risques de telles éventualités (VOULEZ-VOUS VRAIMENT DÉTRUIRE LE FICHIER SUR LEQUEL VOUS TRAVAILLEZ?) et même de prévenir les problèmes «normaux», comme les pannes ou les surcharges d'électricité. Après vous être familiarisée avec l'ordinateur, vous développerez des habitudes d'utilisatrice avertie, faire des «copies supplémentaires», par exemple. Il est vrai, par ailleurs, que les messages vous indiquant votre erreur y vont un peu fort, vous donnant l'impression d'avoir commis une faute grave. Des messages comme INSTRUCTION INCORRECTE ou BASE MÉMOIRE DÉTRUITE ne sont que des indices vous permettant de rectifier votre programme afin qu'il puisse fonctionner.

•MYTHE N°8: LE FAIT D'APPRENDRE UN PROCÉDÉ SUR L'ORDINATEUR NE VEUT PAS DIRE QU'IL SERA PLUS FACILE D'EN FAIRE DAVANTAGE.

FAUX. C'est une des choses les plus intéressantes de l'ordinateur. La première fois qu'on essaie, c'est terriblement étrange, il faut se souvenir de milliers de détails bizarres. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que vous êtes en train d'apprendre des techniques de base qui faciliteront la maîtrise de démarches ultérieures. Par exemple, si vous savez comment déclencher le système et comment le programmer, vous aurez vite le réflexe, après avoir dactylographié une ligne, de pousser RETURN afin que l'ordinateur puisse la lire.

•MYTHE N°9: SI VOUS ÊTES INCAPABLE D'EXÉCUTER UN PROGRAMME AU PREMIER ESSAI, VOUS NE SEREZ JAMAIS UNE PROGRAMMEUSE COMPÉTENTE.

ERREUR. Les neuf dixièmes de la programmation consistent à savoir pourquoi votre programme ne fonctionne pas et quoi faire pour le rectifier. Et plus vous ferez de programmation, plus vous saurez démêler les erreurs.

•MYTHE N°10: APPRENDRE À EXÉCUTER UN PROBLÈME PAR ORDINATEUR PEUT ÊTRE SI LONG QU'IL VAUT MIEUX LE FAIRE «À LA MAIN».

PAS VRAIMENT. L'initiation à l'ordinateur est longue au début mais rappelez-vous que l'ordinateur peut faire de longs et fastidieux calculs que vous ne voudriez jamais faire vous-mêmes. Lorsque j'étudiais la statistique, j'évitais d'utiliser une calculatrice jusqu'au jour où je me suis rendue compte du temps et des ennuis que je m'imposais. De même, je suis devenue une «convertie» de l'ordinateur le jour où mon travail devint trop encombrant, même pour ma calculatrice. Des amies à moi ont eu la même expérience par rapport au traitement de textes. Au début, cela paraît plus difficile que de simplement dactylographier le texte avec une machine à écrire, mais une fois le processus démystifié, vous ne voudrez jamais revenir à la vieille méthode!

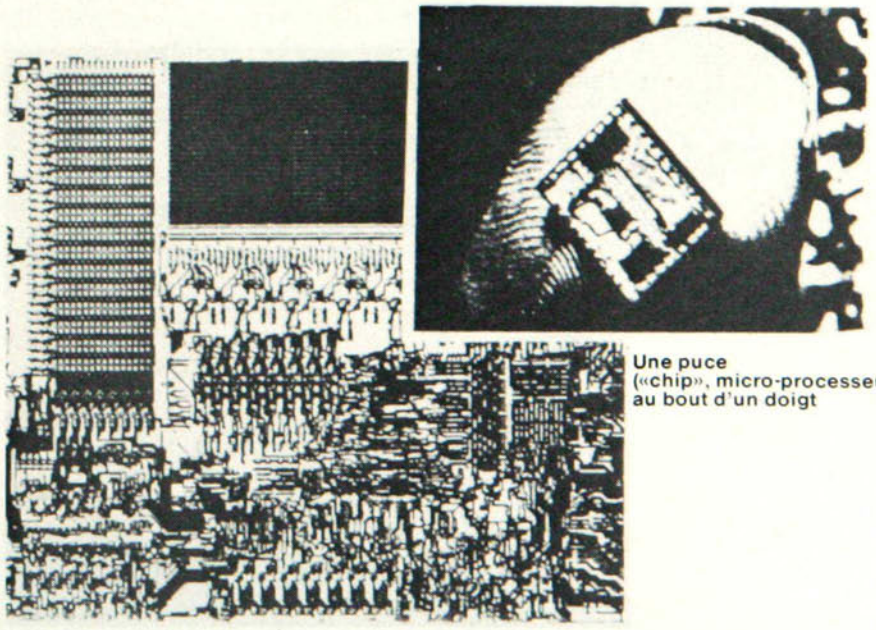
•MYTHE N°11: SI VOUS N'AIMEZ PAS DÉJÀ LES ORDINATEURS, VOUS NE LES AIMEREZ JAMAIS.

ÇA DÉPEND. Si vous vous méfiez des ordinateurs parce que vous croyez ne pas avoir le talent nécessaire, il se peut que vous soyez surprise. Plusieurs de mes amies d'abord très réticentes sont devenues de grandes amatrices des ordinateurs, heureuses non seulement de s'épargner des ennuis mais aussi d'être compétentes dans un domaine qu'elles ne croyaient pas pour elles. Être obligée d'accomplir pendant de longues heures des tâches fastidieuses à l'aide d'un ordinateur peut être fatigant et abrutissant. Si les inconvénients dépassent les bénéfices que vous en tirez, il se peut que vous continuiez à ne pas aimer les ordinateurs.

•MYTHE N° 12: LES HOMMES SONT NATURELLEMENT PLUS APTES À SE SERVIR DES ORDINATEURS QUE LES FEMMES.

RIDICULE! Y a-t-il, de toutes façons, une lectrice de LVR qui croirait une chose pareille? J'ajouterais seulement que dans nos cours, beaucoup plus de femmes que d'hommes se sont révélées des «génies de l'ordinateur»

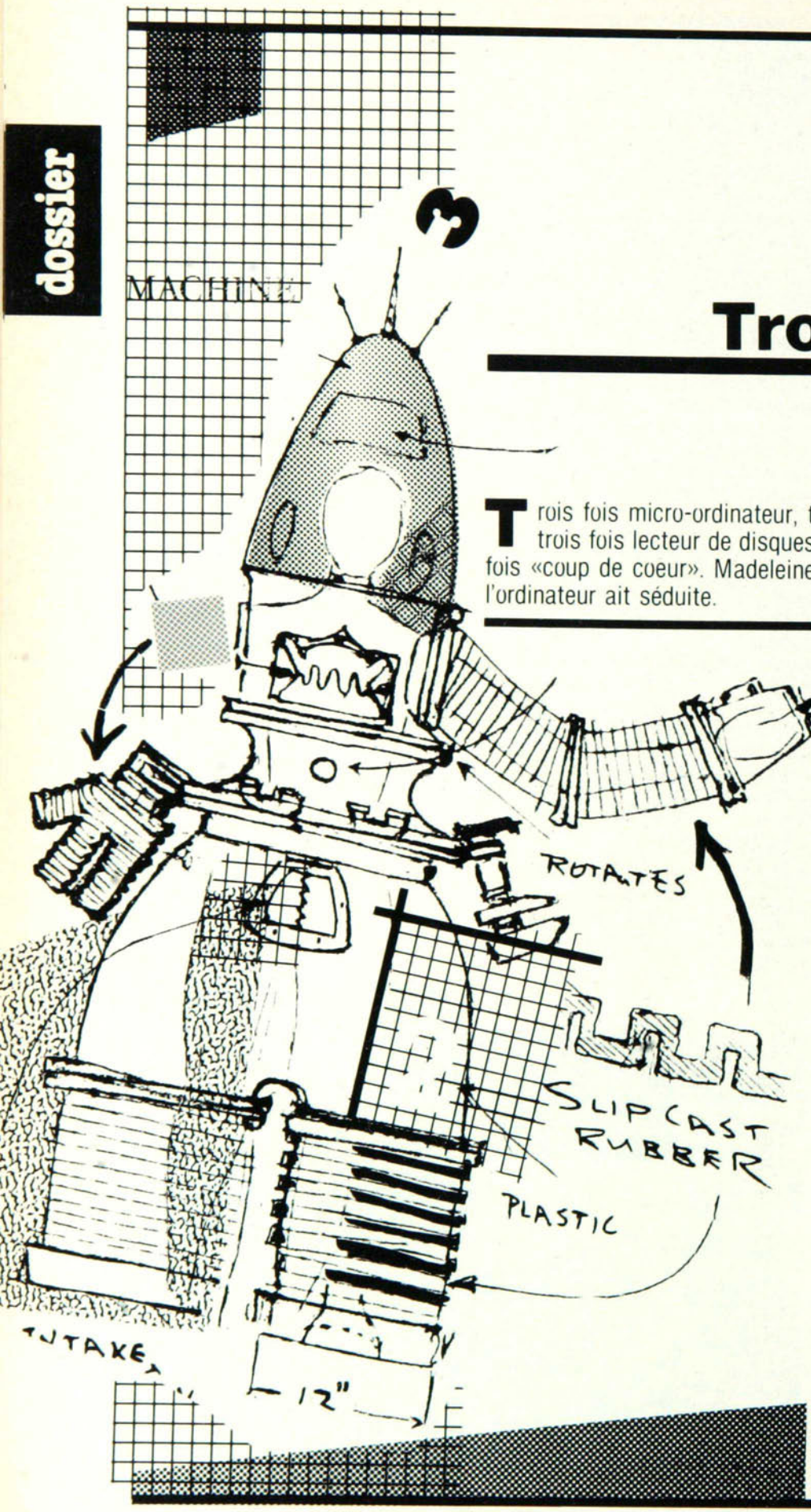
JAN RICHMAN



Une puce («chip», micro-processeur) au bout d'un doigt

Trois femmes

Trois fois micro-ordinateur, trois fois moniteur, trois fois APPLE, trois fois lecteur de disques, trois fois imprimante à points, trois fois «coup de coeur». Madeleine Champagne n'est pas la seule que l'ordinateur ait séduite.



D'aussi loin que je me souvienne, je n'ai jamais eu de relation intime avec une machine. Sauf avec un appareil photo dont j'avais par curiosité dévissé l'objectif et, fascinée par mon courage, longuement observé les organes intérieurs . J'utilisais comme tout le monde des machines: automobiles, photo-copieuses, robots ménagers et machine à écrire électrique. Mais de toutes je me servais avec une indifférence souveraine, agacée simplement lorsque leur fonctionnement était interrompu par une panne de courant ou un bris mécanique.

Puis il y a trois ans se logea dans ma vie une autre machine, un micro-ordinateur, auquel je devins très attachée, très rapidement. Doux, silencieux, rapide, chaud, polyvalent... On croirait entendre là la description d'un ANIMAL et pour cause. La machine semble posséder une «anima», dans ce cas elle ronronne à mes côtés, et elle fait ce qu'aucune autre machine n'a fait jusqu'ici, elle «répond»!

Cette machine a aussi répondu à d'autres femmes. J'en ai rencontré deux qui travaillent avec un micro-ordinateur depuis un certain temps. Voilà ce qu'elles en disent...

Un coup de cœur

Louise Lambert-Lagacé est diététicienne et auteure de plusieurs livres sur la nutrition.

«J'écris depuis dix ans et je possède un micro-ordinateur depuis six mois. Ça a été un véritable coup de cœur. Je fignole beaucoup mes textes et je passais un temps fou à les

et leurs machines

transcrire. Un ami m'a convaincue d'acheter un micro-ordinateur et je devais être mûre psychologiquement – et financièrement il va sans dire – car je l'ai fait. J'ai suivi une session de week-end à l'Université de Montréal pour m'apprivoiser à l'informatique et j'ai plongé. Bien sûr je n'aspire pas à être une programmeuse mais bien une utilisatrice de programmes. Essentiellement je voulais faire, et j'ai fait, deux choses avec mon appareil: écrire, donc du traitement de texte, et monter un fichier.

L'extrême souplesse de l'appareil m'aide dans mon travail au-delà de mes espérances. Par exemple, lorsque j'écris un article, il y a une partie théorie et une partie recettes. Avant j'écrivais les deux séparément. Maintenant, grâce à la mémoire de l'appareil, je peux d'une part faire des expériences culinaires dans ma cuisine, aller en colliger immédiatement les résultats, les corriger au fur et à mesure, écrire simultanément mon texte, tout ça sur l'écran avec rappel à volonté de ce qui est en mémoire. Résultat: des articles plus fouillés, plus inter-actifs.

Je parle à mon écran... alors que je ne parlais pas à ma machine à écrire, qui était pour moi un appareil lourd auquel je m'attelais avec difficulté. Tout est maintenant plus doux et comme le clavier est silencieux, je peux travailler sans importuner personne. C'est doux pour les doigts et il n'y a plus de fatigue. Et comme je n'étais pas une bonne dactylo, le fait d'avoir des textes impeccables me ravit encore à chaque fois. J'aime aussi entendre le bruit de l'imprimante, c'est comme une gratification auditive, la preuve que le travail se fait. J'ai bâti un fichier extraordinaire avec un programme de classement qui me permet des références croisées; à «allaitement» par exemple, j'ai pu me permettre une foule de sous-catégories.

Je ne m'en sers pas pour autre chose que pour travailler, pour jouer par exemple. C'est mon «outil». Mais quel outil! La machine à écrire ne prenait aucune place dans ma vie. Celle-là en prend beaucoup. Avant je passais la moitié de mon temps à transcrire des brouillons, maintenant je passe ce temps avec ma machine... J'ai même fait la liste des adresses de plusieurs personnes avec qui je devais communiquer pour un contrat du gouvernement et je m'en suis servie par la suite; quel plaisir de pouvoir adresser des lettres dont le contenu est sensiblement le même mais légèrement modifié et personnalisé.

Mais ce qui me surprend le plus c'est que je parle à l'écran! Je ne me croyais pas capable d'avoir ce type de relation avec une machine. Je parle à l'écran et l'écran me répond et j'aime beaucoup cela.»

Le bivouac électronique

Andrée Yanacopoulo est psychologue, auteure et traductrice.

«A l'hiver 82, je lisais **La 3ième Vague** de Toffler et je devins curieuse à l'idée d'explorer le monde par les yeux d'une machine. C'était un intérêt tout à fait intellectuel. Et j'ai acheté un micro-ordinateur. C'est pour moi, pour ma vie le soir et la fin de semaine, ma vie à moi.

J'ai suivi quelques cours d'introduction à l'informatique pour me mettre en rapport avec l'appareil. Je voulais maîtriser une technique. Je suis maladroite et je voulais me prouver que non... Que je pouvais comprendre la technique, c'est à dire explorer un monde que je ne connaissais pas. C'est comme se servir de lunettes sous-marines pour découvrir un monde caché. Pour moi, arriver à dominer l'aspect technique, c'est un exploit.

«L'ordinatique», la pensée algorythmique, c'est une pensée systématique, plus scientifique et plus rigoureuse. Je crois que j'ai un bon esprit de synthèse, je voulais donc développer ma faculté d'analyse. Je percevais un peu l'appareil comme lui-ordinateur et moi-femme. Plus maintenant. J'ai fait plusieurs traductions avec l'appareil et je peux retravailler mes textes à volonté. Le plaisir est là. Les heures filent. Je rêve aux journées de pluie où je n'ai pas de remords à rester en dedans à travailler.

C'est un appareil qui me fascine. Il façonne mon approche des choses. En informatique il faut prévoir la totalité des opérations, c'est un travail d'arborescence et cet appareil a beaucoup développé ma curiosité. Je le considère comme un outil de travail et je ne crois pas qu'il soit entaché de toutes sortes de surdéterminations. Notre société est en profond changement et voilà un nouveau média. Je veux l'exploiter et j'aimerais, au-delà de ses functions de traitement de texte, en explorer les aspects créateurs. Une fondation fait cela à New York présentement. Ce sont de nouvelles bases de travail.

Il y a aussi le plaisir sensuel, la lueur de l'écran, la fascination de la télévision. C'est une fenêtre sur le texte, sur le mouvement des pages. On ne se sent jamais seule devant l'écran... Il n'y a pas cet aspect pensum de la machine à écrire. Peut-être à cause de la lueur de l'écran? Certains amis un soir m'ont suggéré que c'était là l'attrait du feu. C'est «le bivouac électronique».

J'y travaille tard le soir et tôt le matin. Depuis que j'ai l'appareil, j'ai dû m'acheter une montre que je place sur mon bureau pour me donner une idée de l'heure. L'appareil est cher mais tout budget est une question de choix. Je suis une intellectuelle, j'ai privilégié cette valeur et je fais circuler l'utilisation de cet outil comme on prêterait un livre. Je cède des heures d'ordinateur à une amie qui s'en sert pour une recherche.

Mais il faut beaucoup de temps pour apprivoiser l'appareil, surtout si on est seule, et c'est pourquoi j'ai choisi de partager la tâche avec une copine. Parce que ça vaut la peine. C'est une révolution intellectuelle et je l'aime.»

MADELEINE CHAMPAGNE

L'ordinatrice parmi nous

«La digitalité et ses nombres, le touché qui relie les électricités humaines et machiniques, est une extension de la noblesse de la main comptée jusqu'au bout des doigts, de ses doigts. Au bout des doigts, à l'indiciel des lignes, la main dessine, trace, écrit. Et son mur d'inscription est l'écran cathodique.»

Ainsi commence **L'ordinatrice**, ce spectacle-conférence que Louise Guay reprendra à Montréal à l'automne[1]. Philosophe de formation, chercheuse polyvalente, à la fois écrivaine et peintre, Louise Guay a réalisé depuis dix ans près d'une vingtaine de performances, à Montréal ou ailleurs. Dans **L'ordinatrice**, elle raconte l'histoire de l'écriture, du rouleau antique à l'écran cathodique. Parce que les ordinateurs la fascinent depuis quelques années déjà , elle en explore les possibilités créatrices. Résolument positive, elle dit pourtant comprendre la peur des gens face aux «robots».

«La peur est synonyme de l'existence humaine mais on dirait que les inventions technologiques accentuent toutes les peurs, toutes les frayeurs. C'est comme si on avait réussi à se créer une banlieue de la vie, sécurisante, et tout à coup ces outils arrivent et dérangent. Avec l'informatique, comme avec toutes les grandes découvertes, de la révolution copernicienne à l'apparition de l'écriture, c'est un bouleversement... qui bouleverse, qui renverse les situations, et on est dans le coup même si on fait tout pour ne pas y être.

Et, c'était prévisible, c'est dans la figure des enfants qu'on est interrogé-e-s là où on ne voulait pas se poser de questions. Parce que les enfants, c'est leur future façon d'écrire, leur crayon, leur monde. Pour eux, l'ordinateur est un jouet fantastique, qui réfléchit l'esprit...»

Pour Louise Guay, il ne fait aucun doute que ce «jouet fantastique» puisse devenir pour les femmes un outil extraordinaire, générateur de pouvoir:

«D'abord à cause de ce rapport interpersonnel; tu actionnes l'ordinateur, l'ordinateur te répond, tu établis ton rapport de connaissance avec lui. Si tu es ennuyé-e, si tu te trompes, tu en as immédiatement un effet: c'est une auto-régulation.

Donc, ce n'est pas du tout quelque chose de froid, de cérébral, de distancié. Ça l'est dans un premier temps parce que c'est au niveau du concept que tu dialogues avec l'ordinateur, mais dans la mesure où c'est un enchaînement de concepts, un langage qui se fabrique, on retombe dans la gestion de la communication humaine.

Le miroir de la pensée

Et ce qui est prometteur, c'est que l'ordinateur est le miroir de la pensée. Jusqu'ici, c'était quoi, le miroir de ta pensée? Ton quotient intellectuel? Discutable, non? Tandis que là, le miroir de ta pensée c'est la construction que tu seras capable d'établir en jouant, en suivant plus ou moins les règles ou en en inventant, dans une espèce d'autonomie, d'écu-système...

C'est certain qu'il y a danger d'isolement parce qu'on peut être tenté-e de s'enfermer avec et de s'y regarder comme dans un miroir, mais une fois mis-e en garde par rapport à ça, tu peux travailler une image, en faire un outil de communication avec les autres.

L'informatique est une mise en ordre: tu stockes des informations, tu synthétises tout un relâchement, tu planifies, tu contrôles des données, et ça t'inspire. En rassemblant dans un miroir des choses, existantes mais éloignées les unes des autres, tu as rapidement une vision perçante. Et qu'est-ce que ça fait, d'avoir une vision perçante? Ça modifie tout ton comportement. Ça te permet d'avoir de l'audace, ça crée une confiance, tu vois au travers...

Avec l'ordinateur, j'ai expérimenté – et mis sur scène – la présence de l'infini: avec ces machines, toutes les mathématiques, les calculs différentiels, etc... se font constamment sous tes yeux, avec toutes les possibilités, sans arrêt. En faisant aussi du traitement de texte, j'ai vu toutes les possibilités structurales, à partir d'un simple mot... Ça aide à faire du rangement, à se rappeler. C'est stimulant, ce n'est pas comme remettre les pieds dans les traces millénaires de techniques pleines de pièges, dont l'écriture manuscrite et linéaire.

En général, c'est vertical, face à toi, et tu écris avec de la lumière, c'est le contraire de mettre du noir sur du blanc. Le corps devient un branchement; entre ton système nerveux et la machine, l'électricité circule... Tu l'expérimentes, tu le vis, tu vois ta vitesse, tu te corriges, tu développes une habileté.

Des yeux au bout des doigts

Et ce qui est très beau c'est que les mains sont présentes, peut-être plus que jamais. Dans l'écriture, elles avaient une position fixe tandis que là, comme n'importe quelle machine, il y a des pitons, tu dois l'ouvrir, et te concentrer. Comme disait Manet, il y a des yeux au bout des doigts, ce sont tes doigts qui voient et il leur faut une habileté... Ça reste manuel, mais ça appelle l'intelligence des mains.

Comment les femmes pourront-elles prendre plus de pouvoir grâce aux ordinateurs? Moi, je pense qu'il faut se servir du piège dans lequel on est pour se dépiéger. Chez les femmes, le non-pouvoir est un problème permanent et irrésolu, et l'arrivée des ordinateurs le rend plus cru, le réintroduit, avec l'urgence, avec les enfants. Moi, je dis: là aussi, soyons comme dans les contes, rusées, petites, enfantines et ludiques.

Un écosystème

Il ne faut surtout pas essayer d'entrer dans la course. En fait, c'est très bien qu'on soit dans les maisons, c'est là que les machines arrivent, on pourra prendre le temps de les apprivoiser sans gêne, sans compétitivité. Et les femmes sont déjà habiles de leurs mains.

Déjà, les femmes ont l'habitude de s'écrire des lettres, de se passer les informations; l'ordinateur se prête très bien à ce petit niveau de bout de ficelle, il est «friendly», on dit «friendly user». Et plus ça va, moins c'est complexe à manipuler, plus ça ressemble à la façon de fonctionner des femmes dans leur petite tribu: cuisine, famille, etc. Il y avait une beauté dans cette espèce d'écosystème. Mais ce qu'il faut maintenant c'est l'organiser, ça n'a jamais pu l'être.

Avec la symbiotique on arrive donc à cette

Photo: Louise de Grosbois

possibilité de travailler chez soi, d'être souples, de s'adapter, à un rythme qu'on connaît déjà. Tu dis que ça risque d'accroître l'isolement des femmes, chacune dans sa maison en tête-à-tête avec son ordinateur? Au contraire, on a enfin la chance de créer là la solidarité, on a l'outil pour le faire, pour se rejoindre.

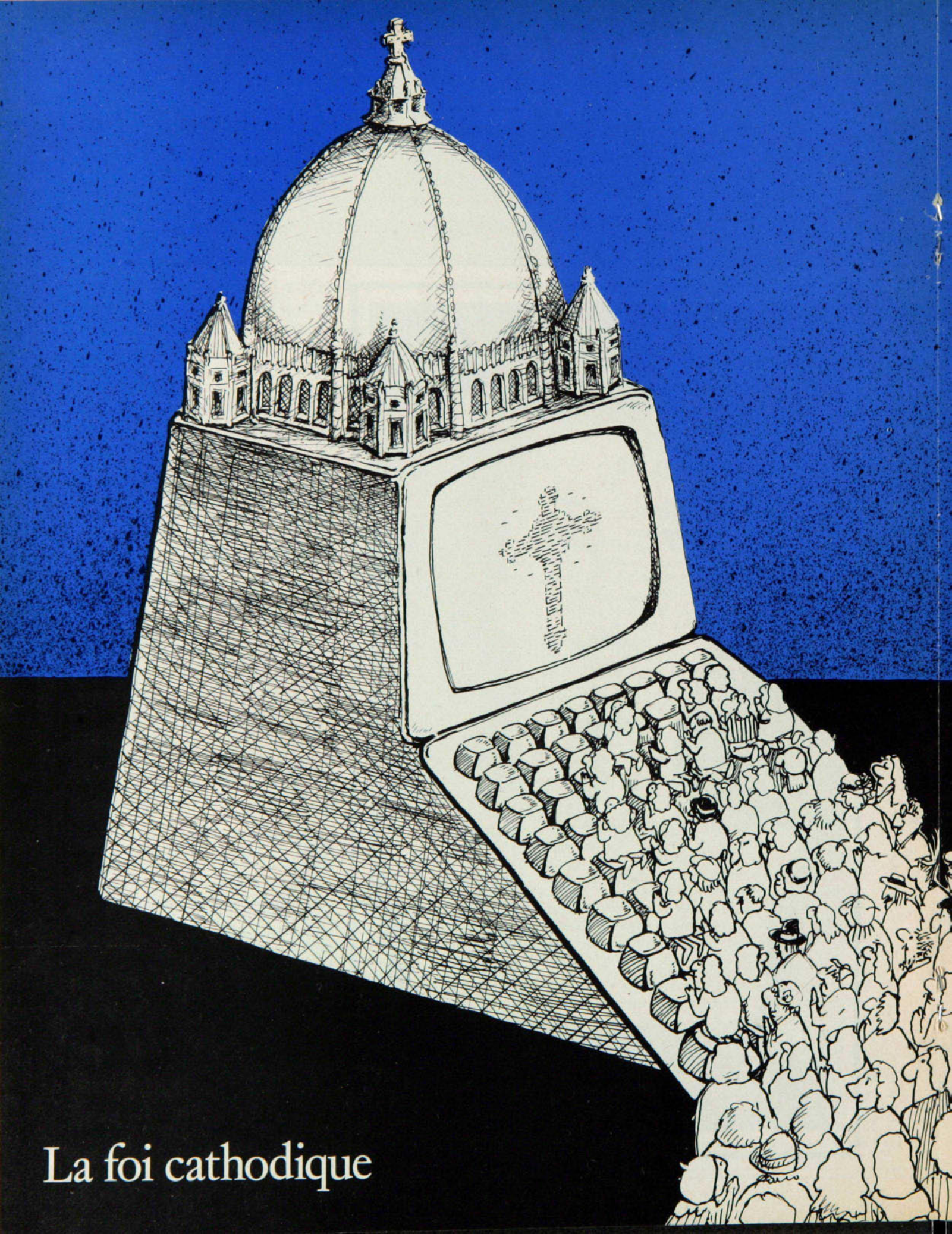
Le corps écrit

Mais l'ordinateur nous offre une autre possibilité, très riche, celle de commencer à écrire notre corps sur l'écran. Le corps féminin décrit par la médecine et «imaginé» par elle est une formidable référence pour la biotechnologie. Les renseignements qu'il peut fournir sont nombreux mais il serait important qu'il se décrive en ses propres mots, qu'il se «figure». Il faudrait, par exemple, chercher le savoir obstétrique pratique d'une femme qui porte un enfant, avec ses mots simples à elle. La «documentarisation» de ce savoir, réel mais jusqu'à présent muet, serait vraiment une appropriation de nous-mêmes dans un langage machiné.»

«Jusqu'à maintenant, la plupart des machines inventées sont devenues des machines de guerre ou de torture – et très peu de femmes y étaient impliquées. Mais cette fois, j'espère que nous allons au plus vite nous dégager une voie d'accès à cette technologie: arriverons-nous à machiner autre chose que la guerre ou la torture, est-ce que le savoir de notre corps, qui porte la vie, va réussir à vivifier la froidure des machines?» .

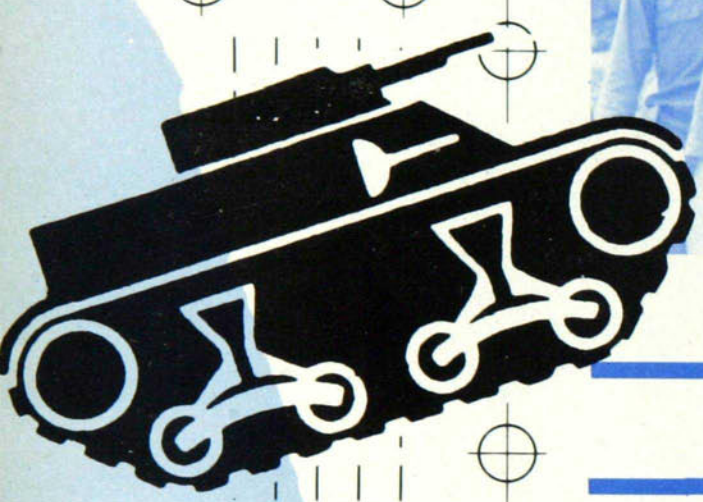
Propos recueillis par
FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ L'ordinatrice *sera présentée à Montréal le 25 octobre prochain, au Cinéma Parallèle, rue Saint-Laurent, dans le cadre du Festival de poésie Ville Ouverte.*



La foi cathodique

AÏE,... POUR MOI, C'EST NOUS AUTRES LES PUCES ÉLECTRONIQUES
BROCHU



Photos : Salvapresse

EL SALVADOR

UN NOUVEAU

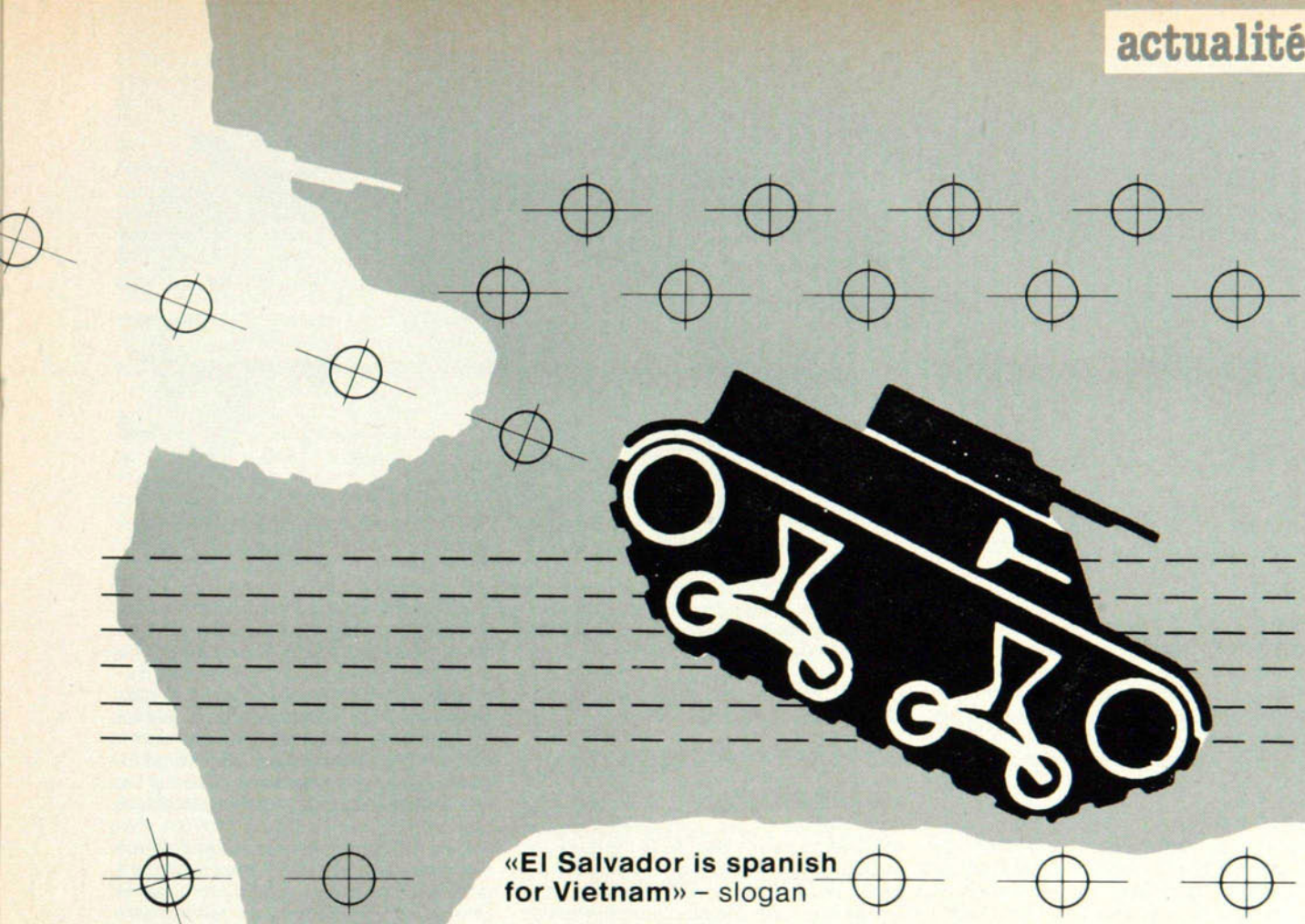
VIÊT-NAM

En mai dernier, au cours d'une tournée nord-américaine, le Comité des mères des prisonnièr-e-s, disparu-e-s et assassiné-e-s politiques du Salvador, était de passage à Montréal pour parler de la situation de ce petit pays de 21 000 km² et de 5 millions d'habitants. Et le 25 septembre ce sera au tour des quelques centaines de coureurs et coureuses du Marathon de Montréal de nous la rappeler. Décidément, un peu après le Nicaragua, un peu avant le Guatemala et possiblement le Honduras, le Salvador illustre aujourd'hui toute la problématique de l'Amérique centrale et ne cesse «d'inquiéter»...

Coton, sucre, café, propriétaires terriens, dictature, répression. Ces mots aident à comprendre le Salvador ainsi que l'Amérique centrale en général ; ils fondent une réalité vieille de plusieurs siècles et qui, en fait, a très peu changé si ce n'est que la «révolution» gronde mais tarde à aboutir.

Le problème majeur du Salvador est celui de toute la région centraméricaine : la seule véritable richesse est celle de la terre et cette terre, divisée en grandes plantations appelées latifundios, n'appartient qu'à quelques bien nantis. «Dans ce contexte, une réforme agraire est la revendication constante de la paysannerie et suscite les insurrections sans nombre, souvent étouffées dans le sang, qui jalonnent l'histoire de la région. La réclamation d'un partage des terres est aujourd'hui à l'origine des guérillas du Salvador et du Guatemala, comme hier de celles du Nicaragua. Aussi, les forces armées, presque partout, occupent-elles le devant de la scène afin de protéger – au prix parfois d'épouvantables excès – l'ordre des choses».[1]

Ainsi, depuis 1932, date de la première insurrection populaire au Salvador, y a-t-il eu 50 ans de dictatures, toutes au service de l'oligarchie et toutes aussi sanguinaires les unes que les autres. Concrètement cela veut dire : ni sécurité sociale, ni allocation de chômage, ni syndicat légal ; un taux d'analphabétisation d'environ 60% (surtout chez les femmes) ; depuis trois ans, un état de siège permanent permettant, entre autres, la détention de qui que ce soit sans mandat d'arrestation et pour un temps indéfini. Et peut-être surtout, des disparu-e-s et des mort-e-s par milliers : 45 000, dit-on, depuis 79, à peu près autant que de soldats américains morts au Vietnam.



«El Salvador is spanish for Vietnam» – slogan

En effet, ce qui avait toutes les apparences d'une guerre civile il y a encore cinq ans, est en train de prendre une autre allure. De plus en plus, il s'agit d'une guerre contre l'impérialisme américain toujours plus menaçant depuis l'arrivée de Reagan au pouvoir. Non pas que les États-Unis n'aient pas toujours vu l'Amérique centrale comme leur «cour arrière» : l'ingérence américaine date, en fait, du début du 19e siècle alors que les États-Unis prenaient la relève du colonisateur espagnol.

Depuis, «ils n'ont jamais lésiné sur les moyens pour préserver leurs intérêts dans l'isthme centraméricain. Les méthodes ont pu varier, mais l'objectif est resté le même : ne pas permettre d'intrusion étrangère ni la remise en cause de leur prééminence dans une zone située dans leur voisinage immédiat».[2] Ou comme disait récemment John Rousselot, agent de liaison de la Maison Blanche avec le milieu des affaires américaines : «How many Hershey bars do US businessmen sell in Cuba ?»[3]

Comment se surprendre alors que le gouvernement américain ait activement soutenu les dictatures militaires – au Salvador comme ailleurs en Amérique centrale – ces 50 dernières années et qu'il soit intervenu, en tout et partout, autant de fois.

Mais le rôle des États-Unis n'est plus aussi aisé qu'il l'a déjà été, en 1933 par exemple, alors que l'américain Stimson, créateur de la Garde nationale nicaraguayenne qui mena Somoza au pouvoir, déclarait : «L'Amérique centrale a enfin compris qu'aucun régime ne pourrait se maintenir au pouvoir sans notre agrément et que ceux que nous ne reconnaîtrons pas seront renversés».[4] Le problème est que tout en prétendant combattre la «menace du communisme» en Amérique centrale, les régimes politiques en place, sauf au Nicaragua, sont trop farouchement à droite, même pour le gouvernement américain. Les États-Unis ont donc beau susciter des «coups d'État plus ou moins feutrés ou des élections plus ou moins démocratiques» afin d'installer au pouvoir des gouvernements plus ou moins chrétiens-démocrates, ils se retrouvent toujours face à des régimes dont la répression est un peu trop répressive.

C'est ainsi que Reagan se voit obligé, ces temps-ci, de faire valoir une amélioration des «droits humains» au Salvador s'il veut obtenir du Congrès américain les fonds destinés à l'aide militaire à ce pays. Ces fonds sont passés de 0$ en 1979 (sous l'administration Carter) à 136 millions de dollars en 1983 et à une prévision de 280 millions pour 1984. Et tout cela, bien sûr, pour la sauvegarde de la démocratie ! Le fait que les problèmes du Salvador, comme ceux de toute la région, aient commencé bien avant la révolution cubaine et que les solutions recherchées par les «révolutionnaires» aillent beaucoup plus dans le sens de la démocratie que les politiques actuelles du régime, ne semble pas effleurer l'esprit du président américain.

La riposte du peuple salvadorien

«Il est clair pour nous que Reagan cherche rien de moins qu'une victoire militaire au Salvador et que sans ses fusils, ses tanks, ses hélicoptères, ses conseillers, son entraînement militaire et son aide économique, le gouvernement salvadorien n'existerait déjà plus... Il ne manque qu'une chose au Salvador pour qu'il ressemble tout à fait au Viêtnam : on n'a pas encore envoyé les «marines !» Ainsi parle Margarita Cruz, 29 ans, salvadorienne, ex-membre de la guérilla et réfugiée au Québec depuis 76. Elle est à l'origine du premier Comité de solidarité Montréal-Salvador (1981) et continue d'être très active dans la lutte de libération de son pays. On s'est rencontrées pour en parler.

LVR : Une des choses difficiles à comprendre face au Salvador comme à l'Amérique centrale en général, c'est le degré de violence perpétuel... Comment en êtes-vous venu-e-s à la lutte armée ?
MC : *Il ne faut pas croire que c'est une chose qui s'impose d'emblée ou facilement. Personne n'est né pour la lutte armée, encore moins une femme. Au début, ceux qui préconisaient les armes n'étaient que deux petits groupes, très cloisonnés, de quatre ou cinq personnes qui, face à la situation de misère et d'exploitation au Salvador, voulaient trouver une autre solution que celle des élections, qui ne sont chez nous que des coups montés.*

À l'époque, vers 1970, j'étais impliquée dans la Jeunesse ouvrière catholique, où il était beaucoup question de la «théologie de libération». C'est bien beau dénoncer l'exploitation des travailleurs mais quoi faire après ça ? Un jour, je suis tombée sur la brochure que publiaient alors les «révolutionnaires» et j'ai senti que j'avais trouvé quelque chose. La majorité des gens, par ailleurs, n'étaient pas de cet avis et c'est pourquoi nous avons commencé par de simples revendications pour de meilleures conditions de vie, le partage des terres, le droit à la syndicalisation, l'absence de frais de scolarité... La répression a alors été brutale de la part du gouvernement. On arrêtait les gens, on emprisonnait et on torturait les leaders. Devant une telle opposition, c'est une réaction naturelle de continuer à se défendre. Et puis, on était jeunes, ça aide aussi.

LVR : Combien de temps avant d'en arriver à un choix concerté pour la lutte armée ?
MC : *C'était en 1980. Dix ans, donc, ce qui peut paraître très long. Mais cette année-là, les forces populaires étaient à leur apogée. Et les gens avaient peut-être moins peur – pas de la mort, ça ne se pose pas tellement comme question – mais de la répression. Pour moi, la lutte armée était une décision plutôt intellectuelle. Mais pour les milliers de paysans qui constituent la majorité du mouvement révolutionnaire, c'est une question de survie. Vient un moment où on ne peut plus voir ses enfants mourir par manque de nourriture, de médicaments, de médecins ; on ne peut plus travailler comme des fous pour 2$ par jour...*

LVR : En quoi consiste présentement le mouvement révolutionnaire ?
MC : *D'abord, il y a le FMLN (Front de libération Farabundo Marti) qui regroupe depuis 1980 les cinq groupes engagés dans la lutte armée : la Résistance nationale, l'Armée révolutionnaire du peuple, les Forces populaires de libération Farabundo Marti, le Parti communiste salvadorien, le Parti révolutionnaire des travailleurs centraméricains. Et il y a le FDR (Front démocratique révolutionnaire), créé la même année, dans le but d'unir les forces réformistes aux forces révolutionnaires et, ainsi, d'élargir nos perspectives de lutte. On y retrouve toutes les organisations populaires et les partis politiques du centre-gauche tels les sociaux-démocrates et les chrétiens-démocrates.*

Le FDR pourrait être notre futur gouvernement, un gouvernement populaire, anti-oligarchique et anti-impérialiste. Nous sommes tous d'accord, en ce moment, pour dire que nos ennemis sont l'oligarchie salvadorienne et l'impérialisme américain et que la seule solution est la prise de pouvoir par la lutte armée. Nous pensons aussi que la nature extraordinairement répressive de l'armée salvadorienne doit changer et que l'armée du peuple, elle, est dans l'obligation d'agir autrement. Finalement, nous croyons qu'il faudra établir, le moment venu, un gouvernement pluraliste, allant des radicaux aux plus modérés. C'est une question de réalisme, tout comme les négociations que le FMLN cherche à mener depuis 1981 avec le gouvernement salvadorien et les États-Unis sont une question de réalisme.

Cela a pris des années avant de nous en rendre compte, mais nous arrivons à la conclusion qu'on ne peut prolonger la guerre au Salvador. Cela fait l'affaire des États-Unis d'une part et, d'autre part, les coûts sociaux d'une guerre sont trop énormes, il y a trop de souffrance...

LVR : Crois-tu que Reagan tentera une escalade de la guerre au Salvador ?
MC : *Indirectement. Les Américains ne peuvent pas vraiment se payer un autre Viêtnam. Alors ils adoptent d'autres stratégies. Ils envoyent des soldats honduriens se battre à leur place, par exemple. Surtout ils incitent le Honduras à déclencher une guerre avec le Nicaragua, ce qui globaliserait le conflit et justifierait une intervention directe de leur part.*

LVR : Et comment perçois-tu le rôle des femmes dans cette lutte ?
MC : *En ce moment, au moins 40% du mouvement révolutionnaire est composé de femmes dont 30% dans la guérilla. Mais à l'époque où j'y étais, nous étions moins nombreuses et c'était assez difficile.*

Par exemple, en campagne, les hommes ne permettaient pas aux femmes d'assister aux réunions mais au fur et à mesure que la répression augmentait, il a bien fallu les intégrer au processus. Les conditions pour les femmes dans la guérilla sont beaucoup moins dégueulasses que dans la vie ordinaire, c'est vrai, mais on a dû se battre pour un traitement égal.

Moi, c'était un peu différent, je venais de la ville et j'étais éduquée. Les hommes me considéraient comme leur rivale et essayaient de se valoriser par la per-

formance physique. J'ai fini par gagner leur respect mais je me suis rendue compte qu'ils m'avaient mise dans une catégorie à part : pour eux, je n'étais plus une femme. C'est lorsqu'on se retrouve engagée dans un processus de libération «générale» qu'on voit tous les autres obstacles possibles.

LVR : Selon toi, la «libération» des femmes salvadoriennes a-t-elle progressé ?
MC : *Oui. Il y a davantage de femmes à la direction ; les femmes ont exigé et obtenu deux bataillons exclusivement féminins ; Radio-Venceremos est dirigée par une femme. Des groupes de femmes se sont organisés : le Comité des mères des prisonnièr-e-s, disparu-e-s et assassiné-e-s cherche surtout à sensibiliser l'opinion publique internationale et l'Association des femmes du Salvador essaie de rejoindre les femmes non encore impliquées dans le mouvement révolutionnaire. Beaucoup a déjà été fait mais beaucoup reste à faire...*

En ce moment, un tiers du territoire salvadorien est occupé par les forces révolutionnaires qui ont établi une administration populaire. Les gens ont des ateliers de vêtements, d'artisanat, la culture du maïs, du riz et des fèves pour subvenir aux besoins alimentaires, un dispensaire... Il n'y a pas «d'experts» et il n'y a pas de division sexuelle du travail.

Il y a là au-dessus de 100 000 personnes qui s'éduquent entre elles, qui prennent des décisions pour la première fois de leur vie, qui tentent de créer un autre modèle. Ils ont leurs propres radios, Radio-Venceremos et Radio-Farabundo Marti, qui diffusent l'information et assurent la liaison avec le restant du pays et, bien sûr, ils ont leur armée. En attendant.

En attendant quoi ? Que la pression internationale ainsi que l'opposition croissante à l'intérieur même des États-Unis forcent Reagan à rapatrier les «boys», tout comme un autre président a dû abandonner la conquête du Viêtnam il y a dix ans ? En attendant que le gouvernement salvadorien, avec sa panoplie de vieux militaires écorniflés, cède la victoire aux forces révolutionnaires qui ne font que grandir ? En attendant que les 891 500 réfugié-e-s et exilé-e-s – ils sont environ 4 000 au Québec – puissent rentrer au pays ? En attendant une liberté encore inconnue et toujours bien lointaine ?

FRANCINE PELLETIER

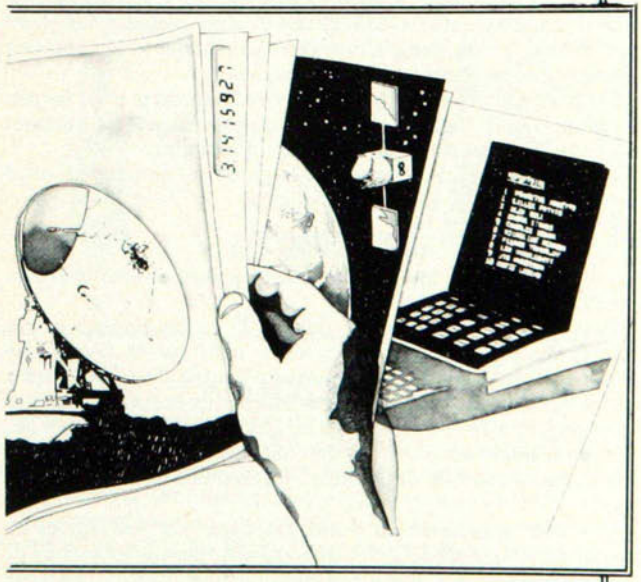
1/ *Ignacio Ramonet,* **LE MONDE DIPLOMATIQUE,** *Janvier 83.*
2/ *Jean-Claude Buhrer,* **LE MONDE DIPLOMATIQUE,** *Janvier 83.*
3/ **CENTRAL AMERICA ALERT,** *San Francisco, Été 83.*
4/ *Cité dans* **LE MONDE DIPLOMATIQUE,** *op. cit.*

Le marathon de 1983

Pour la quatrième année consécutive, une équipe va courir le 25 septembre pour le peuple du Salvador. Vous pouvez lui apporter votre soutien de plusieurs façons :

1) Courir (la distance qui vous conviendra) et vous faire parrainer ou marrainer.
2) Participer aux tâches organisationnelles.
3) Recueillir des fonds au nom d'un-e coureur
4) Marrainer ou parrainer vous-même un-e coureur
5) Faire connaître le Marathon pour Le Salvador dans votre milieu de travail.

Pour plus d'informations : (514) 277-8042 ou 281-1996.



1983
Année mondiale
des communications

UNE OCCASION POUR NOUS
D'APPRIVOISER
LES NOUVELLES
TECHNOLOGIES
DE COMMUNICATIONS

EXPOSITIONS • COLLOQUES • RENCONTRES INTERNATIONALES
ACTIVITÉS RÉGIONALES • PRODUCTIONS AUDIO-VISUELLES
COLLOQUE INTERNATIONAL DES RADIOS COMMUNAUTAIRES
MANIFESTATIONS DIVERSES

Québec

MÉTRO • BOULOT • DODO

Ce titre vous laisse sans doute perplexe et peut-être même vous fait-il sourire ? Mais pour moi qui élève seule de jeunes enfants et qui suis une abonnée permanente du 9h à 5h dans un bureau, deux semaines à n'effectuer que la routine du *Métro-boulot-dodo,* cela me semblerait des vacances !

Si cette affirmation vous apparaît saugrenue, j'aimerais beaucoup vous prouver combien cela est sérieux pour moi. Je vous propose donc de vous soumettre à un petit test que vous n'aurez qu'à répéter pendant quelques jours et peut-être alors me comprendrez-vous.

LE TEST

Empruntez d'abord quelques neveux et nièces d'âge préscolaire (au moins trois). De préférence échangez votre appartement avec celui des parents : le dépaysement total risquerait de chasser le naturel chez les enfants et cela enlèverait de l'authenticité à votre expérience.

Une fois nantie de votre famille adoptive, veillez à vous coucher très tôt. Vous aurez dès le lendemain à réussir un exercice matinal difficile et qui tient pratiquement du miracle. Ce mouvement fait partie de la gymnastique quotidienne des mères au travail : il consiste «simplement» à nourrir, débarbouiller, habiller et conduire à la garderie trois jeunes enfants et ce entre 5h45 et 7h30 le matin !

MÉTRO !

La première phase consiste à prendre le métro à une heure raisonnable. Au petit matin, il faut convaincre les chérubins de se lever, de déjeuner en vitesse, puis de s'habiller (ou de se laisser habiller) rapidement, sans jouer ni se chamailler. Aussitôt que les petits sont attablés, ne perdez jamais une minute et adoptez immédiatement la technique de la «pieuvre» : celle-ci consiste tout simplement à admettre mentalement et une fois pour toutes que vous possédez huit bras. Vous verrez, c'est très efficace car vous aurez continuellement besoin de vos six bras supplémentaires.

Si vous êtes du type rapide, vous aurez le temps de sauter dans la douche «pendant les céréales», quitte à sortir précipitamment, drapée dans votre serviette de bain, pour aller étendre le caramel sur les rôties. Pour la douche, je vous conseille vivement l'emploi d'un rideau transparent, cela vous permettra de savoir plus facilement qui bouffe la pâte dentifrice et qui déroule chaque matin le rouleau de papier hygiénique.

Mais attention ! Si votre soeur demeure en appartement, n'omettez jamais, au risque de vous retrouver sur le trottoir avec votre marmaille, la règle d'or suivante : «Tout ce branle-bas de combat matinal doit s'effectuer dans un silence complet». Les voisins comprennent et acceptent que les enfants courent, crient, sautent et pleurent, mais à condition que ce soit sans bruit !

ON S'HABILLE !

Ne perdez surtout pas de temps à ranger la panoplie de céréales et de confitures : mettez les denrées périssables au réfrigérateur et passez immédiatement à l'étape «vêtements».

C'est très facile, d'abord répétez-vous intérieurement «Je suis calme» et en même temps dites à voix haute «Dépêchez-vous de vous habiller», «C'est pas le temps de jouer» et «Cessez de vous disputer» (répétez le tout aux trois minutes). Moi je laisse les «deux ans et plus» choisir leurs vêtements, mais je prends soin de mettre en évidence ceux de saison car pour un enfant, il n'existe absolument aucun problème à troquer sa tuque contre sa casquette des Expos, au beau milieu de janvier ! Et comme le temps ne vous permet pas de leur faire comprendre et expérimenter pourquoi cela ne se fait pas (vous vous occuperez de cela le samedi), en agissant de la sorte vous éviterez crises de larmes et pertes de temps.

Ne présumez pas que ça ira toujours comme sur des roulettes. Vous aurez à subir des contretemps de toutes natures. Certains matins les enfants refuseront carrément de s'habiller et pendant que vous vous creuserez la cervelle pour trouver des arguments convaincants, l'heure ne s'arrêtera pas. Que faire ? Pas question de les bousculer, tentez de vous remémorer les bouquins que vous avez lus sur le sujet. Faites semblant d'habiller son ourson favori ou bien changez de couche le bébé en espérant qu'un peu plus tard (accordez-vous deux minutes) le «rébarbatif» sera plus dispos. Je vous souhaite de réussir, parce que traîner un enfant en larmes chez la gardienne, ça m'a toujours laissé au coeur un petit goût amer pour le reste de la journée.

QUEL CULOT !

Vous serez étonnée de constater combien vos bambins sont prêts à tout pour rester avec vous à la maison. Certains enfants font fi des conventions collectives et sont malades les jours «ouvrables» tandis que d'autres ne se gênent pas pour subir une opération nécessitant une convalescence !

De plus, l'heure de votre départ pour la garderie n'est jamais garantie. Un pipi dans le pantalon de neige ou bien le traditionnel «je veux faire caca» restent toujours à craindre.

Lorsqu'enfin vous atterrirez à la garderie, embrassez votre petit monde et courez jusqu'à l'autobus.

BOULOT !

Vous y arriverez immanquablement à jeun, essoufflée et en retard.

Passez donc discrètement devant la réceptionniste et les plantes en plastique et signez votre nom sur la feuille des présences sans plus de commentaires. Inutile d'expliquer quoi que ce soit, les enfants ça n'est pas une bonne excuse, il faut être à l'heure. Il y a des jours où j'ai la bizarre impression que bien des gens préféreraient me voir devenir chômeuse ou assistée sociale plutôt que d'essayer de modifier légèrement un horaire pour moi !

Dès que vous serez au poste, attaquez-vous hardiment au travail en évitant de réfléchir aux enfants. De toutes façons ça fait très «quétaine» que de s'inquiéter des «petits bouts de choux» en travaillant. Mettez-vous bien dans la tête que le bureau et la maison sont hélas deux mondes bien à part... deux vies totalement différentes.

À 5h pile, jetez-vous sur votre manteau et précipitez-vous vers le métro. N'oubliez pas de faire provision de pain, de lait et de couches en passant devant l'épicerie.

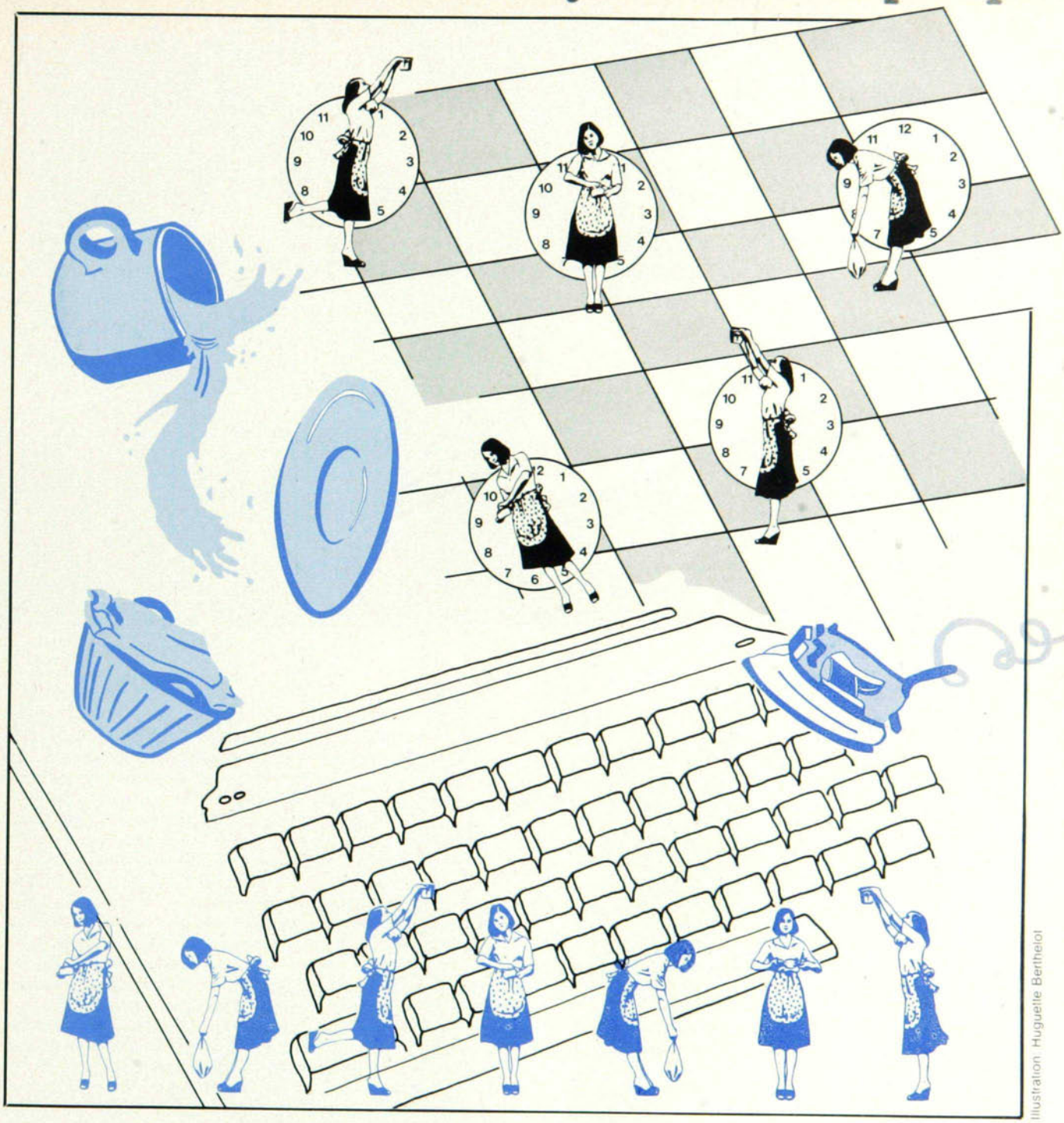


Illustration: Huguette Bertheiot

DODO !

À la maison, pas question de relaxer. Pendant la cuisson des légumes, débarrassez la table du déjeuner et mettez celle du souper. Quand *Passe-Partout* débute, rangez bottes et manteaux, séparez les brassées de lavage et cuisez la viande.

Le souper terminé, ramassez la vaisselle sale, enlevez la nappe et préparez les bains. Dès que les enfants seront lavés, poudrés et en pyjamas, vous pourrez vous permettre de jouer avec eux avant le dodo. C'est le temps des «je t'aime maman» et des petits bras qui s'enroulent autour de votre cou. Vous constaterez à regret que ces moments passeront bien vite. Mais vous ne pouvez les étirer sinon les petits auront trop de mal à s'éveiller le matin... impossible de vous permettre ce luxe.

Dès qu'ils dormiront, frottez, reprisez, repassez et couchez-vous vite en priant pour une nuit calme sans dent qui perce, pipi au lit, ou «maman, j'ai peur dans le noir !»

CONVAINCUES ?

Pour être franche, je ne cherchais pas tellement à vous convaincre que je souhaite faire du *Métro-boulot-dodo*. Je voulais surtout dénoncer cette course folle contre la montre que mes enfants et moi menons tous les jours «ouvrables».

Bien que ma description réponde surtout au vécu d'une famille monoparentale, il reste que ce genre d'horaire n'est facile pour personne. C'est trop, beaucoup trop, je pense... en tout cas c'est certainement assez pour que *Métro-boulot-dodo* puisse ressembler à des vacances pour quelques-unes d'entre nous.

FRANCE COUPAL

À L'ÉTUVÉE

par Margaret Atwood

Tout commenca dans les cours arrières. Au début, les hommes s'occupèrent de la chaleur et de la fumée, et de jouer dangereusement avec les grandes fourchettes. Leurs femmes leur donnèrent des tabliers de coutil rayé affichant des inscriptions comme *Hot Stuff* ou *The Boss* – pour les stimuler. Et puis les choses se mirent à s'embrouiller, pour savoir qui ferait la vaisselle, on ne peut pas toujours compter sur des assiettes de carton, et à peu près à la même époque les femmes en eurent assez de confectionner des brownies au butterscotch et des salades au jello avec des carottes râpées et des guimauves miniatures, et voulurent faire de l'argent à la place, et d'une chose à l'autre, tout s'enchaîna. Les femmes dirent qu'il y avait seulement 24 heures dans une journée ; et les hommes qui, ce siècle-là, s'enorgueillissaient encore de leur rationalité, durent admettre que c'était vrai.

Durant un certain temps, on décida que les hommes seraient responsables des sorties de nourriture plus masculines : rôtis, steaks, poulets et canards morts, gésiers, coeurs, tout ce qui, manifestement, avait été tué, tout ce qui avait visiblement saigné. Les femmes firent le reste, les panais glacés et la mousse aux prunes, tout ce qui était fleuri ou fruité, ou mou et fondant au centre. Et tout alla très bien durant environ une décade. Tout le monde encouragea les hommes à continuer et les femmes, sortant furtivement de chez elles le matin avec leurs nouveaux attaché -cases tout craquants, leurs billets d'autobus en main parce que les hommes avaient besoin des station-wagons pour rapporter les carcasses à la maison, sentaient qu'elles avaient gagné quelque chose.

Mais le temps n'est pas immobile, et les hommes refusèrent d'en rester là. On ne pouvait pas les garder isolés dans leurs cuisines respectives, ces cuisines où l'on admettait les femmes de moins en moins souvent parce que, disaient les hommes, elles n'aiguisaient même pas les couteaux correctement. Les hommes commencèrent à acheter des appareils de cuisine, qu'ils passaient les fins de semaine à démonter et à huiler. Il y eut d'abord quelques accidents, quelques doigts ou bouts de nez coupés, mais les hommes se tannèrent bientôt et se tournèrent vers d'autres «horizons» : râpe-noix automatiques, gadgets électroniques pour desserrer les couvercles des pots. Durant les partys, ils se regroupaient à un bout de la pièce pour échanger des recettes secrètes et des histoires de cuisine, des récits de soufflés audacieusement sauvés à la dernière minute, ou de poires flambées dont ils avaient perdu le contrôle et qu'ils avaient dû immobiliser de force. Quelques-unes de ces histoires contenaient des expressions risquées, comme *poitrines de poulet*. En effet, l'imagerie sexuelle changeait : bols et fourchettes s'imposèrent de plus en plus et *batteur à oeufs, cocotte-vapeur* et *arrosoir à dinde* devinrent des mots que seules les jeunes femmes les plus audacieuses, le genre à trouver excitant de beurrer ses propres toasts, voudraient s'aventurer à prononcer en public. Les hommes incapables de très bien cuisiner se tenaient aux abords de ces groupes, ayant peur d'en dire trop, admirant les plus vieux et plus expérimentés, souhaitant être comme eux.

Illustration: d'après le collage de Margaret Atwood en couverture de *Murder in the Dark*.

Peu de temps après, les hommes démissionnèrent massivement de leurs emplois, afin de pouvoir passer plus de temps à la cuisine. Les magazines y virent une tendance moderne. On poussa toutes les femmes sur le marché du travail, qu'elles le veuillent ou non : il fallait que quelqu'un gagne de l'argent, et elles ne voulaient pas, naturellement, que la masculinité de leurs maris soit menacée. Désormais, le statut d'un homme dans la communauté se révélait à la longueur de ses couteaux à dépecer, à leur nombre et à la finesse de leur aiguisage, et au fait qu'ils soient très simples ou ornementés d'or et de pierres précieuses.

Clubs privés et sociétés secrètes se mirent à foisonner. Dès leur première rencontre, les hommes échangeaient maintenant des poignées de main spéciales – la torsion Béchamel, la double prise mousse au chocolat – pour montrer qu'ils avaient été initiés. On signala aux femmes, qui à cette époque n'entraient plus du tout dans les cuisines sous peine d'être considérées comme non féminines, que chef (cuisinier) signifie chef (patron) après tout, et que si les *Mixmasters étaient communs, personne n'avait jamais entendu parler de Mixmistress.* On commença à voir dans les revues des articles «psychologiques» sur l'origine de l'envie de la cuisine chez les femmes, et sur les façons de la guérir. On recommanda l'amputation du bout de la langue et, comme vous le savez, cela devint une pratique largement répandue chez les nations les plus avancées. Si la Nature avait voulu que les femmes cuisinent, disait-on, Dieu aurait conçu les couteaux à découper ronds, avec des trous au milieu.

Ceci est de l'histoire. Mais ce n'est pas une histoire familière à la plupart des peuples. Elle n'existe plus que dans les quelques collections d'archives qui n'ont pas encore été détruites et dans des manuscrits comme celui-ci, transmis d'une femme à l'autre, habituellement la nuit, recopiés à la main ou mémorisés. Il est subversif de ma part d'écrire ces mots, également. Si je le fais quand même, au risque d'y perdre ma propre liberté, c'est qu'il y a maintenant, après plusieurs siècles de stagnation, des signes que l'espoir, et donc le changement, sont encore une fois devenus possibles.

Les femmes dans leurs habits finement rayés, exilées au living-room où elles sirotent docilement les verres de porto servis par leurs maris, avaient l'habitude de rester assises mal à l'aise et silencieuses et d'écouter les éclats de rire bruyants, bien virils et quelque peu moqueurs, explosant derrière les portes closes de la cuisine. Mais elles ont commencé à murmurer entre elles. Quand elles sont avec d'autres femmes en qui elles ont confiance, elles parlent d'une époque très lointaine, perdue dans les brumes de la légende mais sous-entendue dans ces paquets de lettres trouvées dans des malles de greniers, et dans les fresques secrètes peintes sur les murs d'un temple abandonné, cette époque où l'on permettait aux femmes aussi de participer au rituel incarnant aujourd'hui les plus profondes convictions religieuses de notre société : la transformation de la farine bénie en pain sacré. La nuit, elles rêvent, et ce sont de longs rêves clandestins, confus et obscurcis par les ombres. Elles rêvent de plonger leurs mains dans la terre, qui est rouge comme le sang et si douce, qui est laiteuse et chaude. Elles rêvent que la terre elle-même s'assemble sous leurs mains, se gonfle, se refaçonne et s'épanouit en millier de formes, pour elles aussi, de nouveau pour elles. Elles rêvent de pommes ; elles rêvent de la création du monde ; elles rêvent de liberté.

TRADUCTION :
FRANÇOISE GUÉNETTE

DES INFIRMIÈRES DÉNONCENT

L'asile de la tête et du sexe

C'était en mai dernier. Nous faisions état, dans La Vie en rose, de la détermination de la Fédération des syndicats d'infirmières et d'infirmiers du Québec (SPIIQ) à critiquer les abus du pouvoir médical. Nous vous invitions à témoigner aussi, en tant qu'infirmières ou patientes, de la réalité des femmes aux prises avec l'institution médicale ou hospitalière. Vous avez été quelques-unes à répondre, spontanément. Nous avons choisi, parce qu'il contient vos révoltes et nos propres questions, le texte de Colette Blais et Caroline Larue, qui sont infirmières dans deux hôpitaux de Montréal mais aussi militantes au Centre de santé des femmes.

Nous sommes graduées, diplômées, licenciées, matriculées, autorisées pour l'exécution nursing et désillusionnées par plusieurs années de cette pratique. Évidemment notre vécu d'étudiantes modelé à la Florence Nightingale, enrobé de charité chrétienne, basé sur notre personnalité féminine autant que sur nos connaissances, et notre vécu de travailleuses sont séparés par un fossé. L'idéal n'est plus ce qu'il était quand on en a fait l'expérience.

Avez-vous déjà convaincu un médecin de changer de gants parce qu'ils n'étaient plus stériles ? À la limite, ça peut arriver ; mais avez-vous déjà convaincu un médecin, les autres infirmières et le personnel de ne plus avoir une attitude méprisante envers Madame X parce qu'elle avait une salpingite suite à une gonorrhée, était danseuse, avait plusieurs partenaires, avait eu un avortement, était déprimée, etc... ? Si oui, on vous tire la révérence bien bas parce que nous, on patauge dans une mare de boue et si on tente de mettre un pied sur un sol nouveau, on essaie chaque fois de nous retenir dans la vase, de nous rigidifier un peu plus.

Dans nos hôpitaux, on fait des avortements sous anesthésie générale pour des grossesses de moins de douze semaines et ces femmes se retrouvent pêle-mêle dans un département de nouvelles accouchées. On fait signer à coeur de jour des consentements opératoires en blanc. On opère pour enlever l'utérus et on enlève en plus une trompe et un ovaire parce qu'on les a accrochés en passant et ensuite on maintient la femme dans l'ignorance. On refuse de croire les femmes qui se plaignent de douleurs pelviennes et elles reviennent quelques semaines plus tard avec une pathologie chronique. On signe un congé à une femme qui se plaint de douleurs abdominales alors qu'elle a une infection importante non traitée. On enferme une femme en psychiatrie avec un diagnostic d'inadaptation à la vie conjugale quand tous et chacun expliquent que la femme en question se fait battre depuis dix ans. Après avoir vu et vécu ces situations en tant qu'infirmières et/ou usagères, on se met alors à douter de l'expertise rationalo-scientifique et de l'objectivité médicale. (C'est le moins qu'on puisse dire !)

Des cibles particulières

La médecine a d'abord, du haut de son culte, décrété ses prescriptions jusque dans notre quotidien. Combien de femmes se sentent aujourd'hui insécures à mettre un enfant sur le pot, à faire l'amour, à donner le bain du bébé sans le conseil des experts médicaux ? Parler des abus du pouvoir médical c'est une chose, mais parler du ton, de l'attitude méprisante et sexiste de la médecine à l'égard des femmes, c'est dénoncer concrètement le fait que ces abus sont dirigés vers des cibles particulières. Ainsi, les troubles physiologiques reliés à l'utérus, aux ovaires, au col, aux seins, bref à toutes nos «parties», selon l'expression populaire consacrée, ne sont pas, comme nous aurions pu le prévoir, de simples troubles physiologiques mais l'expression concrète de nos déviances sexuelles. Voyons la pertinence du questionnaire médical : fait-elle une mauvaise vie ? a-t-elle un partenaire fixe ou de multiples partenaires ? C'est le confessionnal moderne, la maladie signe de péché. Si par malheur le médecin-prêtre découvre une lesbien-

ne, il n'y a pas, mais alors vraiment pas de présomption d'innocence, c'est tout simplement odieux, dégoûtant... de la démence !

En psychiatrie, on retrouve les mêmes grilles d'analyse ; tout traitement se justifie par la notion de thérapie (usage d'électrochocs, relation sexuelle avec le psychiatre, contraintes physiques et chimiques). Ainsi les femmes sont présumées folles si elles n'aiment pas se faire pénétrer, si elles n'aiment pas remplir les tâches invisibles et gratuites qui sont leur lot. Voyons la pertinence du questionnaire psychiatrique : s'occupe-t-elle de son mari, de ses enfants, du chien, de ses murs, de sa personne ? Est-elle une mauvaise mère, une mauvaise amante, une mauvaise reine du foyer ? A-t-elle des relations sexuelles hors mariage, se masturbe-t-elle ? Que c'est beau la science, que c'est stoïque, magnanime et sérieux !

C'est à ce moment précis, monsieur le docteur, et sauf tout le respect qu'on doit à quelques-unes de vos recherches, c'est à ce moment précis que nous avons refusé de tendre nos cerveaux et nos utérus à vos critères de normalité.

Ces messieurs méprisants

Nous avons dit que nous étions infirmières, l'une en psychiatrie et l'autre en gynécologie, l'une à la tête et l'autre au sexe. C'est complémentaire (si les femmes ont une maladie aux endroits dits sexuels, c'est qu'elles sont dérangées dans la tête et si elles ont une maladie dans la tête, c'est qu'elles sont dérangées aux endroits du sexe).

Etre infirmière, c'est aussi être en rapport de travail avec les médecins,[1] ces messieurs méprisants qui nous croient venues au monde pour le service auxiliaire, qui nous remercient sans vergogne de les soustraire des soins physiques de la patiente (ces tâches trop dégradantes pour s'y salir les mains). Leur premier réflexe : demander à tout venant où est la nurse (en principe, ils devraient demander où est la patiente... nous semble-t-il).

Si la nurse, tannée de jouer au facteur, lui demande de s'enquérir lui-même de la patiente une telle, si la nurse décide qu'urgence oblige (patiente qui s'est lacéré les deux poignets) et qu'elle n'ira pas chercher au pas de course le tabouret qui permettrait à ce cher monsieur le docteur d'être à la hauteur exacte et précise pour faire les points de suture, le très cher tombe du haut de ses états virils et, dans une toute dernière contraction, s'enfuit par la fenêtre, laissant, dans tous les cas, la madame une telle à moitié morte. Que c'est beau le caractère professionnel en pleine action ! On nous a déjà fait le coup. La majorité des médecins semblent chercher à chacune de nos brèves jonctions à nous avilir, à nous rendre serviles, à nous harceler sexuellement et surtout à nous mettre hors d'état !

Des ridicules frustrées

C'est rassurant, direz-vous, qu'il y ait des infirmières politisées, conscientes des valeurs macho et phallo qui sous-tendent notre sexe. Détrompez-vous et ouvrez l'oeil ; nous sommes tout aussi complices par notre déguisement et nos airs de professionnelles pour répondre aux exigences éthiques de nos supérieures. Essayez donc de ne pas être bousculées et de ne pas bousculer quand la réalité hospitalière veut dire roulement, rythme effréné, coupures budgétaires, manque de personnel et une dizaine de femmes à panser, retourner, piquer ! Comment ne pas ressembler à des ordinateurs programmés pour la distribution des

LA PEAU FAMILIÈRE
Poésies de Louise Dupré
«mettre des mots justes, les prononcer comme acte politique, je mets les mots sur la table mon impatience à faire tourner le siècle le cauchemar je mange mes mots en un rituel l'écriture ici programme son projet, question d'envahir l'écran.»
128 pages
Prix en librairie: 9$

À paraître

SUBVERSION, FÉMINITÉ, ÉCRITURE
Congrès de l'APFUCC (1982/1983)
Textes rassemblés et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès
À la lumière d'études féministes actuelles, ce livre permet d'aborder des théories variées pour analyser les écritures au féminin.

LES VRAIES ORIGINES DU 8 MARS
Renée Côté

les éditions du remue-ménage 4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 Tél.: 845-7850

soins, tout aussi impersonnels et froids ? Comment établir une relation égalitaire avec une femme hospitalisée quand le fonctionnement interne de l'hôpital la dépossède de ce qu'elle est et de ce qu'elle a (perte de ses vêtements, de ses bijoux, aucun accès à son dossier médical, aucun respect d'intimité etc.) ?

Ce sont là les difficultés internes du travail ; mais essayez donc d'intervenir avec une perspective féministe à l'intérieur d'un hôpital dans le cas exceptionnel où on vous demanderait votre avis sans être qualifiées de ridicules frustrées ? Essayez donc de faire tomber les murs ancestraux dans l'isolement de nos unités ! Oui nous sommes complices, aussi parce que notre pouvoir se réduit à des actions individuelles, par notre approche «différente»[2] avec les usagères et par les notes qu'on écrit dans leur dossier. Mais qui lit ces notes sinon la Cour lorsqu'il faut défendre notre travail ? Lorsqu'on écrit qu'on n'a pas observé de comportement bizarre chez Madame X même si elle se masturbe la nuit, qu'une autre voudrait bien avoir la permission de mettre sa crème vaginale toute seule et qu'elle est bien «tannée» qu'on l'infantilise, c'est du vent, de l'invisible comme si on n'avait rien écrit.

Si on ose une remarque sur les expressions vulgaires et sexistes que les employés et les infirmières utilisent à tour de bras pour parler des femmes, on a l'air soit menaçantes, soit bizarres, soit d'idéalistes qu'on écoute avec pitié. Les femmes hospitalisées ont beau nous trouver fines, gentilles et bien correctes, ça ne suffit pas. On ne nous rentrera jamais dans la tête que c'est une illusion de croire, très concrètement, que les femmes ont droit à la santé et à la maladie sans toujours être renvoyées à la configuration de leur sexe, malade en soi.

Notre recherche et nos espoirs

Sombre tableau que nous brossons mais encore plus choquant quand on sait la possibilité des alternatives ! Nous sommes toutes deux militantes au Centre de santé des femmes de Montréal où la prise en charge des femmes est à l'honneur, à travers des objectifs de «démédicalisation» et de «déprofessionnalisation».[3] Imaginez le choc quand de là, on retourne à l'asile de la tête ou du sexe.

Quand on arrive debout comme nurse, on a l'air fraîchement débarquée d'un autre monde ; celui où les femmes sont reconnues et visibles. Quand on arrive couchée comme patiente, et qu'on ne sait pas ce qu'on peut faire et/ou ne pas faire, c'est l'impuissance. Par contre, si on est au courant de nos droits et qu'on les revendique, c'est l'impression de déranger tout le monde.

Nous pensons qu'il est important de dénoncer la violence faite aux femmes par la médecine et de faire connaître à toutes les droits que nous avons comme consommatrices de soins. Nous pensons qu'il faut extirper de la médecine ce qui ne lui appartient pas. Elle ne devrait pas avoir le mandat de déterminer comment une femme doit vivre sa vie pour échapper à la maladie/péché. C'est là que se situent notre recherche, nos espoirs...

En attendant d'appliquer concrètement notre recherche et nos espoirs, on fait notre job et on grimace en cachette...[4].

COLETTE BLAIS
CAROLINE LARUE

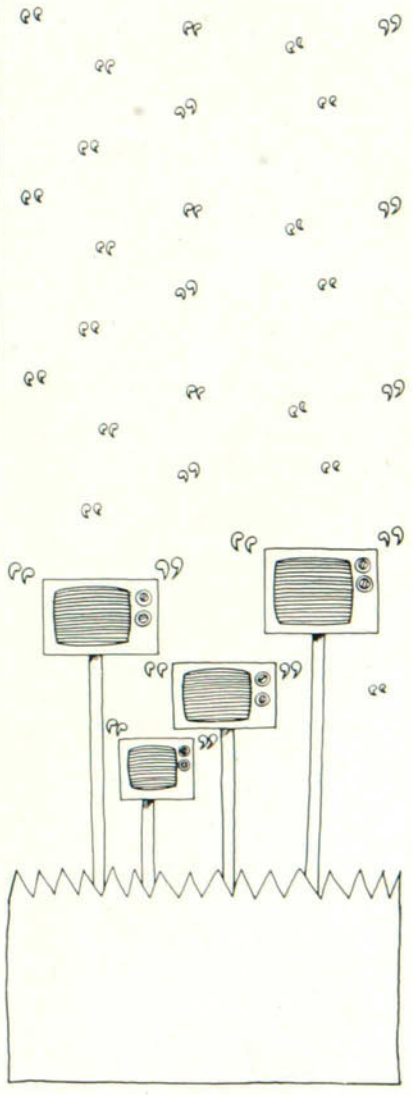
1/ *Indique les hommes de classe supérieure, mais aussi les femmes médecins qui ont intériorisé leur déterminisme social comme naturel et donc qui se méprisent elles-mêmes et par là méprisent l'ensemble des femmes.*

2/ *«Différente» mais à l'intérieur de l'homogénéité hospitalière.*

3/ *Ne pas user des termes employés dans leur sens littéraire sans la permission des auteures. Nous ne sommes pas anti-médecin ni anti-médicament quand la combinaison est utilisée avec bon sens et avec l'autorisation des usagères.*

4/ *Nous avons consciemment choisi de ne pas décrire les mécanismes internes qui régissent notre pratique de nurse. Ce sont des débats de fond complexes qui pourront prendre forme à la suite des premières ébauches sur notre rapport avec la médecine. Notre premier souci était de ne pas alourdir le texte.*

Avez-vous en main le nouveau catalogue? Format pochette, pour de nouveaux vidéos toute l'année. Il est gratuit! Téléphonez au 524-3259 ou écrivez-nous.



GROUPE INTERVENTION
VIDÉO

1308 Gilford, Montréal,
Qué. H2J 1R5

GAGNEZ UN ABONNEMENT D'UN AN AU STEAK HACHÉ

Sérieux! Une livre de steak haché par semaine pendant un an.

Pour participer, c'est facile: Écoutez la différence, CIBL-FM 104,5 et courez la chance de gagner au grand tirage du 21 octobre.

- **1 ensemble d'échecs (pièces, échiquier, chronomètre).** Gracieuseté de la ligue d'échecs de Montréal, 1500 Stanley, 845-8352
- **5 montres-radio Magnasonic.** Gracieuseté de Le Couple du son Hi-Fi, et de Joe Cash, 2575, Ontario e., 521-2625
- **40 paquets de 3 cassettes Ampex 20-20; 1 assortiment de rubans magnétiques comprenant: 2 bobines de métal, 3600' ruban 407 Ampex; 1 ensemble de nettoyage de tête; 1 album de cassettes chromes "Grand Master".** Gracieuseté de Distribution Magnétique, 4110, Ste-Catherine ouest 932-4791
- **1 ticket, aller / retour Montréal-Paris.** Gracieuseté du CACF, spécialiste des voyages pour groupes d'études, 849-7087
- **3 abonnements d'un an au steak haché.** Gracieuseté de la Salaison Viau, 4281 e. Ste-Catherine
- **Des collections de disques de The Police, Offenbach, Plume et des disques d'Orchestral Manoeuvre.** Gracieuseté des Disques A et M, CBS et Polygram
- **Des assortiments de bandes dessinées comprenant Boul et Bill, Gaston Lagaffe, Yoko Tsuno, les Schtroumf, Spirou et de Grands Livres, les Grands Voiliers et Marin d'un été.** Gracieuseté de Granger et Frères, distributeur exclusif des Ed. Dupuis et Joana !

Du 11 septembre au 21 octobre

Le tirage aura lieu à CIBL-FM, le 21 octobre pendant l'émission Boulevard Pie-IX, le magazine d'après-midi de CIBL-FM, 104,5. Règlement du concours disponible sur demande.

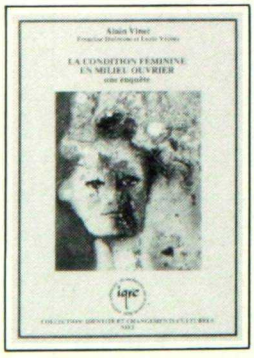
Écoutez la différence
RADIO COMMUNAUTAIRE DE L'EST
CIBL FM 104,5
526-1489

Publications
INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

Les cultures parallèles

Revue bi-annuelle
Questions de culture
sous la direction de
Fernand Dumont

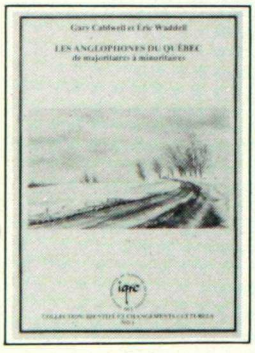
170 pages, 15,00 $



La condition féminine en milieu ouvrier: une enquête

Alain Vinet,
Francine Dufresne,
Lucie Vézina

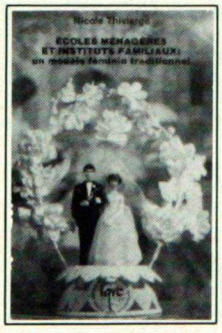
250 pages, 18,50 $



Les anglophones du Québec: de majoritaires à minoritaires

Sous la direction
de Gary Caldwell
et Éric Waddell

460 pages, 14,00 $



Écoles ménagères et instituts familiaux: un modèle féminin traditionnel

Nicole Thivierge

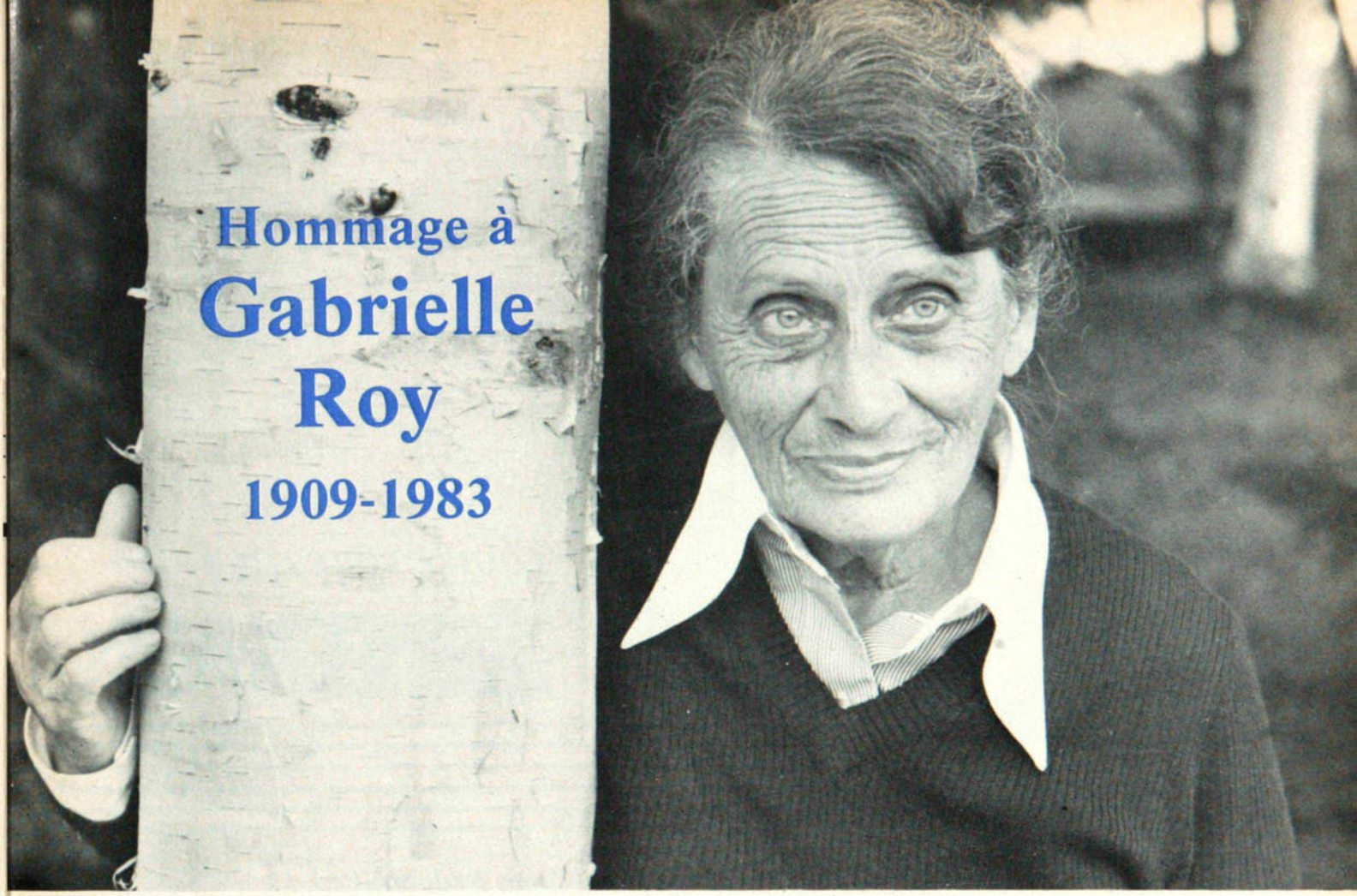
480 pages, 25,50 $

Ces documents sont disponibles dans toutes les librairies ou à

l'Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec, Québec
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

Hommage à Gabrielle Roy

1909-1983



Gabrielle Roy Photo: Alain Stanké

Qui n'a pas appris avec une certaine tristesse la mort en juillet de cette discrète vieille dame aux traits si forts? Avant d'obtenir en 1947 le prestigieux Prix Fémina pour ***Bonheur d'occasion***, Gabrielle Roy avait d'abord enseigné dans ses Prairies natales. Journaliste à Montréal dans les années 40, elle avait décrit la misère des petites gens avec, déjà, cet humanisme tendre, jamais mièvre, qui allait imprégner tous ses romans, de ***Rue Deschambault*** à ***Ces enfants de ma vie***.

Pour nous, Gabrielle Roy demeure mystérieuse. Jeanne Lapointe, elle, la connaissait bien, depuis 1947. C'est dans ***Bonheur d'occasion*** et ***La petite poule d'eau*** qu'elle a puisé les phrases de cet hommage en forme de kaléidoscope.

Avec la «bienveillance paresseuse et douce» de ces yeux à jamais refermés, tout un univers de tendresse, d'humour, de compassion chavirerait dans l'oubli – s'il n'y avait cette oeuvre, irriguant de rêve et d'imaginaire, en des «voyages infinis de l'âme», ces plats pays manitobains jusqu'aux villes, montagnes et fleuves de l'Est.

La lassitude et la fierté de ce visage porte la marque du long courage de cette marche vive – qui ne se rappelle, aux abords de la Grande-Allée à Québec, cette allure à rapides enjambées, comme une étrave fendant les espaces – hors de l'étau lointain de «sa misère, sa solitude, son enfance triste, sa jeunesse solitaire». Elle passe la porte de la maison, pour le labeur d'écrire, et avance droit devant soi, «à la pluie et à la neige, sous les étoiles et sous le soleil», «de contrariété en contrariété, de barrière en barrière», vers cette «aspiration de détente, d'élargissement, de liberté» qui la guide.

«Tout lui fut vague de froid, vague de chaleur, vagues de voix assourdies, vagues de vent, de doute, d'espoir... tout lui fut rêve et, bravement, elle entra dans le rêve pour y jouer son rôle. Et cependant, tout lui fut effort douloureux pour vivre à la hauteur de son rêve.»

Parfois surgissait d'elle, si «rebelle et volontaire», un personnage qu'elle aimait bien, plein de rires en liberté, d'humour malicieux, d'évocations parodiques, qui l'aidait à supporter cette compassion qui brûlait sa vie et qui l'envahissait de son «peuple d'ombres». Cet humour respirait d'une «incurable, une naïve confiance dans le bien».

«Il n'y avait que la solitude qu'(elle) pût mesurer. (Elle) en jugea la profondeur à la liberté des vents échevelés qui passaient sur les hauteurs repus d'espaces parfumés. (Elle) en mesura la durée à la distance qui séparait le faubourg de la montagne», qui séparait la vie de ses reflets et, peut-être, la mort, en cette soirée de juillet, d'une aube – comme l'espèrent certains de ses personnages dans une grande pudeur secrète – sur «l'énigme de Dieu».

Photo: Marie F. Sabourin

LOUISE FORESTIER :

SENTIMENT

Une entrevue de Hélène Pedneault

Le 25 juillet dernier, à la terrasse d'un petit café d'Outremont, Louise Forestier, chanteuse, comédienne et auteure, se raconte. Elle a 40 ans, elle chante depuis 18 ans. Le show qu'elle présentera au Théâtre de Quat'sous du 18 au 29 octobre prochain risque d'être l'un des plus importants de sa carrière.

LOUISE : Tu veux savoir comment ça va ? Ça va un peu brumeux parce que je prépare un show. Une journée j'ai un flash écoeurant, et le lendemain, je ne le trouve plus bon.

HÉLÈNE : Mais comment ça va dans ta vie privée, émotive ?

L. : C'est la même chose, c'est indissociable. Quand je travaille sur un show, c'est l'obsession, je ne suis que ça. Je passe des semaines sans parler ou à ne parler qu'une heure par jour à quelqu'un.

H. : Et la relation avec ton fils dans tout ça ?

L. : Je le tiens au courant, je lui dis ce qui se passe. Il aime la musique et il conteste la mienne parce qu'il veut en faire. Alors il va dire : ta musique, ce n'est pas ma musique. Mais j'ai compris qu'il avait besoin de se mettre en compétition avec moi pour faire ce qui lui appartient, et non pas pour copier sa mère parce qu'il aime sa mère. Alors j'accepte ça très bien. S'il n'était pas là, je serais sûrement moins à jour en musique... Un enfant ça donne un sentiment d'urgence. Parce qu'il grandit vite en maudit. Il a 12 ans et il est grand comme moi ; dans cinq ans, il ne sera plus là. C'est une horloge dans la face, un enfant, un gros cadran.

L'amour filial est une sorte d'amour tellement beau et désintéressé... Si on parvenait à aimer nos partenaires de cette façon, sans avoir le côté maternage qu'un enfant nous demande, ce serait magnifique... Je ne sais pas si j'ai réussi avec mon fils, je ne sais pas quelle sorte d'homme il sera avec les femmes. Mais parce que j'essaie de me réaliser et d'être le plus autonome possible, il aura, j'espère, l'image d'une femme libre.

Juste le fait d'être libre est tellement gratifiant que la perspective d'une relation amoureuse ne me jette plus à terre.

H. : L'autonomie, c'est très important pour toi ?

L. : Oui. Je gagne ma vie depuis l'âge de quinze ans. Déjà l'autonomie financière est la porte de toutes les autres. Je n'ai jamais considéré le mariage comme quelque chose de sécurisant financièrement. Mais autant j'étais autonome dans la vie pratique, autant je ne l'étais pas du tout face aux hommes. Alors là, pas du tout. C'est assez absurde, et ça a toujours été une dichotomie effrayante pour moi.

H. : Est-ce que tu vis encore maintenant cette absence d'autonomie envers tes partenaires ?

L. : Non.

H. : Ça a changé quand ?

L. : Ça fait un an à peine !... (grand rire)

H. : Comment vis-tu cette nouvelle autonomie ?

L. : Toute seule !... Ça se manifeste par le fait de choisir vraiment avec qui je veux «tripper». Je suis capable de me passer d'une relation masculine pendant de longs mois, parce que les «hit and run» – j'ai fait ça pendant un bout de

D'URGENCE

Photo Radio-Québec

temps – c'est platte. Rien n'arrive. La jouissance pour moi est liée à un concept émotif extrêmement précieux, et je ne livre aucune émotion intime à un passant. Ça peut arriver que le choix que j'ai fait me mène à un «dead-end», j'en suis très consciente. Mais juste le fait d'être libre est tellement gratifiant que la perspective d'une relation amoureuse ne me jette plus à terre.

H. : Tu en fais quoi de ta solitude ? Tu dis qu'elle est vorace...

L. : J'écris beaucoup, je me lamente toute seule, je fais les cent pas, je suis bien, je suis mal, mais je vis ça toute seule. Je n'ai plus besoin d'aide.

H. : Et quel genre de personnes as-tu gardé dans ta vie ?

L. : Je suis dans un tournant où ça change beaucoup. J'ai des nouvelles amitiés. Il y a Francine Ruel qui est vraiment très proche et qui a écrit des textes sur mon dernier album. On a une relation très simple et très très généreuse.

H. : En dehors de toute compétition ? Même si vous écrivez toutes les deux ?

L. : Complètement. Quand elle a écrit un beau texte, ça me fait chier : pas parce qu'elle a écrit un beau texte, mais parce que ça me force à en écrire un aussi. Et vice versa. Il y a une compétition, mais elle est vue, sentie, parlée, admise, voulue, utilisée. Elle n'est pas du tout destructrice. C'est une propulsion.

H. : Et comment voyais-tu les femmes auparavant ? Comme des rivales ou comme des complices ?

L. : Dans ma vie les femmes ont été assez importantes. Je n'ai pas eu de rapports de rivalité avec les femmes, je ne les ai jamais perçues comme ça. Tu sais, nous les chanteuses, on n'est pas très inquiétantes pour les autres femmes, parce qu'on a une espèce de réputation de «filles de vie», de filles pas très sérieuses, souvent pas brillantes, hystériques, folles plus qu'autre chose ; on va même jusqu'à nous dire qu'on est intellectuelles au lieu de nous dire qu'on est intelligentes, ce qui est péjoratif dans ce cas-ci.

J'ai eu des chances, mais je ne les ai pas pas toutes prises. Pourquoi ?

H. : Dans ton métier, as-tu été supportée beaucoup par des femmes ?

L. : Oui. Mouffe a été très importante. On va retravailler ensemble pour le prochain spectacle.

J'en fais la conception, mais j'ai besoin d'une consultante. Il y a Ruel qui m'encourage, Michèle Magny qui est ma vieille copine. Les femmes m'ont aidée beaucoup. Ce n'est rien de spectaculaire, elles ne m'ont pas mise sur la scène, mais elles m'ont encouragée.

H. : As-tu eu le même encouragement de la part des hommes du métier ?

L. : J'ai eu des relations exceptionnelles avec mes musiciens. Par contre, pour ce qui est des médias ou des gérants, c'est une autre histoire. Il y en a qui m'ont toujours respectée, d'autres qui n'ont jamais rien compris à ce que j'étais. Parce que je ne fais pas d'entreprise de charme, ça les déroute ou ça ne les intéresse pas, carrément.

H. : Considères-tu avoir eu de la chance ?

L. : Oui. J'ai eu des chances, mais je ne les ai pas toutes prises. Il y en a que j'ai ratées. Après l'Osstidshow par exemple. Enfin... je ne l'ai pas prise...

H. : Penses-tu que c'est juste une histoire de «chance que tu n'as pas prise» ?

L. : Comment se fait-il que, quand j'ai continué à chanter après l'Osstidshow, on disait que j'étais vulgaire parce que je chantais en joual, alors que Robert continuait son histoire sans problèmes ? Fouille-moi. J'ai chanté, moi aussi, les jambes écartées et le derrière en l'air, du rock'n'roll, j'ai crié, j'ai fait tout ça en 70. Ça passait à côté. C'était très violent, très subversif ce que je faisais. Il aurait fallu quelqu'un dans le métier qui comprenne ça, qui me laisse aller librement, et qui en même temps puisse vendre ça aux médias à ma place. Et il n'y en a pas eu. Alors je me suis retrouvée à me juger moi-même et à me dire que c'était de ma faute, que c'était trop violent.

H. : C'est ce que tu étais à ce moment-là qui n'était pas recevable par l'époque. On t'a boycottée, quoi, on t'a remise à ta place...

Photo: Marie Sabourin

L. : On m'a boycottée, mais je me suis boycottée moi-même aussi. C'était ça qui était terrible. Je n'ai pas eu la force, la conscience pour analyser tout ce qui se passait et continuer quand même. C'était trop instinctif.

H. : Il y a deux ou trois ans, dans des entrevues, tu disais que tu voulais donner du sens, que tu étais tannée de la musique qui enterre les paroles. Est-ce ça que tu mets en scène actuellement ?

L. : Oui. C'est le dernier disque, plus trois nouvelles chansons, plus des anciennes que j'ai écrites, comme **La ballade en sac d'école, La dernière enfance, Le cantic du Titanic.** C'est un show où, après dix-huit ans de métier, je peux accumuler un maudit paquet de hits, les uns derrière les autres, et je ne m'empêcherai pas de le faire. Sauf que la signification que je vais donner à ces chansons, par la conception du show, va être très différente. Je veux faire un show accessible, mais je veux être moi-même. Je n'ai plus besoin de me battre pour mon identité, c'est gagné avec le dernier disque. Les gens ne seront pas dépaysés, ils ne verront pas une étrangère qui se déguise pour avoir l'air «showbizz». Ça va être vraiment de la chanson à l'état pur. Je m'en vais vers le niveau d'interprétation le plus précis possible.

H. : Un de tes disques s'appellait «Ben sûr que chu folle». Forestier est-elle encore folle ou tout au moins désinvolte ?

L. : Elle est moins «Olé Olé» ! Je ne suis pas prête à retrouver cette désinvolture que j'avais parce qu'elle était beaucoup un moyen de m'esquiver. C'était une façon de rompre le charme, de désamorcer. Je ne veux plus désamorcer les bombes, je veux qu'elles sautent.

H. : Tu désamorçais au cas où le charme aurait agi ?

L. : Voilà. Je n'avais pas le droit. Alors là je ne désamorce plus. Je suis dans tel «mood» et that's it. Ça va passer parce que je suis en harmonie. Mais je ne ferai pas de compromis parce qu'il faut être drôle et fantaisiste par les temps qui courent, parce que, soi-disant, le monde a besoin de rire. Toutes les niaiseries qu'on peut dire là-dessus...

H. : Sur ton dernier disque, la chanson **Alerte** manifeste une sorte d'inquiétude par rapport au monde actuel...

L. : Je suis hantée par la violence. Les films porno à la TV... Quand mon fils de douze ans arrive et me dit qu'il a vu un film porno, ça m'écoeure. C'est un drame épouvantable. Ces femmes et ces hommes, adolescents maintenant, quelle attitude vont-ils avoir plus tard ? Ces violences sont très insidieuses. Mon fils ne revient pas chez nous avec un oeil au beurre noir ou les dents cassées. Non. Pas du tout. Mais qu'est-ce qu'il a dans sa tête quand il se couche le soir ? Je ne le sais pas. C'est la manipulation de la non-tendresse et du vite – j'en-ai-envie-je-le-prends. C'est une peur des émotions. Et ce ne sont pas seulement les petits gars qui pensent comme ça, les petites filles de douze ans sont au même point. Let's have fun, et après on jette la marchandise.

Je ne veux plus désamorcer les bombes, je veux qu'elles sautent.

Les femmes ont beaucoup de misère à être en colère. En colère, elles préfèrent se détruire elles-mêmes. C'est ce que j'ai fait.

H. : Dans ton dernier disque, il y avait une forme d'acceptation de ta propre violence qui n'était pas aussi nette dans tes disques précédents...

L. : J'appelais ça de la violence moi aussi, jusqu'au jour où je me suis aperçue que c'était de la colère, et que j'avais le droit de l'exprimer au même titre que la tendresse. La colère c'est sain, c'est un sentiment juste. Les femmes ont beaucoup de misère à être en colère. Souvent elles sont en colère et elles préfèrent se détruire elles-mêmes. C'est ce que j'ai fait. Mais la colère fait écrire beaucoup. La peur aussi. On peut se servir de tout. Le jour où on comprend ça, que tout peut devenir un instrument de travail, c'est merveilleux.

H. : Une fois tu m'avais dit : quand je serai grande, je serai une grande écrivaine...

L. : C'est mon rêve. Il faut s'accrocher un rêve, sur le mur quelque part. Moi c'est celui-là. Et plus je vieillis, plus il se précise. Je m'en vais dans cette direction. Ça doit être ça qui s'en vient... le roman. Que c'est merveilleux un livre...

Une entrevue de
HÉLÈNE PEDNEAULT

Chasse à la sorcière ou sermon ?

Plus d'un an après l'impact phénoménal qu'il provoquait en mars 1982 au Musée d'art contemporain, à Montréal, *The Dinner Party* de l'artiste américaine Judy Chicago fait encore couler beaucoup d'encre. La journaliste France Labbé répond ici à Pierre Vadeboncoeur et à son essai *Le Panthéon de porcelaine.*

Pierre Vadeboncoeur n'a pas aimé **The Dinner Party.** Il n'y a pas vu, non plus, une oeuvre d'art. C'est son droit. Mais que, dans **Le Panthéon de porcelaine,** deuxième de ses **Trois essais sur l'insignifiance,**[1] l'auteur se serve de l'oeuvre pour sa déconcertante démonstration de l'inculture des États-Unis en regard de l'Europe, qu'il la tourne en dérision et fasse à l'artiste un véritable procès d'intention, qu'il profite de l'occasion pour informer les lectrices-eurs de ce que devraient être la femme, la vraie, et le féminisme, le vrai, voilà une entreprise qui confine à l'humour noir. Mais Pierre Vadeboncoeur est sérieux comme un... Père de l'Église !

Voici donc «la» femme, ce magma mystico-idéologique qui permet de référer à toutes sans en évoquer aucune et, du même coup, de les voir s'évanouir dans une vue de l'esprit ! L'auteur «la» place... «*sur le même pied que Dieu, que l'homme ou que l'éternité*». De là à n'attendre d'elle rien moins qu'«*un renouvellement du sens de l'altitude et de l'absolu*» il n'y avait qu'un pas vite franchi. Il ne restait plus qu'à «la» propulser, dans son sermon sur le féminisme, à des hauteurs tout aussi vertigineuses : «*La femme se révèlera seulement dans son image ultime, parce que telle est la loi générale.*»

Pour promouvoir sa perspective de transcendance, Pierre Vadeboncoeur a choisi des alliées de taille qu'il nomme «porteuses de parole et d'âme» : entre autres, Simone Weil, philosophe française d'origine israélite, et Thérèse d'Avila.

Or, qu'est-il arrivé à ces deux femmes ? La première, en dépit de son refus du baptême et à défaut d'autre voie d'accès au sacré religieux, ayant rejeté le judaïsme, a fixé sa passion sur le Christ avec qui elle a eu des «rencontres» pour finalement se laisser mourir de faim à l'âge de 34 ans. (Elle avait pourtant échappé à l'holocauste nazi en passant aux États-Unis.) Quant à Thérèse d'Avila, elle est morte d'épuisement et de privations, sans parler des auto-mortifications, après avoir expérimenté de nombreuses «unions mystiques» avec ce même Dieu. Et que dire d'une Jeanne d'Arc brûlée vive sur la condamnation même de l'évêque de Beauvais pour... avoir porté des vêtements masculins, faute de preuves de sorcellerie ! Ce n'est certainement pas la passion de ces femmes que je mets en cause ici, mais leur assujettissement à une relation mystique de Maître à Servante qui ne pouvait les mener qu'à leur propre destruction.

Toujours dans la même optique, Pierre Vadeboncoeur exige des femmes «*une pensée spéculative, un art, une pensée contemplative et une recherche qui transcendent les sexes et toutes les conditions*». On a compris combien le sexe féminin est encombrant et peu propice à l'élévation s'il n'est totalement annihilé ! De plus, les femmes devront faire un effort supplémentaire pour s'abstraire de leur condition qui en fait les plus pauvres parmi les pauvres et les plus asservies parmi les dominés dans l'ensemble des populations. Par ailleurs, elles devront se faire à l'idée que les poètes de toutes les littératures qui ont chanté l'amour, pour ne citer que cet exemple, l'ont fait en... transcendant leur sexe !

Un art froid ou soviétique

Ayant défini son camp spirituel, Pierre Vadeboncoeur ne se gêne pas pour affirmer que «*la cause de la femme n'a rien de religieux et, s'étant popularisée dans le siècle le plus profane de l'histoire depuis la civilisation romaine, elle a hérité de lui son esprit anti-spirituel et l'a peut-être encore accentué pour son compte*». Discours évocateur s'il en est ! Nous voici donc en plein procès d'intention et, s'attaquant plus particulièrement à celles de Judy Chicago, l'auteur entreprend sa chasse à la sorcière. Ainsi, Judy Chicago «*ne s'en tient pas au commerce, ni à la simple verroterie qui excite les enfants...*», «*elle dérobe des rites et comme un cérémonial qu'elle détourne au profit de quelque chose de rien moins que pieux*».

Ailleurs, l'auteur affirme : «... *à ne plus voir dans la femme que quelqu'un en rapport avec sa situation, on ne fait pas d'art avec cela ou alors on fait un art froid ou soviétique*». Peut-il nous dire alors ce que sont la **Mère baignant son enfant** d'une Mary Cassatt, les **Baigneuses** d'un Renoir, la **Mère et enfant** (allaitant) de Paula Modershon-Becker, les **Danseuses** d'un Degas, ce que sont les madones romanes, gothiques et toutes les autres, sinon des femmes en relation avec leur situation ?

Voilà donc les absurdités où mène l'acrimonie de Pierre Vadeboncoeur à l'égard du féminisme en général et de Judy Chicago en particulier ! Et pour ce qui est du «politique» en art, toute oeuvre procède d'un choix de mettre en valeur quelque chose, et de ce fait a des implications politiques : tout l'art religieux, qui témoigne d'une croyance, autant que **Guernica** de Picasso ou **L'Archipel du Goulag** de Soljenitzine en sont des exemples évidents. Mais pour Vadeboncoeur, le cas du **Dinner Party** est différent : l'artiste est une féministe américaine et son oeuvre n'est pas de

l'art mais une entreprise impie de propagande, un «*désert de l'âme*».

Pierre Vadeboncoeur reproche aussi à l'artiste «*un langage dont le sens paraissait emprunté au culte*» et «*d'aller chercher son décor dans les sanctuaires antiques ou supposés tels*». Or, c'est précisément par des symboles reliés au mythe de l'histoire des femmes que **The Dinner Party** réfère au sacré.

Ce mythe, c'est celui de la Grande Déesse qui remonte au commencement de l'histoire humaine et qui a donné naissance aux premiers autels et sanctuaires et, plus tard, à des temples érigés pour lui rendre un culte. Ce culte a subsisté pendant des millénaires pour ne disparaître complètement qu'en l'an 500 de notre ère quand les empereurs chrétiens de Rome et de Byzance fermèrent les derniers temples de la Déesse. Voilà donc quelques faits qui prouvent que Judy Chicago témoigne de quelque chose qui a réellement existé et non de rien.

Le symbole qui orne les assiettes du **Dinner Party** n'est pas un «*vagin stylisé*» mais un «papillon-vagin» (c'est le papillon qui est stylisé) relié à une série de peintures de madame Chicago, «**Déesse-papillon,**» dans lesquelles la sexualité est associée à la transformation spirituelle.

En s'inspirant de la Cène, repas sacré réservé aux seuls hommes, Judy Chicago a disposé ses trois tables de 13 couverts chacune, y conviant les femmes jusque-là confinées à leurs «dinner parties». Et puisque Vadeboncoeur lui reproche «*le recours à des vêtements quasi sacerdotaux*», référant sans doute aux magnifiques napperons, chacun conçu différemment et exécuté à la main, il me semble à propos de rappeler que ce sont des femmes qui, jusqu'ici, ont confectionné les nappes des autels et les somptueux vêtements des prêtres, sans qu'on ait jamais pensé d'honorer ces travaux à l'égard de leur fonction et encore moins les artisanes.

L'image saugrenue d'un bar

Pierre Vadeboncoeur trouve «*trop nobles*» les éléments qui figurent dans **The Dinner Party,** le discours de Judy Chicago étant selon lui celui «*d'une publicité pour une cause*» et l'oeuvre lui suggérant spirituellement «*l'image saugrenue d'un bar!*» Pourtant, il ne peut pas ne pas y reconnaître «*quelque chose de paradoxalement hiératique*». Il y a paradoxe, en effet : à une Grande Déesse et à ses attributs sacrés en qui les femmes pouvaient reconnaître des signes prestigieux et dynamiques de leur participation à la communauté humaine, deux millénaires de christianisme ont substitué une Sainte, Vierge et Mère, de surcroît Servante de son Fils.

Aussi bien, **The Dinner Party,** par sa symbolique et l'efficacité de son art, constitue une oeuvre chargée de signification qui révèle une identification directe des femmes au sacré. Elle ne propose ni un culte ni une religion, mais témoigne d'une prise de conscience de l'artiste Judy Chicago. Que Pierre Vadeboncoeur n'y ait trouvé «*l'indicible*» ou «*l'ineffable*» qu'il y cherchait ou n'y ait reconnu le «*reposoir*» qu'évoque en lui la **Vierge au Buisson de Roses** de Schongauer, entre autres oeuvres qu'il affectionne, ne fait que démontrer le non-lieu de tels rapprochements et rendre plus évident le sens réel de sa remarque : «*On ignore trop ce que la femme veut dire au monde à part cela qu'elle veut y prendre*». Encore lui aurait-il fallu, en cette occasion particulière, aborder avec moins de rancoeur l'oeuvre à laquelle ont participé près de quatre cent femmes et quelques hommes de bonne volonté et être plus sensible justement au renouveau qu'elle apporte au monde.

FRANCE LABBÉ

1/ *Vadeboncoeur,* **Trois essais sur l'insignifiance,** *Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1983.*

Unterberg
Labelle
Genneau
Dessureault
et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

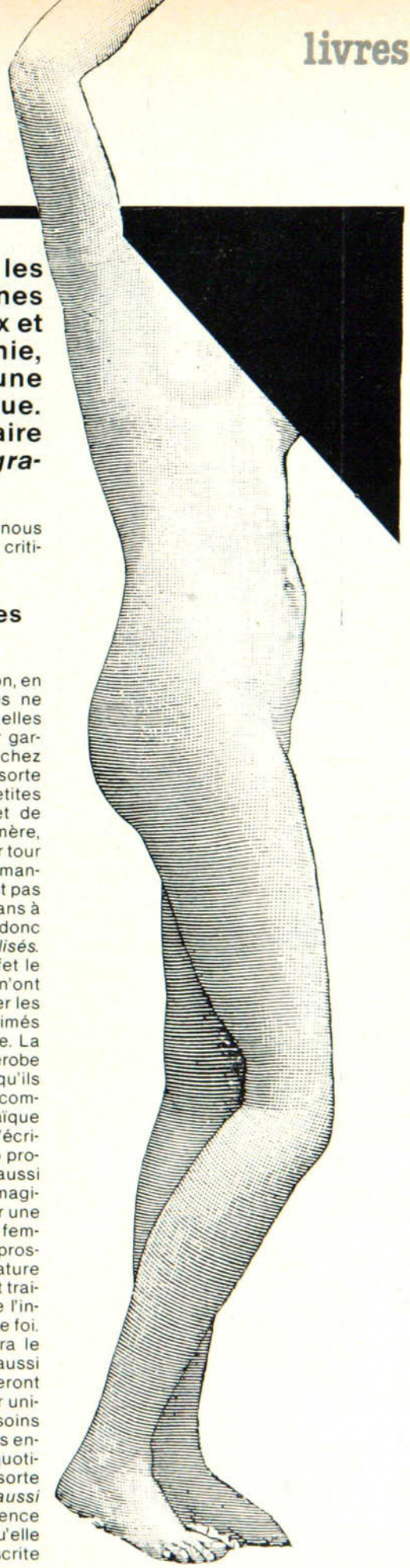
Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Genneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATES

PORNOGRAPHIE

La mère assassinée

Alors qu'on lit de plus en plus souvent dans les journaux ou, récemment, dans des magazines comme *L'Actualité* ou *Au masculin,* de fougueux et bien virils plaidoyers en faveur de la pornographie, il est important de poursuivre l'articulation d'une réflexion critique sur la littérature pornographique. C'est pourquoi nous publions ici le commentaire de Camille Raymond sur *Mosaïque de la pornographie,* de Nancy Huston.



Je n'ai pas aimé la critique que vous avez faite du livre de Nancy Huston, **Mosaïque de la pornographie,**[1] dans le numéro de mars 83 ; à mon avis vous escamotez trop facilement les propos de ce livre pour lui rendre justice. Cela est d'autant plus décevant que la façon dont Nancy Huston choisit de parler de la pornographie nous conduit à nous poser d'autres questions, jetant un peu plus de lumière sur ce problème. En effet, l'originalité du livre et ce qui rend la lecture passionnante tient beaucoup au fait que c'est justement, comme le titre l'indique, une mosaïque, une mise en pièces qui nous est présentée et non pas un puzzle qui nous serait reconstitué à la fin comme une recette, une façon juste de voir les choses.

C'est que la réalité des femmes ne peut être contenue par aucune position politique, pas même celle du féminisme. Nous le comprenons quand Huston introduit le récit pornographique de Marie-Thérèse, une prostituée. Et c'est avant tout par respect pour l'écriture et pour les lectrices-eurs que Huston construit pièce par pièce cette mosaïque. En fait, elle a voulu que son texte «assume son équivocité (au sens étymologique du mot, aequus vox, voix égales), qu'il reflète les nombreuses scissions qui sont en même temps son propos : entre littérature et réel, entre fantasme et théorie, entre femme et intellectuel». Et si c'est une mosaïque, c'est pour «que les lecteurs puissent opérer par eux-mêmes des rapprochements et des reconnaissances, reconstituer leurs propres images à partir des fragments juxtaposés, et s'engager peut-être dans une nouvelle réflexion». (p. 31)

De cette façon particulière de présenter la question de la pornographie elle en arrive à celle qu'elle posait au départ de sa réflexion, c'est-à-dire : pourquoi les femmes sont-elles «plus moralistes que les hommes» face à ce phénomène de la pornographie ? Cette question la ramène à cette «équation freudienne» de «la putain c'est la maman» ; vous l'exprimez ainsi dans votre critique mais sans jamais rendre compte de ce qui est dit, comme si le qualificatif de «freudienne» suffisait seul à nous faire comprendre le sens de votre critique.

Les femmes gardiennes de la Vertu

Mais Huston répond à sa question, en disant d'abord que : «les femmes ne sont pas naturellement bonnes. Si elles semblent prédisposées à devenir gardiennes de la Vertu, c'est que, chez elles, la moralité est en quelque sorte une nécessité vitale. Car, de petites filles en position de demande et de violence totales à l'égard de leur mère, elles peuvent se transformer à leur tour en mères, i.e. en objets de cette demande et de cette violence (ce qui n'est pas le cas pour les hommes). Leurs élans à l'égard de l'objet premier sont donc obligatoirement relativisés, *moralisés.* Les hommes n'opèrent pas en effet le même retournement ; adultes, ils n'ont aucune raison impérative de freiner les élans qui ont été détournés ou sublimés pendant l'enfance et l'adolescence. La prostituée qui leur donne ou leur dérobe exactement ce qu'ils veulent, qu'ils humilient ou qui les humilie sur commande, remplace cette mère archaïque qui échappait à leur contrôle. Et l'écriture ou la lecture d'un texte porno produit le même effet, par sa forme aussi bien que par son contenu. Ainsi, imaginer que – simplement pour rectifier une assymétrie embarrassante – des femmes se mettent à fréquenter des prostitués et à consommer une littérature dans laquelle les hommes seraient traités en objets, relève aussi bien de l'inconscience, ou bien de la mauvaise foi. Aussi longtemps que la mère sera le parent unique des nourrissons, aussi longtemps que les femmes trouveront leur principale raison d'être et leur unique domaine de pouvoir dans les soins maternels, aussi longtemps que les enfants seront privés de contacts quotidiens avec le corps du père, de sorte que celui-ci ne puisse devenir *aussi* l'objet de la demande et de la violence aveugles, la porno demeurera ce qu'elle est : misogyne, et là où elle est : inscrite

dans un cercle vicieux entre la théorie et la pratique.» (p. 217)

La putain c'est la maman

«Ainsi ce corps interdit de la mère, devant lequel enfants ils devaient se soumettre, devient le lieu de leurs fantasmes, qu'ils les vivent ou non, une fois devenus adultes. C'est donc le fantasme de la mère lubrique qu'il s'agit de posséder, de punir et d'anéantir. Et dans la porno, tout se passe comme si l'inspiration prenait sa source dans ce même fantasme de la mère lubrique, la mère punie, la mère assassinée». (p. 191)

«Qu'ils exigent de la battre ou d'être battus par elle, ils peuvent maîtriser une situation dans laquelle, enfants, ils étaient impuissants». (p. 25) Mais alors quel rapport existe-t-il entre ces mises en scène puériles et la porno? La réponse est simple : le texte porno est un texte maternel. «L'écrivain, dit Barthes dans le **Plaisir du texte,** est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère». (p. 26) «Mais dans la porno, il ne s'agit plus de «jouer avec» mais de rejoindre, rouvrir, renier et éventuellement anéantir ce même corps. C'est pourquoi les défenseurs de la littérature érotique défendent en quelque sorte leur droit de régler leur compte avec leur mère. Ils peuvent prendre en écrivant ou en lisant ce genre de texte, la même revanche sur le corps maternel qu'en allant voir une prostituée et qui plus est, avec meilleure conscience». (p. 26)

Certes, Huston reprend ici des propos tenus ailleurs, entre autres par les psychanalystes, mais pour ainsi décoder une certaine mythologie mâle et pour mieux montrer sur quoi elle repose. C'est-à-dire la jalousie des hommes face à la maternité.

Les hommes «jaloux» de la maternité

Alors les hommes seraient jaloux de la maternité, «ce privilège inégalable du féminin dans la nature», «et le but inavoué du séducteur et de sa politique serait de conjurer la jouissance féminine de la fécondité, ce qui effacerait ce privilège». (p. 191)

Et, pour revenir à la pornographie, «tout se passe comme si c'étaient les *textes eux-mêmes* qui étaient maternels ; comme si le «voile» que ces auteurs s'efforçaient d'arracher n'était autre que celui qui recèle les secrets de la femme-mère.» «Sont-ce de simples métaphores ? ou bien tout texte porno ne serait-il pas, en fin de compte, une tentative d'enfin *connaître* la mère, dans tous les sens du terme ? ... Tout homme n'a eu qu'une mère. Et du moment où la profanation de *ce corps-là* lui est impossible, *n'importe quel corps* de femme fera aussi bien (ou aussi mal) l'affaire. Une succession de prostituées ou bien une succession d'héroïnes pornographiques pourra être utilisée pour remplacer l'irremplaçable, pour réaliser l'irréalisable : le retour aux entrailles à travers la *connaissance*». (p. 192)

Et Huston revient à l'essentiel de son propos qui est que les femmes se doivent d'élaborer une nouvelle morale puisque la loi actuelle (celle du père) ne peut avoir pour elles de signification. Et enfin, la grande valeur de cette étude c'est à mon avis de laisser parler Marie-Thérèse et les autres même si cela n'est pas toujours commode pour la féministe, d'éviter autant que cela est possible la censure insidieuse et cependant de se poser en moraliste explorant une nouvelle morale à la conception de laquelle les femmes participeraient et qui serait propre à faire «tomber en poussière les clichés de la pornographie écrasés sous leur propre poids de grotesque». (p. 219)

CAMILLE RAYMOND

1/ *Nancy Huston,* **Mosaïque de la pornographie, Marie-Thérèse et les autres.** *Éditions Denoël/Gonthier, Paris 1982.*

L'INTÉGRALE, ÉDITRICE

L'intégrale, éditrice

34, avenue Robert,
Outremont, Québec H3S 2P2

BON DE COMMANDE

Nom .....

Adresse .....

.....

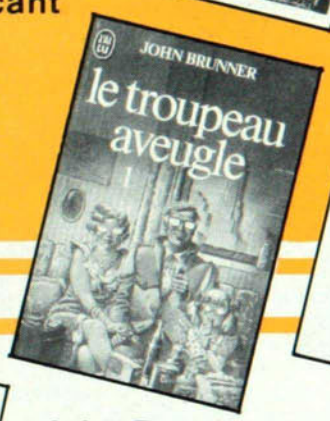
Ci-joint un chèque au montant de .....

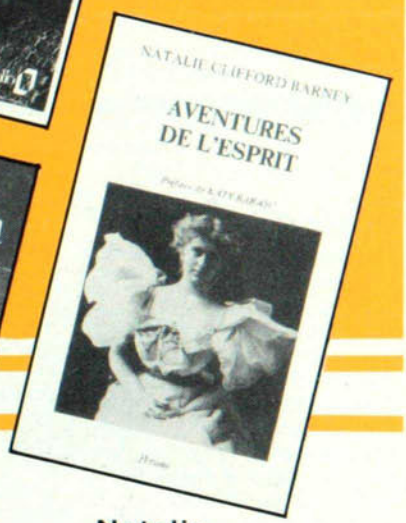
pour ☐ Notes pour une ontologie 5.00$
☐ Les agénésies 5.00$

EN VRAC

De Asimov à Highsmith

Hélène Pedneault a beaucoup lu cet été... même plus loin que le H de Highsmith. Elle n'a pas pu résister au plaisir de vous suggérer ses livres préférés. La plupart sont en livre de poche, ce qui, en temps de crise, est appréciable. Alors, en commençant par A, bien sûr...





Isaac Asimov : *Fondation foudroyée.*

(science-fiction)

Asimov aurait-il enfin compris qu'il y a des femmes sur la planète et dans la galaxie entière ? Dans le 4e tome de ce qui est maintenant la «quadralogie» des *Fondations, Fondation foudroyée,* deux des personnages décisifs pour l'avenir de la paix inter-galactique sont des femmes. Il se rattrape. Mais on a quand même un doute sur l'une d'entre elles : est-ce un robot ou non ? Il nous laisse là-dessus. Un livre passionnant écrit par le Jules Verne du 20e siècle. Ce qu'il imagine arrivera, en grande partie. Il est rendu bien plus loin que les microprocesseurs... Chez Denoël/ Gonthier, Coll. Présence du futur.

Boileau-Narcejac : *Carte Vermeil.*

(policier)

Un roman policier qui se passe dans un foyer (plutôt chic) de vieillards. Sorti il y a quelques années, il vient de paraître en poche chez Folio, no 1212. Une écriture particulièrement intéressante pour des auteurs de romans policiers (ils sont deux à pondre ces intrigues géniales). Chez Folio.

Boileau-Narcejac : *Box-office.*

(policier)

Dans le monde du cinéma cette fois, la décadence d'un acteur vieillissant qui veut jouer presqu'à tout prix. Une description pas très ragoûtante de la jungle cinématographique. C'est publié chez Denoël en 81.

John Brunner : *Le troupeau aveugle (2 tomes)*

(science-fiction)

Un vieux livre de science-fiction paru en 1971. Encore, sinon plus, d'actualité. Si vous voulez savoir ce qui arrira au monde si on continue à ne pas se préoccuper de l'équilibre écologique de la planète. Un livre déprimant mais superbe. Il en faut. Il est maintenant publié en poche, dans la collection J'ai Lu, no. 1233-1234, en 2 tomes.

Leonora Carrington : *Le cornet acoustique*

(roman fantastique)

Un roman extraordinaire, qui se passe lui aussi dans le monde de «l'âge d'or». Une allégorie qui commence de façon plausible pour se diriger subtilement vers un monde de magie et d'occultisme. Par une peintre surréaliste à propos de laquelle Gloria Orenstein, la féministe américaine, a beaucoup écrit. J'ai tellement aimé cette folie que je lirai certainement ses autres titres bientôt. Une découverte. C'est publié chez Flammarion, dans la collection Poche, no 397. Seulement 6,50$.

Natalie Clifford-Barney : *Aventures de l'esprit.*

(mémoires)

Une série de portraits d'artistes célèbres par la non moins célèbre «Amazone» - scandaleuse, parfois mauvaise langue, mais incroyablement vivante -à travers sa correspondance. Elle nous présente, entre autres, Marcel Proust (un bijou), Rilke, d'Annunzio, Max Jacob, Paul Valéry, Colette, Djuna Barnes, Gertrude Stein, Renée Vivien, Romaine Brooks, etc.

Un ton littéraire très 19e siècle, largement dépassé et parfois achalant, mais au milieu de toutes ces formules de politesse, des morceaux d'écriture comme on en voit peu. Un livre qui se passe au temps où les gens s'écrivaient des textes littéraires pour s'inviter à dîner. La nostalgie de ce qu'on n'a pas connu peut nous gagner à la lecture de ce livre. Inconvénient, c'est un livre cher, édité chez Personna dans la collection Mémoire. Il coûte 19,25$, et je gage qu'on ne le trouve pas partout. Je l'ai acheté chez Gutenberg (rue Saint-Denis, à Montréal, près du métro Sherbrooke). Signalons au passage la préface de Katy Barasc.

Robin Cook : *Vertiges*

(roman policier «médical»)

Pour celles et ceux qui pensent que la médecine nous manipule et qu'il se fait des expériences cachées sur des êtres humains non consentants, c'est un livre qui vous donnera beaucoup de plaisir et de frissons. C'est particulièrement horrifiant, il y a des scènes insoutenables. C'est écrit par un homme qui connaît très bien le milieu médical puisque, à ses «temps perdus», il est d'abord chirurgien. Par le même auteur de *Coma, (Morts suspectes)* mis en film il y a 2, 3 ans. C'est en Livre de poche, no 7468.

Robin Cook : *Fièvres*

(roman policier «médical»)

Dans le monde de la recherche médicale cette fois, une description pas très rassurante des intérêts en jeu dans la recherche sur le cancer : personnels, financiers et politiques. Roman à caractère écologique aussi, puisqu'il s'agit de cas de cancer du sang chez des enfants, causés par une usine qui déverse ses déchets toxiques dans une rivière.

C'est une histoire qui a un inquiétant parfum de «déjà entendu récemment», avec toutes ces histoires de pluies acides et autres horreurs qui nous tombent dessus, qu'on boit ou qu'on absorbe sans le savoir.

Le père d'une des victimes est comme par hasard cancérologue, un genre de «superhéros» qui déclenche la bagarre avec l'usine, la municipalité, le Ministère de l'Environnement américain, la clinique où il fait sa recherche, sa femme, contre le monde entier quoi. Un peu difficile à avaler mais quand même intéressant à plus d'un point de vue. C'est publié en traduction chez Québec/Amérique, au coût un peu élevé de 12,95$.

Marguerite Duras : *La maladie de la mort*

(il n'y a pas de catégories pour Mme Duras)

Je suis un peu mal à l'aise pour parler du dernier livre de Duras à travers tous ces titres en vrac. C'est une splendeur. On met à peu près 15 minutes à le lire. Donc, on peut le lire quatre fois dans une heure, huit fois dans deux heures, 96 fois dans une journée, 35 040 fois dans une année (sans dormir). Ces 54 petites pages très aérées sont d'une densité telle qu'elles ne seront certainement pas épuisées après toutes les lectures que vous en ferez.

Impossible de ne lire ce livre qu'une fois. Laissez-le pas trop loin, achetez-en plusieurs exemplaires pour les éparpiller dans tous les endroits stratégiques de votre appartement, en cas d'urgence. Et je n'ai rien dit du livre de Duras. Ce que j'en pense, ce qu'il me fait, n'appartient qu'à moi. Je le garde très jalousement. Aux Editions de Minuit.

Marie-Louise Fischer : *En notre âme et conscience*

(policier)

Je n'avais jamais lu cette auteure. Dorénavant je chercherai avidement tous ses autres titres. Une atmosphère spéciale, captivante, mais je ne saurais pas vous dire à quoi c'est dû exactement. Ce n'est vraiment pas récent, 1967, et c'est publié chez Presses Pocket no 714.

Romain Gary : «*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*».

(roman)

Un livre sur la sexualité masculine écrit par un auteur qui ridiculise les «performances» et les lieux communs érigés en système. Un sujet délicat traité avec un humour caustique, à travers le personnage d'un homme de 60 ans qui tombe passionnément amoureux d'une jeune femme de 25 ans et qui a peur de ne pas être «à la hauteur». Le personnage de Laura, Brésilienne installée à Paris, est particulièrement extravagant. Folio no 1048.

Je suis dans une rage de Gary/Ajar de ce temps-là. C'est l'auteur que je connais qui sait le mieux parler d'amour et d'humour. Je recommande tous ses livres. Depuis l'histoire d'Ajar, on trouve facilement tous les livres de Gary, principalement chez Folio.

J'ai lu *Clair de femme, Les Cerfs-volants,* et je suis en train de lire *Les racines du ciel,* pour lequel il s'est mérité son premier Concourt en 56. Un roman écologique sur la défense des éléphants (et ce n'est pas un jeu de mots) en Afrique dans les années 50. Des personnages remarquables.

Vous pouvez aussi le lire sous le nom d'Ajar. J'aime les quatre titres qu'il a signés sous ce pseudonyme, mais j'ai un petit faible pour *Pseudo.* Et pour mieux comprendre le canular Ajar/Gary qui a éclaté comme une bombe dans le milieu littéraire en 81, il y a des livres : *Vie et mort d'Émile Ajar* de Romain Gary publié chez Gallimard en 81, un an après le suicide de Gary, et *L'homme que l'on croyait* de Paul Pavlowitch, publié la même année chez Fayard par le neveu de Gary à qui il avait demandé de personnifier publiquement Ajar.

Romain Gary : *Lady L.*

(roman)

Un portrait d'une extraordinaire vieille dame qui profite de son 80e anniversaire pour sortir ses «squelettes du placard», en même temps qu'une histoire des mouvements terroristes de gauche du début du siècle. Énormément d'humour. Chez Folio.

Patricia Highsmith : *Sur les pas de Ripley*

(policier)

Elle nous revient avec ce quatrième titre mettant en scène l'inquiétant Tom Ripley, personnage dont on ne sait si c'est un nouveau Robin des Bois qui ne vole qu'aux riches, un dilettante qui tue pour se désennuyer ou un être amoral sur lequel on ne peut appliquer aucune des lois de la psychologie. Il nous apparaît quand même plus humain dans cette histoire de fuite et d'enlèvement d'un fils de bonne famille riche. En Livre de poche.

Patricia Highsmith : *Ces gens qui frappent à la porte*

(horreur psychologique)

C'est un livre passionnant : il met en lumière les pratiques insidieuses d'une secte religieuse radicale (il en pullule actuellement) qui fait pression sur un adolescent et une adolescente pris avec une grossesse accidentelle, dans une petite ville, et qui veut les empêcher de choisir l'avortement. La montée dramatique est un chef-d'oeuvre du genre, et les rebondissements, inattendus. C'est tellement quotidien, subtil et plausible qu'on croirait lire un fait divers. À faire peur. En Livre de poche.

HÉLÈNE PEDNEAULT

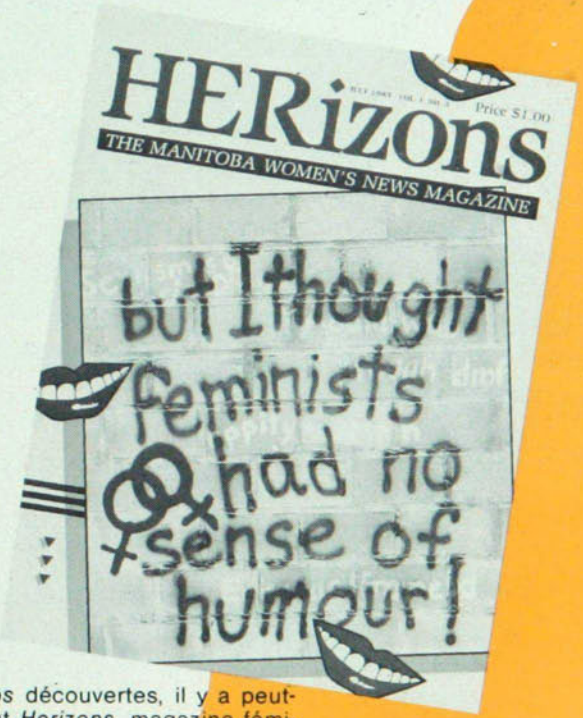
Des femmes et des mots à Vancouver

Pour Eve Zaremba de *Broadside*, journal féministe de Toronto, tous les qualificatifs étaient appropriés pour décrire la conférence tenue à Vancouver, la première fin de semaine de juillet : «... très courue (plus de 750 femmes), réussie, bien organisée, la première du genre... *Women and Words/Les femmes et les mots* a voulu faire le pont entre les conférences académiques où on «étudie» les femmes, et la culture, et les festivals où on montre les créations de femmes». Ainsi, on visait un plus grand échange entre toutes les femmes du pays qui s'occupent, d'une façon ou d'une autre, de «notre» culture en l'écrivant, l'éditant, la publiant, l'imprimant, ou la pensant.

Et Eve Zaremba conclut que, pour elle, les artistes québécoises, venues en assez grand nombre, ont été l'aspect le plus remarquable de la conférence. D'après elle, «rien ni personne au Canada ne se mesure à la quantité et à la qualité de l'écriture, de l'édition et de la performance des féministes québécoises». On peut donc dire que ça valait le déplacement !

Pour nous aussi, en tant que Québécoises, l'intérêt était d'aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la clôture. Mais si nous revenons de Vancouver un peu moins emballées qu'Eve Zaremba, c'est que la production des féministes canadiennes est beaucoup moins un point de référence culturel pour nous, voire un modèle, que le Québec peut l'être pour le Canada, et puis, nous, nous n'avons pas trouvé la participation québécoise toujours «excellente». Enfin, une conférence, malgré toutes ses bonnes intentions et son succès, demeure une conférence avec ce que cela a de contraignant, particulièrement en plein été (dommage que les ateliers n'aient pas eu lieu à Stanley Park) et d'incertain par rapport aux suites politiques ou autres.

Il faut citer quand même le nombre (45 en tout) et la diversité des ateliers dont les plus intéressants furent sans doute «Critiquer la critique ; l'écriture des femmes et la tradition littéraire», «Écriture lesbienne», «Ethnie, race, et l'écriture des femmes» et «Stratégies pour un changement».



Parmi *nos* découvertes, il y a peut-être surtout *Herizons*, magazine féministe de Winnipeg qui, à plusieurs égards, est le vis-à-vis de *La Vie en Rose*, par son orientation, son allure et son contenu. L'ambition aussi : *Herizons* se paie des annonces non seulement à la télévision mais sur les autobus de la ville ! (Nous sommes vertes d'envie.) Et puis, il y avait à Vancouver des femmes comme Jane Rule, écrivaine lesbienne féministe, autant écrivaine que lesbienne ou féministe ; Bonnie Kreps, ancienne journaliste à la télévision, auteure de *Women's Lip* et réalisatrice de films documentaires ; et non la moindre, Margaret Atwood, auteure de nombreux romans, livres de poésie, essais, critiques, sûrement l'auteure féministe qui a le plus de succès présentement au Canada. Margaret Atwood qui par sa lecture d'extraits de *Murder in the Dark* – nous en reprenons un en traduction dans ce numéro de LVR (p. 44-45) – valait le déplacement à elle seule.

FRANCINE PELLETIER

Margaret Atwood

Photo Marie-Josée Lafortune

Les midinettes en ont ras le bol
de leurs boss ... et de leur syndicat.

En novembre dans nos pages, elles et d'autres travailleuses questionnent

le syndicalisme au Québec

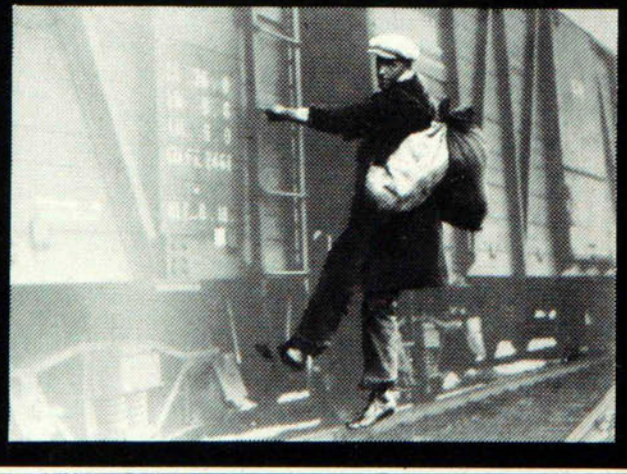
- Bilan du dernier Front commun
- Utilité des comités de condition féminine
- Valeurs syndicales revues et corrigées

Les Films du Crépuscule présente

LA TURLUTE DES ANNÉES DURES

un film de
RICHARD BOUTET
et PASCAL GÉLINAS

Une tragédie musicale des années '30



OUTREMONT 14 septembre 9h30

L'AUTRE CINÉMA 16 sept au 6 oct 9h00
7 au 13 oct 7h15

livres

Une épopée féminine

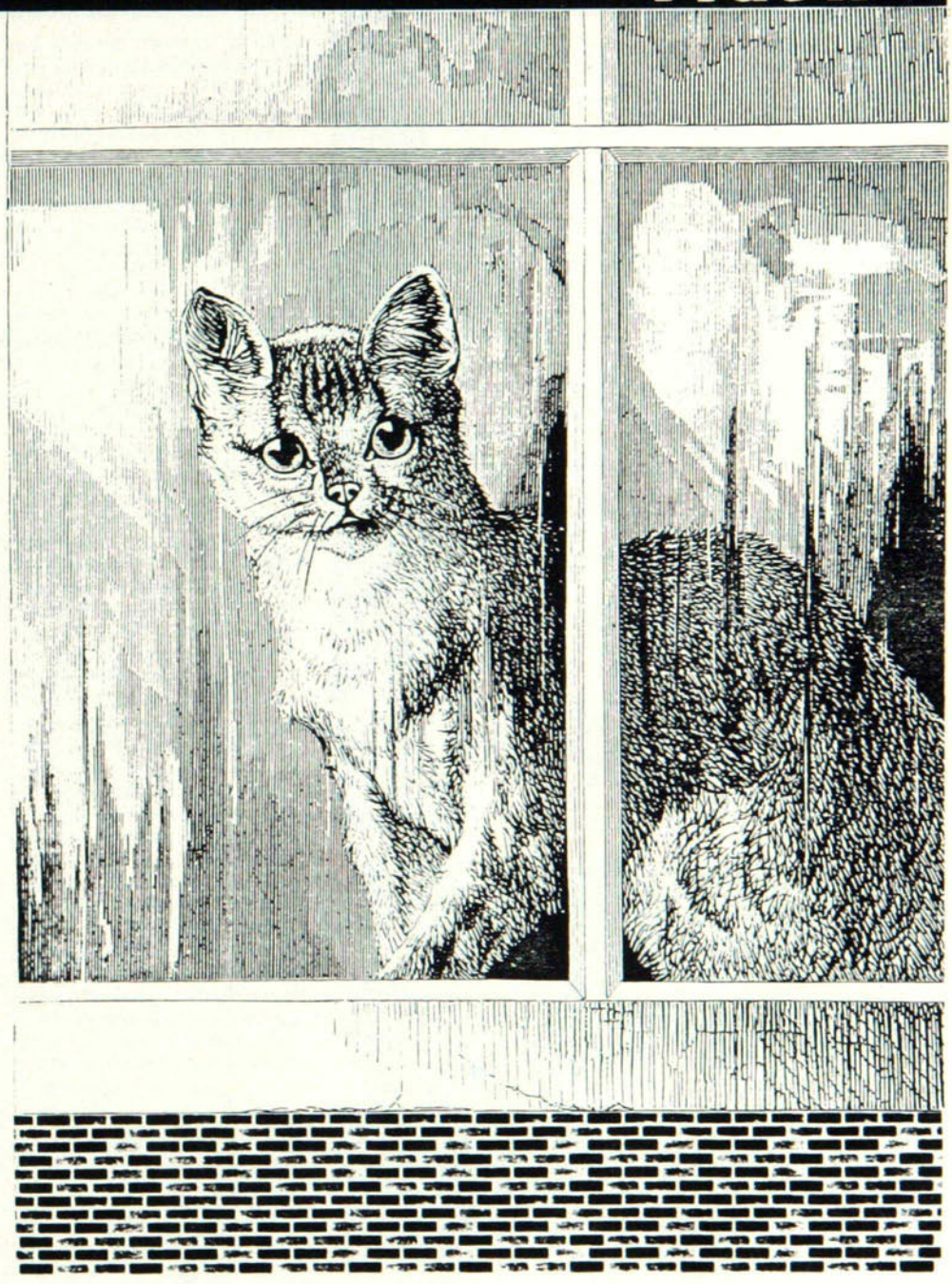
Les trois quarts du temps, Benoîte Groult, Éditions Grasset, Paris 1983, 15,95$.

Voilà un roman qui se laisse dévorer. Lentement et avec délices. Le beau récit rond et bien ficelé d'une histoire qui aurait pu être banale.

On y parle d'une femme, Louise, que l'on suivra dans la traversée romanesque de son existence. On tâchera avec elle de discerner qui se cache vraiment sous les couches successives de ses influences.

Est-elle la petite fille effacée d'une mère artiste et amoureuse des femmes ? Ou se retrouve-t-elle plutôt sous les traits de cette jeune fille effarouchée et idéaliste pour qui aimer un homme consiste à se fondre en lui ? Peut-être la saisit-on mieux à travers cette jeune épouse vivant un amour sublime et tragique sur fond de guerre et de perte. Mais alors cette veuve trop joyeuse est-ce toujours Louise ? Ne se trahit-elle pas en se consolant très vite avec un autre homme, bête et beau dont le corps lui «donne un creux à l'estomac» ? Et enfin, la Louise rangée, écrivaine et mère de trois filles (ce qui déshonorera leur géniteur, père macho et dragueur), cette femme-là se sent-elle vraiment satisfaite ?

Bien sûr, elle est lucide : C'est la moindre des choses à «cet âge-là». Louise a vécu les errances et les naïvetés de la jeunesse autant que les défaites et les désillusions de l'âge mûr. Mais guérit-on seulement de l'amour, ce philtre aussi enchanté que maléfique qui fait qu'on reste avec l'autre malgré tout le mal qu'on en a ?



C'est l'itinéraire d'une vie que met en scène Benoîte Groult dans ce roman qui m'a rappelé, par la vivacité de l'écriture, mes lectures adolescentes du *Journal à quatre mains*[1]. Ce récit est plus qu'un simple témoignage ou confession d'une femme. Tout son rythme nous enlève car il réussit à s'éloigner de l'urgence des sentiments pour les voir d'un autre oeil, avec beaucoup d'humour et d'ironie.

Benoîte Groult possède un sens de l'image qui transforme la banalité du quotidien en une «épopée féminine». Les émois et les états d'âme de Louise ne nous sont pas présentés comme un «ego trip» mais plutôt comme une série d'événements qui ont laissé des traces mais préservé le désir («tous les sentiments sont des risques»).

C'est ce qui en fait un personnage attanchant autant par sa vulnérabilité d'adolescente que par sa passion du corps et du coeur qui se fout bien de l'âge ou des convenances.

De cette histoire qui aurait pu être ordinaire, Benoîte Groult fait une rencontre fascinante. Elle nous indique ainsi que le passage du temps ne signifie pas nécessairement l'étanchement des passions. Son écriture fine et juste pose un regard lucide et amusé sur les reflets étriqués de certains miroirs.

MICHÈLE SAUCIER

1/ Benoîte et Flora Groult, *Journal à quatre mains*, Folio.

livres

Des femmes et du Japon

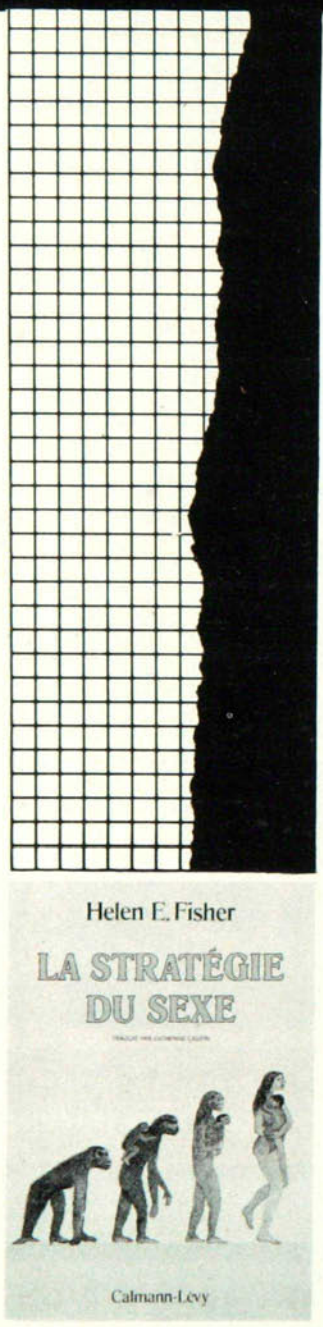
LES DAMES DE KIMOTO, Sawako Ariyoshi, Éditions Stock, collection nouveau cabinet cosmopolite, 1983, 21,75$.

Parmi la multitude d'écrits sur la condition féminine, le roman de Sawako Ariyoshi, présentement la plus célèbre romancière japonaise, apporte une contribution intéressante.

Les Dames de Kimoto, c'est d'abord une étude de la famille japonaise mais avec la perspective des historiennes féministes contemporaines puisque l'auteure met l'accent sur la filiation entre les femmes. Et à travers elles, c'est tout le rapport à la tradition qui est étayé : de l'adhésion totale de l'aïeule Toyono, à la compréhension de sa petite-fille, Hana, figure principale du roman, qui sait voir les forces et les faiblesses de l'institution familiale, au rejet total incarné par Fumio, fille d'Hana qui, touchée par les idées occidentales, partira à l'étranger. Il faudra attendre la cinquième génération, et la fille de Fumio, pour que le rapport à la tradition soit réinventé à nouveau. Il est intéressant de noter aussi la relation grand-mère/petite-fille, mise de l'avant dans ce livre, relation privilégiée, souvent plus harmonieuse que la relation fille/mère, source de conflits et d'ambiguité.

Certes, les femmes de chaque pays ont à faire leur révolution féministe en optant pour la voie la plus conforme à leur situation historique et culturelle. *LES DAMES DE KIMOTO* illustre un modèle de femme intelligente qui, tout en ménageant la tradition, parvient à se réaliser à travers sa famille et son village.

THUONG VUONG-RIDDICK



Le bassin d'Ève

La stratégie du sexe, Helen E. Fisher, Calmann-Lévy, Paris, 1983.

Il y a environ 10 millions d'années, nos ancêtres les proto-hominidés cessèrent de se déplacer à quatre pattes pour prendre la position verticale, ce qui eut comme conséquences très importantes le rétrécissement du bassin chez les femelles et des accouchements plus difficiles. Selon Helen E. Fisher, l'auteure de *La stratégie du sexe,* c'est à ce moment que s'établit le «contrat sexuel». Les femelles étant devenues plus vulnérables, moins autonomes, elles échangèrent leurs faveurs sexuelles (qui dorénavant ne se limiteraient plus à la période de «chaleur») contre nourriture et protection de la part des mâles. Et c'est ainsi qu'est née la famille avec tout ce qui en découle.

Quoique l'idée soit intéressante, Helen E. Fisher ne risque pas de voler la vedette à Engels en ce qui concerne l'origine de la famille ou, si l'on veut, l'origine de l'oppression des femmes. D'abord, sa thèse quoique fort accessible est développée de façon peu convaincante ; ensuite, l'anthropologie est une science trop «incertaine», les hypothèses qui en découlent pouvant être parfaitement contradictoires. C'est ainsi que la fameuse étude de Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa,* qui révolutionna l'anthropologie américaine et rendit Mead quasi légendaire, vient d'être complètement réfutée. Derek Freeman, anthropologue australien et autorité mondiale sur les habitants de Samoa, nie que ce peuple soit pacifique et que l'adolescence y soit vécue dans une grande liberté sexuelle et en toute tranquilité. Par le fait même, Freeman ébranle le principe fondamental des travaux de Margaret Mead, à savoir que nous sommes *culturellement* plutôt que *naturellement* conditionné-e-s à être ce que nous sommes.[1]

S'il est sans doute souhaitable, comme le suggère Freeman de voir en quoi la nature ainsi que la culture sont responsables des comportements humains plutôt que les opposer inexorablement, Helen E. Fisher, elle, ne fait valoir que l'argument de la nature, ce qui n'est pas sans rappeler le mouvement du déterminisme génétique.[2] Mais admettons qu'elle ait raison et qu'un bassin rétréci explique non seulement les origines de la famille mais aussi le besoin de communiquer, les émotions et, «au fil des millénaires, l'organisation sociale, politique et religieuse du groupe humain»...

Vous sentez-vous la force de contester 10 millions d'années d'histoire basées sur quelque chose d'aussi inextricable que le déviement de quelques os ? Il m'arrive de penser que les anthropologues tombent parfois en amour avec tous ces grands singes qu'ils/elles étudient, oubliant qu'ils/elles ne sont pas tout à fait de la même espèce.

FRANCINE PELLETIER

1/ *Voir «Margaret Mead : The Nature-nurture Debate» dans* **SCIENCE 83,** *numéro d'avril, p. 28.*

2/ *Précurseur de la sociobiologie mais en beaucoup plus catégorique, ce mouvement affirmait que tous les traits humains trouvaient racine dans la nature. Et c'est précisément pour contrecarrer ces affirmations dangereuses et tenter de prouver le contraire que Margaret Mead partit pour Samoa.*

À suivre

Coups de foudre, Chrystine Brouillet, Éditions-Quinze/prose entière, Montréal, 1983. 10,95$.

Nous avions mentionné le premier livre de Chrystine Brouillet, *Chère voisine,* LA VIE EN ROSE no 10 (mars 83). Voici son deuxième roman, *Coups de foudre,* beaucoup mieux réussi que le premier. Ce qu'il y a de bien avec Chrystine Brouillet, c'est que plus elle écrit, meilleur c'est (On ne peut pas en dire autant de tout le monde). Ses personnages sont beaucoup plus plausibles, l'intrigue est moins évidente, l'écriture s'affermit.

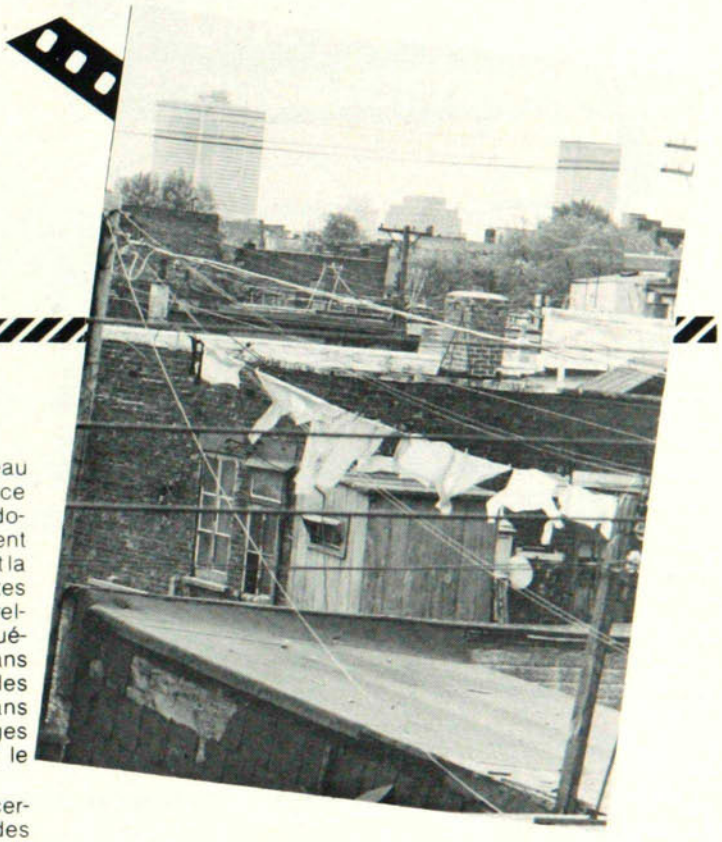
Elle explore à nouveau le monde de la démence. On suit Edwidge de l'adolescence à l'âge adulte, dans cette patho-logique qui lui fait vouloir posséder complètement les êtres sur lesquels elle jette son dévolu. Cette logique implacable mène à des actions pour le moins radicales, sans «happy end» possible.

Le personnage de Josette, meilleure amie d'Edwidge, est aussi très bien dessiné, déchirée qu'elle est entre son amitié inconditionnelle pour Edwidge et la folie manifeste (et dangereuse) de son amie.

Un bon livre. Une auteure à prendre en filature pour savoir où elle s'en va comme ça.

HÉLÈNE PEDNEAULT

cinéma



La turlute des années dures

Le titre de ce documentaire est une pure trouvaille ! Mais plus encore, c'est l'idée de cette «tragédie musicale», de cette fresque peu ordinaire et émouvante sur la décennie des années 30, sur la Grande Dépression comme on dit qu'il faut souligner et... féliciter.

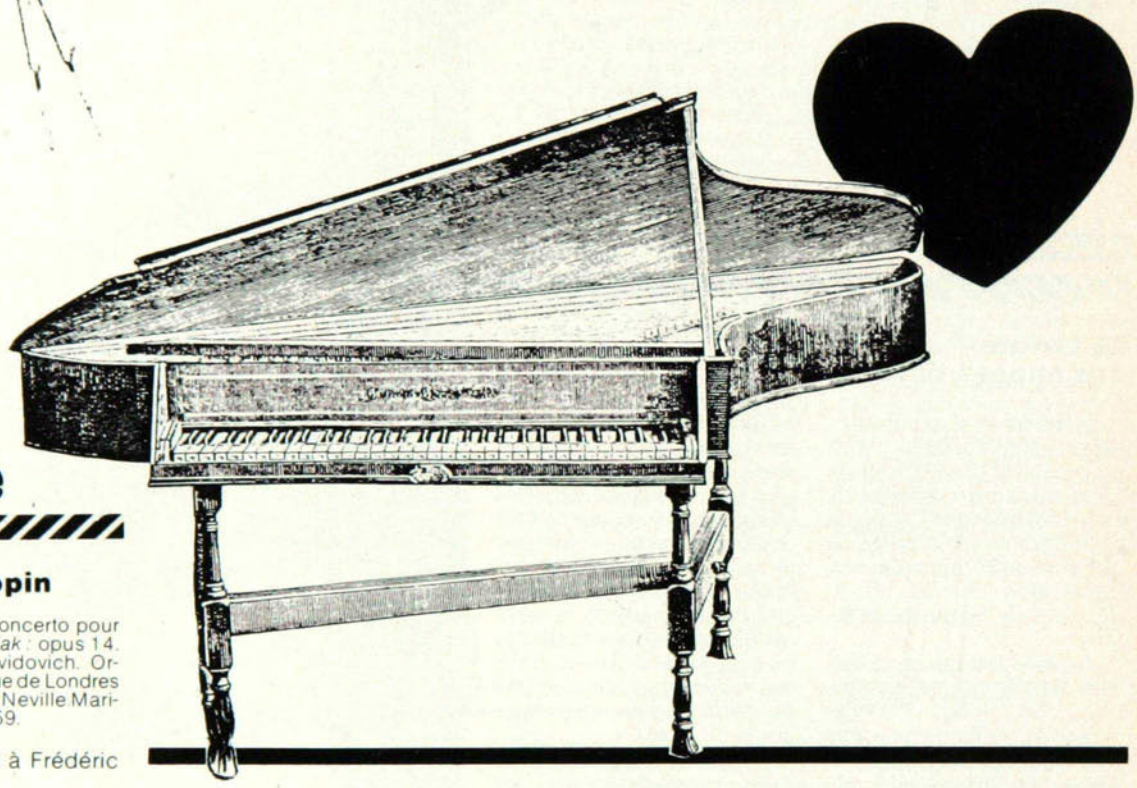
Une idée simple en soi, réalisée avec un budget modeste pour un long métrage (85 000$), mettant en vedette une vingtaine de femmes et d'hommes inconnu-e-s du grand public, mise à part peut-être Léa Roback. Souvent avec humour et avec un à-propos désarmant, ces témoins racontent, sur les lieux mêmes où ils les ont vécues, leurs conditions de vie et de travail, la peur, la faim, la mort des enfants, et des moments de révolte et de répression difficilement imaginables pour leurs cadet-te-s d'aujourd'hui. Avec «la précision d'un mauvais rêve», disent les réalisateurs. Et sans jamais que n'interviennent quelques spécialistes à gogo pour ramasser le crédit de leur analyse. Sans jamais non plus que leur analyse nous accable, nous ennuie ou nous démobilise. Clairement, les liens se font avec la période actuelle. Sans ménagement. Les 26 chansons quasi toutes inédites qui jalonnent ce documentaire captivant en sont le véritable fil conducteur. Elles fournissent les commentaires les plus mordants, les plus ironiques et quelques-uns des meilleurs moments du film.

Oui, une idée très simple en effet mais riche à la fois, servie par une recherche visuelle et sonore remarquable et doublée d'un fort beau montage. C'est l'alternance entre le noir et blanc des documents d'archives, souvent d'une dureté implacable et la couleur des scènes récentes tournées en lumière naturelle aux quatre coins du Québec, dans des usines ou dans des trains, dans le fond des bois ou des cuisines, dans des ruelles ou sur les berges de l'Acadie, qui martèle le pouls du film.

Malgré la lourdeur de certaines dramatisations et des redondances dans le propos à la fin du document, la critique a été unanime et louangeuse à juste titre. Sorti en salle au printemps dernier, *LA TURLUTE DES ANNÉES DURES*, reprendra l'affiche à Québec (au cinéma Cartier) et à Montréal (à l'Outremont et à L'Autre cinéma) en septembre et octobre. Ne le ratez pas.

ARIANE ÉMOND

flash



musique

Lettre à Chopin

Frédéric Chopin : Concerto pour piano no 2, *Krakowiak* : opus 14. Pianiste : Bella Davidovich. Orchestre symphonique de Londres sous la direction de Neville Mariner, Philips 6514 259.

Bella Davidovich à Frédéric Chopin

Très cher ami,

Il faisait très doux en ce soir d'automne de 1832, où pour la première fois, dans la prestigieuse salle Pleyel à Paris, on joua ton concerto no 2. Ce très superbe concerto no 2, qui dit tout de toi.

Et la clarté de l'écriture, l'effet de cascade des notes choisies, ce merveilleux jeu de colin-maillard que tu as créé entre le piano et l'orchestre, firent en sorte que ton concerto fut, dès cette soirée, reçu avec émerveillement et chaleur !

Un homme était au piano cette nuit-là et pendant les 150 années qui suivirent d'autres pianistes masculins lui succédèrent. En fait, presque exclusivement des hommes ont joué tes concertos. Malkusinski, ce Hongrois génial, les a compris, lui, jusqu'à moelle. Et j'oserai dire moi aussi... On a invoqué, pour expliquer cette absence de femmes «concertistes», la force physique qu'il faut posséder pour exécuter tes oeuvres. Et j'avoue que j'approche chacun de tes concertos comme un véritable marathon. Mais j'ai *moi aussi* cette vigueur, cette force fondamentale.

J'aime te jouer. J'aime détacher le piano de l'orchestre, donner toute leur netteté aux notes, je brode un peu, je les coule, mais jamais trop ! Tu l'as conçu ainsi et mes doigts l'interprètent de même.

Écoute ce que je pense de ton concerto, je crois que mon interprétation en est très *juste*. Tu as écrit ce concerto pour une cantatrice, Constance Gladkowska. Ce soir, je la chante aussi. Amitiés,

BELLA DAVIDOVICH,
PIANISTE (M.C.)

Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

LA MÉNOPAUSE COMPRISE: UNE POSSIBILITÉ

Pour vous aider ou aider une clientèle, une amie, une mère à mieux vivre sa ménopause, un cours-atelier vous est offert.

Les professeurs:
Nicole Trudel, psychologue et psychotérapeute
Diane Corbeil, médecin
Louise Lambert-Lagacé, diététiste-conseil.

Dates et horaire: samedi et dimanche
15 et 16 octobre
de 09:30 à 12:30
et de 14:00 à 18:00

Frais: 70$

Lieu: Auberge Ramada
Parc Olympique
5500 Sherbrooke est
Montréal H1N 1A1

Renseignements:
343-6090

spectacles

Le sexisme d'Eddy Toussaint

Le 30 juin dernier, nous assistions au spectacle de ballet de la troupe Eddy Toussaint. Si ce spectacle est très beau visuellement, il est loin de permettre aux femmes en lutte contre leur oppression une soirée de détente. Nous nous sommes demandé si le ballet devait, pour continuer de mériter son nom, perpétuer le sexisme qui l'imprègne.

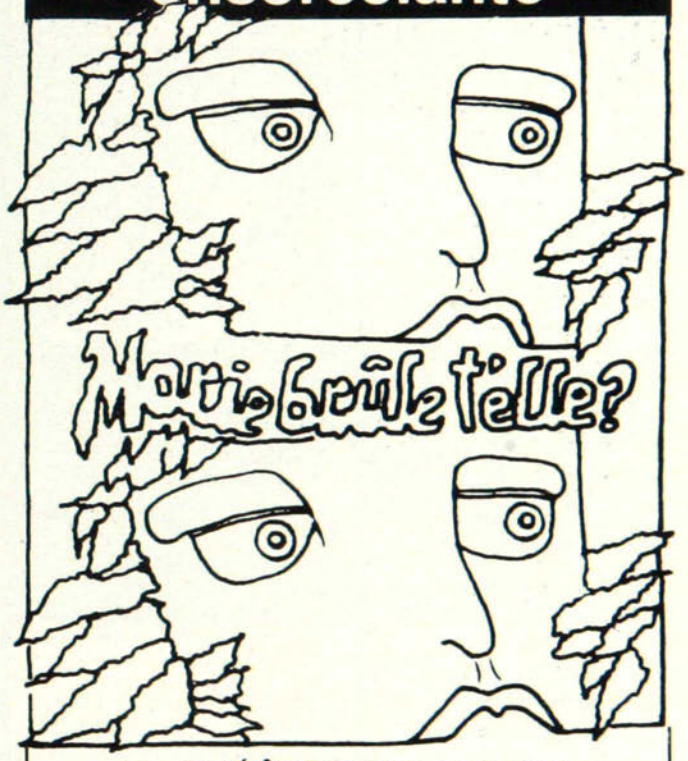
Au cours du spectacle, une femme se fait gifler sans réagir. Elle se replie plutôt sur elle-même et semble même déplorer le départ de son agresseur. Par ailleurs, les danseuses se font toujours «mener» par les danseurs : ils les soulèvent, les déplacent, en font même leurs marionnettes. N'est-ce pas fidèle à la réalité où les femmes sont violentées, dominées et télécommandées par les hommes ?

Mais plusieurs s'opposeraient à la seule idée de laisser tomber des «effets» du ballet classique. Le ballet serait pourtant enrichi s'il nous permettait de voir danser des hommes et des femmes autonomes, lié-é-s, bien sûr, mais autonomes. Il y a encore un long chemin à parcourir puisque nombreux sont ceux et même celles qui semblent «apprécier» le sexisme. En effet, après la scène où la femme se fait gifler, les danseuses et danseurs reviennent sur le plateau pour se faire applaudir. Et surprise ! C'est quand arrive le couple «femme giflée/homme gifleur» que les applaudissements sont à leur plus fort.

D'autre part, les textes des chansons de Jean-Pierre Ferland nous ont aussi choquées par leur sexisme. À Jean-Pierre, qui a toujours voulu savoir ce que sont devenues «ses» femmes, nous serions tentées de répondre : Marie milite dans son syndicat où elle essaie, avec d'autres femmes, de mettre sur pied un groupe autonome qui lutterait pour leurs droits spécifiques. Quant à Rose, elle a rejoint un regroupement contre le sexisme et Anne, elle, travaille dans une maison pour femmes battues.

FRANÇOISE ET MARIETTE,
avec la collaboration de CARLO

Une comédie "ensorcelante"



LE THÉÂTRE DU 1er MAI
présente

MARIE BRÛLE-T-ELLE?

Deux femmes du moyen âge brûlées pour "sorcellerie" font un voyage dans la Cité moderne; elles y rencontrent trois femmes. Ces femmes, on ne les brûle plus, elles brûlent par en dedans.

Marie brûle-t-elle? 1 heure 45 de spectacle, chansons, chorégraphies, rires et tendresses. Création et production du Théâtre du 1er Mai.

du 19 octobre au 6 novembre
à 20 h 30
À L'ATELIER CONTINU
1200 est, rue Laurier, Mtl

Billets: 8$ (âge d'or et étudiants(tes): 6$)
Prix réduit pour les groupes de 12 personnes ou plus.
Relâche lundi et mardi.
Réservations: (514) 270-1178
Informations: Théâtre au 1er mai, 5450, rue Bordeaux, Mtl H2H 2A8 — (514) 527-7477

Cette production est à la disposition des groupes qui en font la demande.

C·A·L·E·N·D·R·I·E·R

théâtre

Le Théâtre expérimental des femmes présente **LE TROISIÈME FESTIVAL DE CRÉATIONS DE FEMMES** du 30 octobre au 6 novembre 83, à la salle André-Pagé de l'École nationale de théâtre, et dans les *nouveaux locaux* du TEF, au 4379 de Bullion à Montréal.

Le Festival aura pour thème L'ÉCRITURE DRAMATIQUE et sera composé d'ateliers-rencontres en journée et de spectacles issus d'un travail en «workshop», ainsi que de performances de 10 minutes ou moins qui seront présentées en soirée.

Il va sans dire que tous les projets seront conçus et réalisés entièrement par des femmes. Toutes les créatrices intéressées à participer aux spectacles doivent faire parvenir leurs textes pour les «workshops» (30-90 minutes) ou leurs projets de performances avant le 5 septembre, à l'adresse suivante :
TROISIÈME FESTIVAL DE CRÉATIONS DE FEMMES
a/s Louise Ladouceur
456 Saint-Antoine Est
Montréal H2Y 1A5
Informations : (514) 844-0207

Le Pot aux roses, troupe de théâtre gai, présente **NO MAN'S LAND** les 22, 23, 24, 25, 29 et 30 septembre et les 1er, 2, 6, 7, 8 et 9 octobre, à 21h, à l'atelier-galerie TRANSGRESSION, 1447 Bleury, Montréal.
Réservations :
(514) 525-2356

La troupe théâtrale La Vitrine Inc., présente **BLUFF** (toute attitude destinée à intimider l'adversaire). Un texte hyperréaliste sur la génération des 25-30 ans, professionnels issus du Plateau Mont-Royal... Du 21 septembre au 15 octobre, du mardi au samedi à 21h30, le dimanche à 3h, au Café-théâtre La Licorne, 2075 St-Laurent, Montréal, 843-4166.

L'Eskabel entreprend sa 14e année avec l'acquisition du Conventum, au 1235 Sanguinet, Montréal, et la présentation du spectacle ; **OPUS CONTRE NATURE,** un spectacle multidimensionnel et post-moderne où tous les arts de la scène se rencontrent.
Du 1er au 25 septembre, à 20h30, relâche le lundi.
Informations : Raymonde Gazaille : 277-8370 ou 526-0390.

Marie brûle-t-elle, comédie en cinq tableaux créée et produite avec humour par le Théâtre du 1er mai est présentée à l'Atelier continu, 1200 est, Laurier, du 19 oct. au 6 nov. à 20h30. Relâche lundi et mardi. Réservations dès la mi-septembre : 270-1178.
La troupe fait également des tournées. Si la pièce *«Marie brûle-t-elle ?»* vous intéresse, contactez le Théâtre du 1er mai, 5450, Bordeaux, Montréal H2H 2A8. 527-7477

Activités du **Groupe de la Veillée,** automne 83. *Atelier : teur-trice : corps et voix.* Dirigé par Zygmunt Molik, cofondateur du Théâtre Laboratoire de Pologne. À compter du 23 septembre.

Auditions : Studio de travail. Programme de formation pour les acteurs-trices professionnel-le-s et débutant-e-s, d'une durée de cinq mois (nov. 83-avril 84), dirigé par Elizabeth Albahaca et Teo Spychalski. Auditions : début octobre.

Concours pour metteur-e-s en scène débutant-e-s. Les participant-e-s doivent présenter une proposition de mise en scène qui sera évaluée par le Groupe de la Veillée. Possibilité de réalisation à l'automne 84.
Pour plus d'informations : 933-8146.

PORTRAIT-ROBOT
(titre provisoire)

À partir du 12 septembre, le Théâtre Parminou présentera en tournée québécoise une pièce portant sur les nouvelles technologies et leur impact sur le travail des femmes et la vie démocratique. Plus précisément, on illustrera la déqualification des tâches, les modes de contrôle de productivité intégrés aux appareils, et le chômage permanent créé pour les femmes et les jeunes par ces nouvelles technologies. Pour connaître les étapes de la tournée : (819) 758-0577, à Victoriaville. (Prix spéciaux pour groupes et associations.)

spectacles

Danse

CHACUN POUR ELLE (un pas de douze pour une femme et onze hommes) de Dena Davida.

«Mes danses parlent du quotidien. Elles reflètent une attitude féministe, humaniste et post-moderne, adoptant les plus simples mouvements pour leurs qualités poétiques et provocatrices... Mes chorégraphies s'inspirent de l'athlétisme, de l'analyse Laban (rapport temps-forme-espace-effort), de la danse-contact et de notre comportement animal et social...» (Dans le prochain numéro de LVR : entrevue avec Dena Davida)

GROAN de Marsha Blank, de New York. Le phénomène du martyre en tant que vécu féminin : un portrait féministe, amusant, symbolique, perspicace par le biais d'un style de danse que Marsha Blank appelle de «l'expressionisme nerveux».
Les 28, 29, 30 octobre à 20h30, à TANGENTE, 307 Ste-Catherine Ouest, Montréal, 842-3532.

musique

CHANTAL BEAUPRÉ. Les 21, 22, 23, 24, 28, 29, 30 septembre et 1er octobre, à 21h. aux FOUFOUNES ÉLECTRIQUES, 97 est, Ste-Catherine, Montréal. Billets : 8$. Réservations : 845-5484.

CONCERT BÉNÉFICE DE CLAVECIN donné par Mireille Lagacé. Le vendredi, 16 septembre, 21h, au Erskine and American United Church, 3407 avenue du Musée, Montréal. Prix d'entrée : 7$. Informations : Francine St-Laurent : (514) 844-1446.

cinéma

LE JOURNAL INACHEVÉ de Marilu Mallet et **LE FUTUR INTÉRIEUR** de Yolaine Rouleau et Jean Chabot reprennent l'affiche au Cinéma Parallèle, du 5 au 11 septembre, 19h et 21h30, 3682 St-Laurent, Montréal, 843-4725.

divers

BAR LILITH

Le Bar Lilith lance un appel à l'imagination et au talent de toutes celles qui aimeraient produire leurs oeuvres. Des auditions auront lieu à cet effet du 15 au 30 septembre, au 3884, rue St-Denis, à Montréal. On peut présenter des chansons, des monologues comiques, des mimes, des lectures de poèmes ou d'autres textes, du théâtre, des vidéos ou diaporamas, des peintures, des sculptures, des photos, ainsi que toute formule originale de spectacle. Pour plus de renseignements : (514) 845-0932, à partir de 17 h.

ACTIVITÉS DE SEPTEMBRE 83

4 : Épluchette de blé d'Inde, 16 h.
6 : Vernissage intitulé «Meilleures photos de ma blonde», 20 h.
7 : Ligue d'improvisation, 20 h.
12 : Backgammon et Scrabble.
20 : Astrologie, prédictions mensuelles, 21 h.
21 : Ligue d'improvisation, 20 h.
26 : Martine Michaud, chanteuse, 17 h 30.
27-28 : Humour et rires avec Francine Laflèche (monologues et chansons), Mimi dans «Georgette la gorgeuse», Francine et Suzanne Bouchard (sketch) et Danielle et Sylvie, guitaristes.

CENTRE DE GESTION POUR FEMMES

LES FEMMES LA FINANCE ET L'INFORMATIQUE

Une réalité à considérer,
un monde à intégrer.

SESSION AUTOMNE
Début 12 septembre

La femme et le monde financier
10 semaines 25 heures 130$

Marché boursier
6 semaines 12 heures 70$

Comment gérer son portefeuille
6 semaines 12 heures 70$

Apprivoiser les mathématiques
8 semaines 16 heures 70$

Mettre sur pied sa propre entreprise
10 semaines 30 heures 150$

L'INFORMATIQUE

L'informatique démystifiée
8 semaines 24 heures 140$

L'informatique démystifiée II
(BASIC) 4 sem. 12 heures 70$

Traitement de textes
5 semaines 20 heures 225$

Traitement de textes pour auteures
5 semaines 20 heures 275$

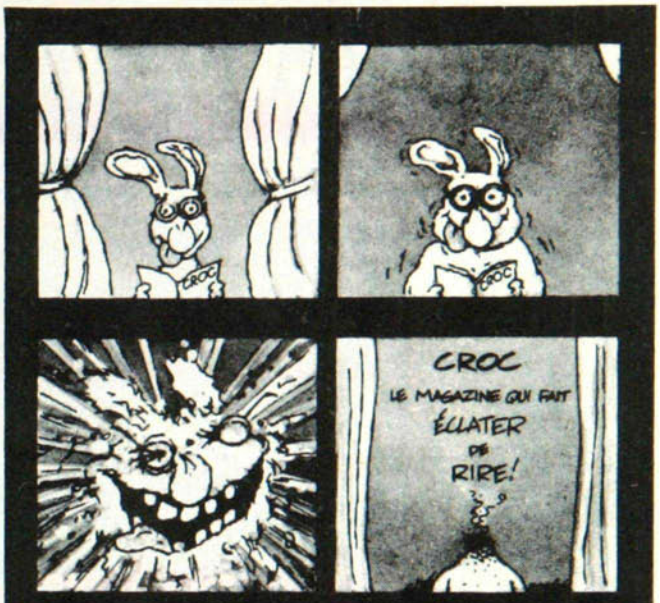
LOGO pour mères et filles
Intensif 12 heures 70$

Comment choisir son ordinateur
et son logiciel 3 heures 15$

Plus 6 à 12 heures de pratique selon le cours

Cours de jour,de soir
et de fins de semaines
(Visa et Mastercard acceptées)

Le Ydes femmes
YWCA·1355 Dorchester Ouest·866·9941



CROC, LE MAGAZINE QU'ON RIT!

SI VOUS NE LISEZ PAS

VIRUS,

QUE FAITES-VOUS À MONTRÉAL?

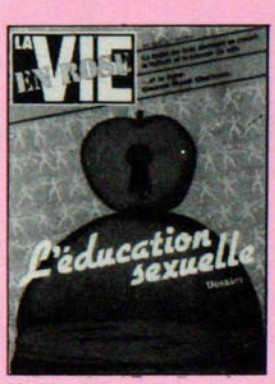
VIRUS, *magazine de l'élegance, du style et des arts*
VIRUS, *qui capte comme nulle autre revue tout ce qui est brillant, pertinent et excitant.*
VIRUS, *litteraire et libere, aventureux, sceptique et irrevérencieux, complexe et contradictoire comme notre époque.*
VIRUS, *le magazine de tous les arts, de la politique et de la culture populaire, de la vie privée et des évènements publics, du cinéma, du théâtre, de la danse, des arts visuels, des voyages, de la santé et de l'alimentation, des livres, de la poésie, de la mode, de la photographie, de tout ce qui mérite d'être vu, fait, su ou dit.*
VIRUS, *dont les collaborateurs-trices: artistes, écrivains, journalistes pleins d'esprit, débordent d'originalité.*
Par son nom osé, sa photographie, son graphisme, ses articles et ses critiques, ***VIRUS*** *est un magazine innovateur, provocateur, spirituel et important.*

virus le guide complet

La Vie en rose ne vieillit jamais !

Vous venez de découvrir la Vie en rose?
N'ayez crainte, nos anciens numéros sont encore disponibles.
Lesquels voulez-vous?

No 1/ Gagner son ciel ou gagner sa vie ? **Le salaire au travail ménager**



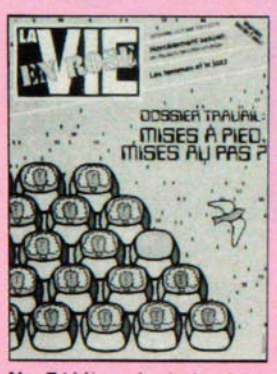
No2/ L'éducation sexuelle

No 3/ Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir. **Les femmes et l'information**

No 4/ La nouvelle famille et la loi 89

No 5/ L'avortement en 1982

No 6/ L'amour toujours l'amour

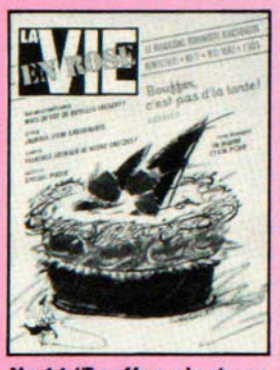


No 7/ Mises à pied, mises au pas ? **Dossier travail**

No 8/ D'une mère à l'autre. **Dossier maternité**

No 9/ Vieillirons-nous comme elles ?

No 10/Les femmes en prison



No 11/Bouffer, c'est pas d'la tarte !

No 12/Une fourmi flottait dans sa margarita. Spécial fiction

Pour les collectionneuses!!!
Il nous reste même en stock quelques centaines des tout premiers insérés de LA VIE EN ROSE, dans LE TEMPS FOU (1980). Feeling nostalgique garanti! La série de 4 pour 2,50$.

1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐
11 ☐ 12 ☐
2,50$ par numéro.

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de ..... $

Veuillez découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment. Prévoir 6 semaines pour la réception.

LA VIE EN ROSE, 3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Ville .....
Prov. ..... **Code postal** .....
Téléphone .....

C'EST L'HEURE DE L'INFORMATIQUE

APPRENEZ À VOTRE RYTHME AVEC LES LIVRES DES ÉDITIONS PSI

L'ORDINATEUR INDIVIDUEL. L'introduction le plus populaire, le mieux réussi au monde de l'informatique. 10,95$

DICTIONNAIRE DU BASIC. Le tout-en-un des livres sur le BASIC. 30,00$

LANGAGES DE PROGRAMMATION. Un survol des principaux langages utilisés en informatique. 16,95$

LE BASIC ET L'ÉCOLE. T1, T2. Deux recueils des programmes éducatifs. 24,00$ ch.

LES FINANCES FAMILIALES. Programmes en BASIC pour la maison. 20,00$

LIBRAIRIE CLASSIC
LE CARREFOUR LAVAL
BOUL. LE CARREFOUR
LAVAL, QUÉBEC
TÉL.: 681-7700

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE FLEUR DE LYS
550 BOUL. HAMEL
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 529-9609

LIBRAIRIE CLASSIC
1430 OUEST STE-CATHERINE
MONTRÉAL, QUÉBEC
TÉL.: 866-8276

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LES RIVIÈRES
4125 BOUL. DES FORGES
TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC
TÉL.: 378-8708

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE LAURIER
2700 BOUL. LAURIER
STE-FOY, QUÉBEC
TÉL.: 653-8683

LIBRAIRIE CLASSIC
CENTRE PLACE VERTU
3205 BOUL. CÔTE VERTU
VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC
TÉL.: 335-2971

LIBRAIRIE CLASSIC
825 BOULEVARD ST-LAURENT
PLACE LONGUEUIL
LONGUEUIL
TÉL: 677-8341

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE LA CAPITALE
5401 BOUL. DES GALERIES
QUÉBEC, QUÉBEC
TÉL.: 627-3855

LIBRAIRIE CLASSIC
LES PROMENADES D'OUTAOUAIS
1100 BOUL. MALONEY
GATINEAU, QUÉBEC
TÉL.: 561-1319

LIBRAIRIE CLASSIC
GALERIES D'ANJOU
VILLE D'ANJOU, QUÉBEC
TÉL.: 353-6950

LIBRAIRIE CLASSIC
ANNEXE
1432 O STE-CATHERINE
MONTRÉAL
TÉL: 861-5022

LIBRAIRIE CLASSIC
PLACE DE SAGUENAY
BOUL. TALBOT
CHICOUTIMI, QUÉBEC
TÉL.: 543-3882

LIBRAIRIE CLASSIC
LES GALERIES DE GRANBY
40 RUE ÉVANGÉLINE
GRANBY, QUÉBEC
TÉL.: 378-6547

LIBRAIRIE CLASSIC
1 PLAZA ALEXIS NIHON
WESTMOUNT, QUÉBEC
TÉL.: 933-1806

LIBRAIRIES CLASSIC

...À L'HEURE DE L'INFORMATIQUE

L'agenda des éditions du remue-ménage

1984

EN LIBRAIRIE: 9$

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 Tél.: 845-7850